

*les grandes erreurs
historiques*

HISTOIRE
INATTENDUE
DES
ARABES
EN
ESPAGNE



SHOUT
SHARE **IT**

LES GRANDES ERREURS HISTORIQUES

Livre fait maison

Edition électronique au format Pdf réalisée a partir du livre, “*Histoire Inattendue des Arabes en Espagne*”, de André-Henri ARGAZ — Éditions : FAMOT

Scanner utilisé :

Brother *****

Logiciels utilisés :

Pour le scan : ABBYY FineReader

Pour l’Ocr : Omnipage

Pour les images : Photoshop

Pour la mise en page Pdf : Atlantis — MS-Word — Infix Pro

Polices de caractères utilisées :

Pour le texte : Century Schoolbook - Taille : 10 points

Pour les titres & sous-titres : Verdana - Taille : 14-18-22 points



André Henri ARGAZ

HISTOIRE INATTENDUE DES ARABES EN ESPAGNE

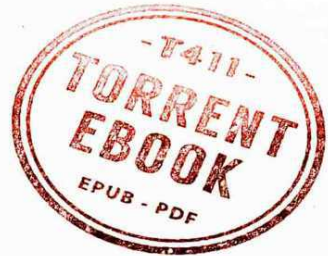


Scan, Ocr, Correction, Relecture et mise
en page électronique [Epub-Pdf]



ÉDITIONS FAMOT

*Mise en page Pdf
réalisée pour :*



Janvier 2017

AVANT-PROPOS

LE POURQUOI DE CE LIVRE

Peu de peuples ont été autant calomniés et ignorés délibérément que ne l'a été — et ne l'est toujours, hélas ! — le peuple berbère. On fouillerait vainement les bibliothèques à la recherche d'une histoire spécifique de cette grande nation dont l'existence est pourtant attestée depuis au moins quarante-cinq siècles, comme sa remarquable stabilité dans la même aire géographique, à savoir l'immense pays délimité par la Méditerranée au nord, l'Atlantique à l'ouest, la rive occidentale du Nil à l'est, et le Sahel soudanais au sud.

Une histoire gommée

Depuis la plus lointaine antiquité, une espèce de malédiction s'acharne à refuser à l'histoire des Berbères toute autonomie. Cette histoire n'est traitée, et encore sommairement, que comme un appendice de l'histoire des autres peuples auxquels le hasard a confronté les Berbères. Ainsi de Carthage, dont nous n'ignorons aucune des puériles intrigues de palais tandis qu'un silence lourd et mystérieux enveloppe le peuple qu'elle domina : les multitudes berbères autochtones. Si l'on excepte l'ouvrage de Salluste consacré à la guerre de Jugurtha, les historiens romains ne se sont guère plus intéressés aux transformations de la société berbère qui s'opéraient sous leurs yeux. Byzance ni les Vandales ne firent davantage cas de l'histoire locale. Quant aux Arabes, à l'exception d'Ibn Khaldoun, leur souci majeur fut d'arabiser l'histoire des Berbères, au point de l'incorporer à la leur. Même les historiens

berbères de culture arabe ne procédèrent pas différemment : l'évolution du Maghreb est pour eux subordonnée à celle du Machreq (Orient arabe) dont elle ne serait qu'un prolongement.

Plus récemment, les historiens européens qui se sont attachés à la Berbérie ont succombé à la tentative de justifier l'entreprise coloniale par la recherche d'une « parenté » entre Berbères et Européens. Ils ont présenté l'histoire de l'Afrique du Nord comme le récit d'une incompréhensible tragédie au terme de laquelle cette « province romaine et chrétienne » a mystérieusement épousé le Diable (l'Islam), des griffes de qui il s'agissait de l'arracher...

« Nos ancêtres les Mecquois »

Avec l'accession des pays berbères à l'indépendance, il y a une trentaine d'années, on se serait attendu à un revirement. La logique de l'histoire autant que les passions nationalistes eussent normalement commandé aux Berbères de ressaisir leur patrimoine et d'écrire enfin l'authentique histoire de leur nation. Eh bien ! Il n'en a rien été, jusqu'ici. En très large majorité, les historiens maghrébins se sont enlisés dans les mêmes ornières que leurs prédécesseurs arabes ou berbères. Une fois de plus, le devenir berbère n'est pour eux qu'une parenthèse à peine soulignée dans la grande convulsion qui marque la renaissance de la ... nation arabe. Une fois de plus, le peuple berbère est frustré de son passé, de sa personnalité, de son originalité. On en est même venu à enseigner dans les écoles primaires maghrébines que l'histoire du pays commence au VIII^e siècle, c'est-à-dire avec la conquête arabe. Après « nos ancêtres les Gaulois », voici « nos ancêtres les Mecquois »... Plus de deux millénaires et demi d'une riche histoire sont purement et simplement « gommés » pour satisfaire à des impératifs politiques à courte vue.

Une restitution

Pourtant, à la lumière des récentes découvertes archéologiques et historiques, le rôle joué par la Berbérie dans l'Histoire apparaît plus que jamais essentiel. Elle ne s'est pas contentée d'être une intermédiaire, le plus souvent à son corps défendant, entre l'Europe de l'Ouest, l'Orient et l'Afrique. Son génie a fécondé les apports culturels

venus de ces trois côtés et élaboré une synthèse grandiose à laquelle sont redevables aussi bien la civilisation orientale que l'occidentale et l'africaine. Oblitéré par les passions religieuses, raciales, culturelles, politiques, ce rôle fondamental doit être restitué au peuple berbère. Le présent ouvrage entreprend cette restitution. Lorsque, par exemple, nous corrigerons l'erreur des historiens répétant que l'Espagne a été conquise par les Arabes, nous ne ferons que rendre justice aux véritables conquérants, les Berbères. Et restituer à ceux-ci leur part de gloire dans l'immense effort qui a engendré la brillante civilisation hispano-mauresque.

1. 1.

INTRODUCTION

L'ARRIÈRE-PLAN ISLAMIQUE

Le Proche-Orient a été secoué, au début du VII^e siècle, par l'une des plus formidables révolutions de l'histoire de l'humanité : l'avènement de l'Islam. Ce n'est pas forcer la comparaison que de décrire cet événement majeur comme une sorte de « séisme historique ». Rayonnant à partir de son épicentre localisé dans la péninsule arabique, le phénomène s'est, en effet, propagé à la manière d'une onde de choc tellurique, progressant irrésistiblement dans toutes les directions à la fois en suivant des lignes de force concentriques. S'il est vrai que la progression n'a pas été uniforme du fait des résistances plus ou moins vives des « terrains » successivement touchés, il demeure que, de la Chine à l'Ibérie, de Madagascar à la Bulgarie, de la Sicile au Ghana, nul empire, nul royaume n'a été épargné par le terrible ébranlement. Cependant, tous les Etats touchés par la secousse ne s'effondrèrent pas : certains survécurent et, parmi eux, les Etats d'où allaient naître des contre-ondes de choc faisant momentanément ou durablement refluer l'Islam. Mais aucun n'échappa à l'influence directe ou indirecte et plus ou moins accentuée de la nouvelle civilisation, qu'elle se manifestât dans les domaines de la politique, de la stratégie, de l'économie, de la culture ou de la religion. Par son ampleur exceptionnelle et par son intensité durable, l'événement islamique n'est pas sans rappeler deux illustres précédents : les expansions des civilisations grecque et romaine, auxquelles, du reste, ne l'apparentent pas que les circonstances.

La conquête de l'Espagne au VIII^e siècle, puis l'instauration d'une civilisation musulmane dans ce pays (civilisation qui allait durer un trois quarts de millénaire), comme la pénétration des « Sarrazins » en France et en Italie, sont une des conséquences directes de la révolution arabo-islamique. C'est pourquoi, avant d'étudier le dossier des Hispano-mauresques et des Sarrazins, il nous paraît indispensable de rappeler dans ses grandes lignes ce que fut cette révolution, au Proche-Orient.

Le double pays des Arabes

Gigantesque appendice coincé entre l'Afrique et l'Asie, la péninsule arabique, patrie originelle des Arabes, ne mesure pas moins de 3,5 millions de kilomètres carrés, soit presque la superficie du sous-continent indien (4 millions de km²), le tiers de celle de l'Europe ! Mais, tandis que l'Inde nourrit plusieurs centaines de millions d'hommes, la population de l'Arabie n'atteint même pas 15 millions d'âmes actuellement. C'est que les déserts occupent les neuf dixièmes du territoire. L'un de ces déserts, le Roub al-Khali, couvre à lui seul une superficie égale à celle de la France !

Le nom par lequel les autochtones désignent leur pays est d'ailleurs fort révélateur : Djazirat al-Arab, disent-ils, c'est-à-dire : « l'île des Arabes », C'est bien d'une île qu'il s'agit : bordée sur trois de ses côtés par la mer, golfe Persique à l'est, océan Indien au sud et mer Rouge à l'ouest, la péninsule est isolée du continent, au nord, par une autre « mer », de sable et de cailloutis celle-là, le Grand Nafud. Cette situation déterminera naturellement un mode de vie et un type de rapports avec l'environnement originaux.

On distingue traditionnellement trois grandes subdivisions naturelles dans la péninsule arabique. A l'ouest, surplombant la fosse de la mer Rouge, un système orographique très complexe court depuis le golfe d'Aqaba jusqu'à la pointe d'Aden, orienté dans le sens nord-sud : les sommets, abrupts sur le versant occidental maritime, descendent plus graduellement sur le versant oriental, vers l'intérieur. Deux chaînes principales composent ce système : au nord, le Hidjaz¹, qui domine les villes saintes de Médine et de La Mekke ; au sud, le Yémen.

¹ . (Note des éditeurs). Nous avons respecté, à partir d'ici, les orthographes des noms de lieux ou de personnes que l'auteur emploie, en arabisant, attentif aux bonnes transcriptions des vocables arabes originaux.

Perpendiculairement à ce système, une autre barrière montagneuse se dresse au sud, au-dessus des profondeurs de l'océan Indien : orientée d'ouest en est, elle relie presque sans solution de continuité l'Aden à l'Oman, culminant avec les sommets de l'Hadramaout et du Dhofar. Ce second système orographique a un retentissement déterminant sur toute l'écologie de la péninsule : les sommets trop élevés arrêtent la mousson au voisinage même de la mer, privant ainsi de pluies tout l'intérieur. Le processus qui a abouti à la désertification de l'Arabie doit beaucoup à cette barrière naturelle anti-mousson.

La troisième grande subdivision naturelle de l'Arabie constitue l'intérieur de la péninsule, vaste cuvette de plateaux sablonneux ou caillouteux, enfermée entre les deux remparts montagneux de l'ouest et du sud. Nous sommes en présence d'une immense zone aride, comparable, à bien des égards, au Sahara et à ses franges sahéliennes. Il peut se passer parfois dix et même quinze années de suite sans qu'il pleuve dans certaines régions.

Le paysage porte, cependant, témoignage d'un lointain passé (nettement antérieur aux temps historiques) beaucoup plus fertile : de profondes vallées (wardi) tissent tout un réseau fluvial totalement asséché de nos jours. La péninsule ne compte plus qu'un seul fleuve à débit permanent : le Hadjar, qui prend source dans l'Hadramaout et se jette dans l'océan Indien. Tous les autres cours d'eau ont une existence « météorique », apparaissant puis disparaissant au hasard des pluies avec une soudaineté et une violence inouïes.

Ces pluies métamorphosent le désert en quelques heures, donnant naissance à des générations spontanées et spectaculaires de la flore, puis s'enfoncent sous les sables et vont grossir la nappe phréatique. Celle-ci affleure parfois naturellement, engendrant ces « nids de verdure » aussi inattendus que merveilleux que sont les oasis. Mais, le plus souvent, il faut creuser des puits très profonds, dépassant les cent mètres, pour atteindre la précieuse nappe liquide.

Les Sudarabiques antiques

A l'instar de la géographie physique, la géographie humaine et économique, l'histoire et la sociologie distinguent plusieurs Arabies. A la zone favorisée par la pluviométrie — les versants occidental du Yémen et méridional de l'Hadramaout, notamment, qui reçoivent les moussons — correspond ce que les Anciens dénommaient « Arabie heureuse » du

Yémen, par opposition à l'Arabie désertique. (Notons que, avec la découverte des richesses pétrolières, les termes de la comparaison ont été purement et simplement inversés.)

L'Arabie heureuse a vu se développer sur son sol des civilisations sédentaires qui accédèrent aux plus hauts niveaux de développement. Très tôt, les Sudarabiques maîtrisèrent les techniques de l'irrigation et réalisèrent des barrages considérables dont les ruines sont encore impressionnantes : près de Mareb, les vestiges de trois de ces ouvrages monumentaux tiennent encore debout, sur une hauteur de 15 mètres !

A la richesse du sol et à l'ingéniosité des hommes s'est ajouté l'avantage né de la situation géographique exceptionnelle de cette région. Car, pendant des siècles, elle fut le carrefour vers où convergeaient les produits de trois continents : l'Europe (par la Méditerranée), l'Afrique et l'Asie. Sur ses marchés s'offraient les richesses les plus variées : « On voyait (dans le grand port de Muza) les perles du golfe Persique, l'ivoire, la soie, le coton, les toiles, le riz et surtout le poivre de l'Inde, les esclaves, les singes, l'or, les plumes d'autruche de l'Afrique orientale, sans parler des produits locaux (en particulier myrrhe et encens) et des produits méditerranéens envoyés en « échange » (M. Rodinson). Les Sudarabiques étaient des commerçants avisés : par mer ou par terre (en caravanes), ils se répandaient dans tout le Proche-Orient et jusqu'en Egypte et en Grèce (Délös).

C'est ainsi que se développèrent plusieurs royaumes, dont le souvenir nous a été conservé par les historiens antiques : on peut citer parmi les plus florissants le Ma'in, le Kataban, l'Hadramaout, l'Awsan et surtout le fameux Saba dont la reine a laissé une trace aussi éblouissante que légendaire dans l'histoire proche-orientale. Toutefois les historiens ne sont pas d'accord sur la chronologie, hésitant sur une période de près d'un millénaire : les uns font remonter les premiers âges de ces royaumes au XIII^e siècle avant J.-C., tandis que d'autres ne les datent que du V^e siècle avant J.-C. On sait cependant que, dans la dernière période, juste avant l'avènement de l'Islam. L'Arabie heureuse était dominée par les Himyarites ou Homerites. Le dernier monarque de cette dynastie, Dhou Nouwas, attira contre son pays une expédition punitive des chrétiens d'Abyssinie vers 523 après J.-C., dans des circonstances que nous exposons plus loin.

Les Arabes du désert ou Bédouins

A côté de cette Arabie heureuse ouverte aux influences les plus diverses, commerçant avec tout le monde connu et organisée en royaumes puissants et riches, l'autre Arabie, celle des immensités arides de l'intérieur, faisait figure de pays arriéré, sauvage. Renfermée sur elle-même, malgré les incursions des armées des empires du Nord ou de l'Est, elle connut une organisation politique, économique et sociale rudimentaire.

La société bédouine se divisait en deux grands groupes interdépendants : celui des sédentaires agglutinés, autour des rares oasis, en petites bourgades laborieuses d'agriculteurs et d'artisans, et celui des nomades, pasteurs battant la campagne sans relâche derrière leurs troupeaux. La ressource essentielle des premiers était le palmier-dattier, dont les fruits constituent une nourriture presque miraculeuse dans ce milieu si parcimonieux. Le nomade, quant à lui, disposait d'une « ressource » encore plus extraordinaire : le chameau. Domestiqué à une époque relativement récente (XVI-XIII^e siècle avant J.-C.), le chameau, ou plus exactement le dromadaire, est un animal véritablement miraculeux. Il est capable d'emporter des charges importantes (jusqu'à 300 ou 400 kilos) sur des distances pouvant atteindre 300 kilomètres en une seule journée. D'un entretien presque insignifiant, d'une sobriété légendaire, il offre en outre une prodigieuse variété d'utilisation : sa laine sert à confectionner des vêtements, sa peau des boucliers, des selles, des chaussures, des cordages ; sa bouse est un excellent combustible ; la femelle fournit un lait très riche ; sa viande est succulente ; il n'est pas jusqu'à son estomac et sa vessie qui n'offrent des sortes de réserves d'eau utilisables dans les cas extrêmes.

Entre nomades et sédentaires, les relations ont été souvent orageuses : les razzias, une manière d'institution, pourvoyaient aux besoins du nomade, au détriment du sédentaire, chaque fois que la nécessité s'en faisait sentir. Cependant, une sorte d'équilibre instable a fini par s'imposer aux deux partenaires inconciliables.

Un échange de « services »

« Le sédentaire installé aux oasis, écrit A. Miquel¹, ou sur les marges du désert, se définit comme un fournisseur, mi-contraint mi consentant, de produits de première nécessité : grains, dattes, armes et vêtements avant tout. En échange de quoi le Bédouin lui assure sa protection contre les incursions des autres nomades et, tout autant, contre les désagréments que lui vaudrait une attitude récalcitrante. Le même contrat règle le passage des caravanes marchandes, que le Bédouin guide et escorte sur toute la traversée de son territoire. Pur et simple ou assorti d'un troc par lequel le nomade livre bétail, chameaux ou chevaux, l'échange d'un service (en l'occurrence la protection) contre certains produits de base est justiciable, en dernière analyse, des mêmes raisons que les raids sur le territoire voisin : toutes tiennent à l'impossibilité, même avec les moyens et les caractères appropriés, de vivre, au désert, en autarcie complète. [...] Plus que d'un isolement, tout relatif, du Bédouin, mieux vaut parler d'un équilibre subtil dans le domaine des échanges, le nomade tenant la bride au cultivateur et au marchand, assez ferme pour obtenir d'eux ce qu'il désire, assez souple pour ne pas les éliminer de circuits économiques sans lesquels lui-même ne survivrait pas. »

Ainsi l'Arabie intérieure était-elle une mosaïque de tribus plus ou moins puissantes, se livrant à des luttes acharnées pour l'hégémonie ou le contrôle des terrains de pâturages ou des pistes de caravanes. Ces tribus, constituées par une multitude de familles regroupées en clans qui se reconnaissent un ancêtre éponyme, professaient des croyances rudimentaires : elles adoraient des pierres (bétyles) et les astres. La pratique des pèlerinages aux lieux de culte les plus vénérés était très répandue. L'un de ces lieux, la Kaaba à La Mekke, attirait des foules considérables venues de toutes les régions pour rendre grâces aux divinités locales, Houbal, Allat, Ouzza, Manet. Il faut remarquer, cependant, que certaines tribus étaient judaïsées depuis longtemps, d'autres christianisées ; il en était même — les hanif — qui pratiquaient le mysticisme et l'ascétisme sans se reconnaître pour autant juives ou chrétiennes.

¹ . *L'Islam et sa civilisation* (Armand Colin 1977).

Entre deux empires, Byzance et la Perse

Mais, à la veille de la proclamation de l'Islam, la péninsule arabique avait subi, tout comme le reste du Proche-Orient, des métamorphoses profondes. L'époque est dominée par les affrontements pour l'hégémonie entre l'empire byzantin et l'empire perse des Sassanides. Deux puissances colossales entre lesquelles la géographie, au moins autant que l'histoire, a glissé les étendues désertiques arabes, entre la frange côtière syro-égyptienne et la vallée de la Mésopotamie ; ici Rome et Byzance, là Ctésiphon. Deux supergrands qui rêvaient, chacun de son côté, d'abattre le concurrent, quoique ne se livrant que des combats sporadiques, meurtriers mais jamais décisifs.

L'un des enjeux les plus importants de cette compétition entre Perses et Byzantins était la maîtrise du commerce avec l'Extrême-Orient. Celui-ci transitait par deux axes principaux : l'axe septentrional, appelé aussi « Route de la Soie », qui courait depuis les confins de la Chine jusqu'à Byzance, en traversant toute l'Asie centrale ; l'axe méridional, ou axe maritime, qui reliait les ports d'Extrême-Orient à ceux du golfe Persique et du Yémen. Ce dernier axe se subdivisait vers l'ouest en trois sections : la première reliait les ports du golfe à la Palestine et à La Mekke, par deux pistes caravanières ; la seconde, également terrestre, joignait Aden à Gaza et Damas en suivant la côte de la mer Rouge et passant par La Mekke et Adhruh ; la troisième, maritime celle-là, mettait en contact les ports situés sur les deux rives de la mer Rouge et jusqu'au fond des golfes d'Aqaba (Ayla) et de Clysma.

Comme on le voit, les routes méridionales passaient toutes, en un point seulement ou sur la plus grande portion, en territoire arabe. Il en résultait une importance stratégique considérable pour la péninsule. D'autre part, compte tenu du fait que la « Route de la Soie », au nord, était facilement contrôlée par les Sassanides ou leurs alliés, Byzance était obligée de s'assurer domination ou en tout cas influence sur l'axe méridional. Une politique de « clientèle » et de surenchères, dont les tribus arabes allaient être les bénéficiaires, se développa, exacerbant la rivalité des deux empires.

Ce fut ainsi que les Sassanides s'attachèrent l'alliance des Lakhmides, Arabes nomades qui établirent leur capitale, Hira, tout près de celle des Perses. Les Lakhmides effectuaient des raids meurtriers et incessants contre la province byzantine de Syrie. La situation devenant très préoccupante au début du VI^e siècle, Byzance dut se résoudre à

rechercher d'autres Arabes pour s'opposer aux razzieurs. Les Byzantins traitèrent avec la tribu des Ghassanides, nomades établis sur le territoire de l'actuelle Jordanie. Ces Arabes se convertirent au christianisme, mais dans sa version monophysite en faveur en Syrie et en Egypte. Les Ghassanides se lancèrent bientôt dans une guerre contre les Lakhmides qui s'acheva par la prise et la mise à sac de Hira.

Ethiopiens puis Perses au Yémen

Dans le même temps, l'Arabie du Sud était le théâtre d'événements très graves. Vers 510, un nouveau roi montait sur le trône himyarite, Dhou Nouwas. Il avait la particularité de professer le judaïsme. Pour des raisons qui restent obscures, Dhou Nouwas accabla de persécutions les chrétiens de son royaume. Pis encore aux yeux de Byzance : il noua des relations étroites avec les Lakhmides, c'est-à-dire indirectement avec les Perses. C'en était trop pour l'empereur chrétien : une menace majeure pesait sur la route commerciale méridionale. La riposte ne se fit pas longtemps attendre : une expédition partie d'Axoum, l'empire chrétien d'Abyssinie, traversa la mer Rouge et ravagea le Yémen. Dhou Nouwas fut battu, l'influence de Byzance restaurée, un ordre nouveau établi sur le pays. Pendant quelques décennies, cet équilibre se maintint.

Mais au milieu du VI^e siècle, un rebondissement aux nombreuses répercussions ultérieures se produisit. Le « roi des rois » sassanide, Khosrô, détruisit l'empire centre-asiatique des Huns hephtalites. Mais, pour y parvenir, il avait dû s'allier aux T'ou-Kiue (Turcs d'Asie centrale) et, naturellement, ceux-ci reçurent en récompense leur part, généreuse, du défunt empire. Alors, se sentant assez puissants pour braver le Sassanide, les Turcs négocièrent un accord avec Byzance aux termes duquel ils traiteraient désormais directement avec leur nouvel allié, notamment dans le domaine commercial, sans passer par l'intermédiaire des Perses. C'était en Centre-Asie une nouvelle ouverture des hostilités que l'empereur byzantin Justin II confirma dans les faits en 572, date capitale pour la période.

La réaction de Khosrô fut double : d'une part, il fit face à la guerre imposée au nord ; d'autre part, il expédia un corps d'armée au Yémen d'où, avec l'aide d'anciens partisans de Dhou Nouwas, il chassa les Ethiopiens.

التَّحِلُّ مَا لَمْ يَصْنَعِ الْعَشْرُ ۖ وَرَعُوا أَنْ فِيهِ خَلَقَ اللَّهُ الْجَنَّةَ وَلَمْ يَذْكُرْ فِيهَا نَارَ جَهَنَّمَ سَاعَةً وَمِنْ ذَلِكَ
 حَتَّى الْمَقَابِلِ الشَّيْبَةِ الْقَطِيعَ مِنْ قَوْلِهِمْ أَنْ فِيهِ غَرْسُ شَجَرٍ طَوِيلَةٍ وَلَزِيَّا قُلُوبًا إِذَا لَبَسَ
 بَدَلًا عَتَقْدُونُ جَمَادًا كَمَا هُوَ ۖ وَفِي الْيَوْمِ الثَّانِي مِنْ هَذَا الشَّهْرِ صَوْمٌ يَقْطُوعُ سَنَةً أَيَّامُهُ سِتُّو الْبَيْتِ وَفِي
 الرَّابِعِ مُبَاهِلَةُ ابْنِي عَلَيْهِ السَّلَامُ مَعَ بَضَارِي بَجْرَانٍ وَأَخْرَاجَةُ الْحَسَنِ وَالْحُسَيْنِ مَقَامَ امْبَكَاةٍ
 وَقَاطِطَةِ مَقَامِ بَسَاكَةِ وَعَلِيٌّ بْنُ أَبِي طَالِبٍ تَرْتَبُهُ إِلَى نَفْسِهِ أَيْمَانًا بِمَا سَمِعَ اللَّهُ تَعَالَى بِهِ فِي آيَةِ الْمُبَاهِلَةِ ۖ



وَفِي السَّابِعِ عَشَرَ عَنَ وَاحِدٍ وَيَقَالُ إِنَّهَا كَانَتْ لِلنَّصِيفِ مِنْهُ وَفِيهَا تَمِيلُ حَمْرَةٌ وَفُجِعَ
 رَسُولُ اللَّهِ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ ۖ وَفِي الثَّانِي عَشَرَ عَرَفَةُ أَبِي طَالِبٍ ۖ وَفِي الثَّانِي وَالْعِشْرِينَ رَعَا الْقَوْمَ
 يُوسُفُ بْنُ الْحَوْتِ ۖ وَفِي الثَّانِي عَشَرَ عَرَفَةُ أَبِي طَالِبٍ ۖ وَفِي الثَّانِي وَالْعِشْرِينَ رَعَا الْقَوْمَ
وَالْقَدَمُ
 فِي الْخَامِسِ تَزْوِيلُ الْكَعْبَةِ وَالرَّحْمَةُ مِنَ السَّمَاءِ عَلَى آدَمَ وَفِيهِ رَفْعُ إِبْرَاهِيمَ وَإِسْمَاعِيلَ الْقَوَاعِدَ
 مِنَ الْبَيْتِ ۖ وَفِي الرَّابِعِ عَشَرَ رَعَا خُرُوجَ يُوسُفَ بْنِ بَطْنِ الْحَوْتِ وَنَفْثَتِي هَذَا الْقَوْلُ أَنْ يَكُونَ
 سَكَّتَ يُوسُفُ بْنُ بَطْنِهِ إِنْشَاءً وَفِي هَذَا عِنْدَ النَّصَارِيِّ ثَلَاثَةُ أَيَّامٍ كَمَا ذَكَرْنَا فِي الْإِنْجِيلِ وَفِي

La montée des commerçants

Dans les sociétés arabes mêmes, tandis que, au nord, les tribus avaient commencé depuis bien longtemps un mouvement lent mais irréversible de colonisation des terres voisines plus riches — les Lakhmides et les Ghassanides illustrent cette vague de fond — un mouvement similaire se produisait au sud. Affaibli par les luttes intestines, les conquêtes successives, les razzias, les destructions diverses, le Yémen périclitait. Aux Etats puissants d'antan, avaient succédé des principautés exiguës, pauvres et incapables d'un dessein de quelque envergure. Parallèlement, les Bédouins du désert s'y infiltraient par toutes les fissures.

« Tout cela, observe Maxime Rodinson¹, donnait de l'importance aux Bédouins. Ils étaient désormais dans la possibilité de se taire payer plus cher leur rôle d'intermédiaires ou de guides pour le trafic terrestre, encore important sur la route de terre occidentale. Malgré les expéditions spectaculaires, mais aux résultats éphémères, entreprises contre eux, ils pouvaient marchander leur concours aux grandes puissances en lutte et en tirer des avantages appréciables.

« Parmi les anciens Bédouins sédentaires se révélaient des hommes d'affaires qui pouvaient maintenant prendre en main l'organisation des caravanes, trafiquer sur le transport des denrées précieuses. Il se formait des sociétés pour commanditer les caravanes. Les bénéfices étaient importants, atteignant de 50 à 100%. [...]

« Dans les interstices du monde nomade, une économie mercantile se développait. A côté du troc, les transactions en monnaie devenaient fréquentes : dinars, c'est-à-dire deniers d'or, et dirhams, c'est-à-dire drachmes d'argent. Les Bédouins empruntaient aux riches commerçants des villes, s'endettaient et étaient réduits en esclavage ou au moins à l'état de clients. Un processus de dissolution de la société tribale s'amorçait. Les grandes foires, comme celle de 'Okaz, prospéraient. On y retrouvait des Arabes de toutes les tribus et des étrangers. L'horizon tribal était dépassé.

« Une transformation intellectuelle et morale accompagnait fort naturellement cette transformation économique et sociale. On constatait la réussite d'individus aux dents longues. Ce n'étaient plus

¹ . Mahomet (Le Seuil 1968).

les qualités traditionnelles des fils du désert qui assuraient le succès. L'avidité, l'âpreté au gain étaient bien plus nécessaires. Les riches vaniteux et présomptueux s'enorgueillissaient de leur promotion et non plus de celle de la tribu. Les liens du sang se distendaient, le cédaient en importance aux liens fondés sur la communauté d'intérêts. »

La montée de La Mekke

Cette transformation affectait plus particulièrement les tribus dont la zone d'implantation jouxtait les routes caravanières. Une de ces tribus, celle des Qoraïchites, était bien mieux placée que les autres pour accroître son rôle et sa puissance : elle contrôlait un des nœuds de communications les plus importants d'Arabie. La Mekke.

Située à 80 kilomètres de la mer Rouge et à peu près à mi-distance entre le Yémen et la Syrie sur la piste caravanière sud-nord, La Mekke occupait en effet une position stratégique cruciale. Nichée au fond d'une gorge sauvage et aride que, parfois, les rares pluies torrentielles noient complètement, c'était en outre, on l'a vu, un lieu sacré, un sanctuaire. Originellement, il semblerait que seul le culte du dieu Houbal y fût rendu, auquel s'ajoutèrent ultérieurement ceux d'Ouzza et de Manat. Mais une dévotion toute particulière entourait une pierre noire d'origine météorique, incrustée dans un petit édifice cubique nommé Kaaba. La multiplicité des cultes en un même lieu, loin de desservir La Mekke, contribua, au contraire, à l'affirmation de sa prééminence : des foules de nomades et de sédentaires de plus en plus nombreuses y accouraient de partout. En outre, le caractère éminemment sacré des lieux leur conférait une sorte d'immunité qui interdisait toute effusion de sang dans un périmètre assez vaste. La Mekke était donc un havre de paix au milieu d'une contrée infestée de pillards de caravanes et de bandits de toute sorte. On imagine aisément que de telles conditions aient incliné certains nomades à s'y fixer. De proche en proche, ce qui à l'origine n'était qu'un hameau autour d'un sanctuaire et d'un puits, le fameux Zemzem, se développa jusqu'à atteindre les proportions d'une bourgade, puis celles d'un grand centre commercial d'importance internationale. D'autant qu'entre-temps, doublant la route caravanière nord-sud, un nouveau tronçon se greffa (à une époque indéterminée) sur l'antique section Aden-Damas pour relier La Mekke à Suse et Séleucie à travers le Nafoud et le Dahna.

Le noyau qoraïchite

La tradition arabe, sans doute peu conforme à la vérité historique comme le sont toutes les traditions, a associé, depuis les origines, le nom de la tribu des Qoraïchites à celui de La Mekke. Ce n'est pas le lieu ici de tenter de débrouiller la généalogie de cette tribu, au demeurant formidablement complexe. Mais il est indispensable de se faire une idée, aussi sommaire soit-elle, de sa composition, si l'on veut comprendre le sens profond des événements dont le monde arabo-islamique retentira pendant des siècles. Car c'est des Qoraïchites que sortiront le Prophète, Mohammad (Mahomet), et un grand nombre de califes et de souverains dont les descendants règnent encore de nos jours sur certains pays arabes.

Aux alentours de l'an 600, La Mekke est administrée et contrôlée par deux clans qoraïchites : celui des Banou Oumayya (que l'on a francisé en Ommeyyades, célèbre dynastie qui régna à Damas et à Cordoue) et les Banou Hachim ou Hachémites (dont le roi Hussein de Jordanie est actuellement le représentant régnant). Les Hachémites comprenaient quatre familles : celle de Abbas (qui donnera plus tard au monde musulman la grande dynastie des Abbassides de Baghdad) ; celle de Abou Taleb (dont l'unique fils, Ali, futur gendre du Prophète, sera le quatrième calife) ; celle de Abou Lahab (qui n'eut pas de descendance) et enfin celle de Abdallah, la plus illustre de toutes puisque c'est d'elle que sortira le fondateur de l'Islam.

Naissance de Mohammad

La biographie de Mohammad soulève des problèmes extrêmement ardues et qui sont loin d'être résolus. Aux épineuses questions posées par la chronologie, par les influences intellectuelles et morales subies, s'ajoutent les interrogations suscitées par l'environnement matériel, économique, politique, culturel. Sur lesquelles jettent une inévitable confusion les interférences de la Foi, des croyances et des superstitions. Le cas du Prophète n'est pas isolé : tous les personnages sacrés des Sémites (et des autres peuples) ont engendré des littératures « fantastiques » peu compatibles avec le souci d'objectivité de l'historien. En outre l'on constate des « emprunts » patents d'un personnage sacré à un autre. Ainsi, la survie miraculeuse de Moïse

renvoie à celle non moins miraculeuse de Sargon le Grand, qui fut le premier héros sémite (divinisé) connu (il régna sur Akkad et Sumer au milieu du III^e millénaire avant J.-C.) : le couffin dans lequel Sargon avait été déposé par sa mère fut repêché, dit une stèle, par un jardinier alors qu'il voguait dangereusement au fil des eaux de l'Euphrate ; Moïse, lui aussi, fut sauvé des eaux. De même, la nuit de la naissance de Mohammad, une étoile annonça la nouvelle aux Juifs de Médine tandis que les mages de Perse en furent informés par le fait que le feu sacré de leur temple s'éteignit alors qu'il brûlait depuis mille ans. Ici l'analogie avec les circonstances de la naissance de Jésus de Nazareth, six siècles auparavant, est transparente.

Notre ambition se limite ici à essayer d'exposer le plus clairement possible, au risque même d'être schématique, les éléments biographiques concernant Mohammad qui semblent s'accorder avec la vraisemblance.

Les dates assignées à la naissance du Prophète varient, selon les traditions et les auteurs, entre 569 et 573 ; mais il y a unanimité quant au lieu de naissance : La Mekke. Accord unanime également quant à l'identité des parents : le père était nommé Abdallah, fils de Abd al-Moutaleb, fils de Hachim ; la mère, Amina Bent Wahab, appartenait aussi à la tribu des Qoraïchites, mais au clan des Banou Makhzoum. A la naissance de l'enfant, le père se trouvait en déplacement à Médine, alors appelée Yathrib, une bourgade située à une centaine de kilomètres au nord de La Mekke. Il était décédé au moment de l'accouchement (ou décéda peu après) ; en tous les cas, il ne vit jamais son fils. A sa jeune veuve il ne laissait que fort peu de biens : une esclave et quelques têtes de bétail.

Suivant la coutume, l'enfant fut confié à une nourrice, nommée Halima, qui l'éleva dans le désert ; on pensait non sans quelque raison que l'air du désert était plus sain et les conditions de vie plus favorables à une bonne constitution physique que l'ambiance de la « ville ». Vers l'âge de six ans, le jeune orphelin perdit sa mère et fut recueilli par son grand-père Abd al-Moutaleb, déjà âgé de plus de quatre-vingts ans. Quand celui-ci mourut deux ans plus tard, ce fut l'oncle Abou Taleb qui adopta l'enfant. Il l'éleva comme son propre fils, l'initiant notamment aux affaires. Il l'associa même à l'organisation des caravanes, quand le jeune adolescent fut en mesure de l'aider. L'oncle et le neveu se seraient rendus ensemble en Syrie à plusieurs reprises.

Vers 18 ans, Mohammad entra au service d'une riche veuve, nommée Khadidja. Le jeune homme fit preuve d'une grande habileté et d'une

probité sans faille, tant et si bien que Khadidja n'hésita pas à lui confier la gestion de ses affaires. Bien mieux, elle lui proposa le mariage et il accepta, malgré la différence d'âge (elle était d'une dizaine d'années son aînée). Le couple fut très uni et heureux. Ils eurent de nombreux enfants dont seules quatre filles survécurent. Tous les garçons moururent en bas âge, au désespoir des parents. Mohammad adopta un jeune esclave, Zayd, qu'il affranchit et traita toujours comme son fils.

Les « Révélations »

Les premiers signes de la « vocation prophétique » de Mohammad ne semblent pas s'être manifestés avant les années 610-612, c'est-à-dire vers sa quarantaine. Mohammad avait pris l'habitude de se retirer dans la solitude du mont Hira, près de La Mekke, pour méditer. C'est là que dans la nuit du 26^e au 27^e jour du mois de Ramadan il eut la « Sublime Révélation ». Selon la tradition, l'archange Gabriel se présenta à lui et lui ordonna de « réciter » — d'où le nom de « Récitation » que portera le Qoran — les versets écrits sur une étoffe verte qu'il lui tendait. Puis il lui commanda : « Prêche, au nom de ton Seigneur¹ ! »

Pendant un temps, terrorisé par les manifestations dont il était l'objet, le Prophète n'osait pas même en parler à ses proches. Puis les « Révélations » se poursuivant toujours selon le même processus, et le poids du Message étant trop lourd à porter par un homme seul, Mohammad s'en ouvrit à son épouse Khadidja en qui il trouva réconfort et soutien sans défaillance. Femme admirable et très vénérée des musulmans, l'épouse de Mohammad fut donc la première adepte de la nouvelle religion. Quatre autres proches de Mohammad lui apportèrent leur soutien, également indéfectible : son cousin Ali (fils d'Abou Taleb), Othman, Omar et Abou Bakr.

Qu'est-ce que la religion musulmane ? Les cinq piliers

La Prédication de Mohammad se heurta dès le début à l'hostilité des Qoraïchites. Ce qui suscitait leur animosité n'était pas la nature proprement religieuse du Message islamique : celui-ci ne semblait pas

¹ . *Le Coran*, traduction R. Blachère (Maisonneuve 1966).

remettre fondamentalement en cause des cultes préexistants. Ce qui choquait tant les nobles Qoraïchites, c'était qu'un des leurs se mêlât à la plèbe, aux ouvriers, aux artisans, aux esclaves. qu'il y cherchât plus qu'une clientèle, des fidèles.

La « Révélation » du Qoran ne s'achèvera que peu de temps avant la mort du Prophète en 632. Entre-temps, pendant la vingtaine d'années que durera la Prédication, que d'événements, que de bouleversements aux conséquences mondiales ! Nous y reviendrons un peu plus loin. Mais tout d'abord, qu'est-ce que la nouvelle religion ? En quoi se différenciait-elle du judaïsme et du christianisme — qui, rappelons-le, étaient fort répandus en Arabie, surtout parmi les sédentaires —, quelles innovations apportait-elle ?

Il est toujours hasardeux de présenter brièvement une doctrine religieuse, un système transcendant de pensée, qui, par définition, est souvent insaisissable. Aussi les indications que nous allons donner sur l'Islam concernent-elles seulement le culte et le rituel, par nature manifestés en une pratique.

La tradition musulmane s'appuyant sur une analyse détaillée du livre saint, a reconnu cinq « piliers » (arkane) sur quoi repose la religion du Prophète.

Premier pilier : la profession de foi (chahada que l'on peut traduire par « témoignage »). Il s'agit d'une formule simple par laquelle le croyant affirme : « Il n'y a de Dieu qu'Allah et Mohammad est l'envoyé d'Allah. » Il suffit de réciter cette formule (dans certaines circonstances) pour être admis parmi les croyants. Naturellement une telle profession de foi suppose qu'il y ait adhésion absolue à la Vérité révélée, adhésion qui doit comporter un engagement total de l'être, jusqu'au martyr inclus.

Deuxième pilier : la prière (salat) est l'acte de foi principal du musulman. Le Qoran impose cinq prières par jour à différents moments de la journée : à l'aube, à midi, dans le milieu de l'après-midi, au coucher du soleil, à la tombée de la nuit. Il est recommandé aux fidèles de s'assembler et de prier en commun à la mosquée ; cette recommandation devient prescription pour la prière du vendredi à midi au cours de laquelle le « directeur de la prière » prononce un sermon d'une grande importance. Ces prières ne peuvent être accomplies qu'après des ablutions rituelles destinées à purifier le fidèle. Elles consistent en récitation de sourates (ou chapitres) du Livre, récitation ponctuée par des prosternations dans la direction de La Mekke.

Troisième pilier : le jeûne. Plus connu sous le nom de ramadan, il n'est pas une innovation islamique : le judaïsme et le christianisme comportent également la pratique obligatoire du jeûne, comme d'ailleurs le *Qoran* s'y réfère explicitement. Mais l'Islam se distingue ici en ce qu'il impose un jeûne d'un mois lunaire complet (le mois de Ramadan) ; ce jeûne commence à l'aube, au moment « où il est possible de distinguer un fil blanc d'un fil noir », et prend fin le soir lorsqu'il devient « impossible de distinguer un fil blanc d'un fil noir ». En fait, on se réfère au lever et au coucher du soleil. Pendant toute la journée, le croyant s'abstient de toute nourriture et d'eau ; il ne peut non plus avoir de rapports sexuels. Malgré les contraintes sévères que cette pratique exerce sur les individus, malgré ses incidences sur l'économie des pays concernés (chute de la production et de la productivité), le ramadan continue d'être observé avec enthousiasme par les peuples musulmans : c'est qu'il est une des occasions les plus propices à l'expression de la vie communautaire, élément fondamental de la vie islamique. La fin du mois de jeûne est d'ailleurs fêtée collectivement par l'« Aïd el Fitr » ou « Aïd Saghir ».

Quatrième pilier : le pèlerinage à La Mekke (hadj), sans être une prescription absolue comme le jeûne ou la prière, est recommandé aux fidèles qui ont la force pour l'accomplir et qui disposent des moyens financiers nécessaires à la subsistance de leur famille pendant leur absence (laquelle pouvait durer plusieurs mois, voire une ou plusieurs années jusqu'à ce qu'elle se réduisit par l'utilisation des moyens de transports modernes). Cette visite des lieux saints de l'Islam est réglée par un rituel très complexe au cours duquel le fidèle, revêtu du costume spécial (ihram), fait ses dévotions à la Kaaba, à la source Zemzem et à la pierre d'Abraham : « Vêtement uniforme, participation collective aux rites, identité des interdits, sexuels ou autres : ici véritablement se forge, au-delà des nations et des langues, le sentiment d'une communauté » (A. Miguel). Ce brassage de races, d'ethnies, de classes sociales, de langues, de conditions, est en effet la démonstration la plus éclatante de l'égalité devant Dieu.

Cinquième pilier : l'aumône (zakate). C'est une obligation absolue pour tout musulman. Il s'agit ici d'une institutionnalisation de la magnifique coutume de générosité, de solidarité et d'hospitalité si caractéristique des peuples du désert. Ainsi le pauvre, dans la société musulmane, est en principe pris en charge par le riche qui doit lui verser une part de ses revenus, s'il veut rendre ceux-ci licites au regard de la loi religieuse. Cette « redistribution » volontaire de la richesse de

la communauté dans un souci de justice et de solidarité n'est pas particulière à l'Islam, le christianisme l'ayant pratiquée systématiquement à ses origines et la pratiquant toujours par ses nombreuses organisations charitables. Mais le caractère communautaire de la pratique islamique lui donne une grande force. Certains auteurs contemporains y ont vu une prédisposition à une organisation de l'économie de type socialiste.

D'abord la semence prend mal

Les cinq « piliers » de la Foi ne résument pas, loin s'en faut, toute la doctrine islamique. A partir de ces données on peut, cependant, et sans entrer dans les détails, pressentir le cadre général. Il est clair, par exemple, que le Qoran ne règle pas seulement les questions spirituelles ; il s'immisce dans l'organisation de la vie matérielle quotidienne, jusque dans ses moindres détails. Ce qui a fait dire que le Livre est un tout qui se suffit et qui répond à toutes les interrogations des fidèles et de la communauté : l'économie, la justice, la guerre, la paix, et naturellement la vie spirituelle. Tout y est défini, parfois avec une minutie extraordinaire. Cet aspect du Qoran, interprété dans une perspective très étroite et restrictive, fut sans doute à l'origine de la stagnation de la société arabe commencée dès le Moyen Age. Mais ce fut par méconnaissance des possibilités d'adaptation à l'évolution des temps qu'ouvrait aussi le Livre. Un effort est actuellement déployé par les théologiens pour « réactualiser » les structures islamiques.

Ce besoin ne se faisait pas sentir, bien entendu, à l'époque du Prophète. Il y avait même une adéquation parfaite du Message aux besoins latents ou exprimés des populations, ce qui contribuera de manière décisive au succès de l'entreprise de Mohammad. Mais il faudra à celui-ci une force de caractère, une énergie, un don d'organisation hors du commun pour triompher définitivement.

Au début de sa Prédication, l'histoire a retenu qu'il ne réussit à rallier que quelques partisans et de peu de poids politiquement. L'aristocratie goraïchite lui restait hostile. Le ralliement tardif (616) de Omar (qui sera le troisième calife), personnage pourtant fort écouté sinon redouté, s'il améliora la situation de la petite communauté musulmane, ne parvint pas à l'imposer. Bientôt les adversaires de Mohammad ne se contentèrent plus du simple mépris verbal : ils passèrent à l'action en persécutant ses compagnons. Un premier groupe de ceux-ci fut contraint à l'exil en Abyssinie, vers 618.

La mort de Khadidja, puis celle d'Abou Taleb, tous deux fervents soutiens de la nouvelle religion, rendit encore plus précaire la situation de Mohammad et de ses fidèles. C'est vers cette période qu'il décida une première fois de quitter La Mekke pour se réfugier en un lieu plus accueillant. Il se dirigea vers Taïf, une oasis proche de La Mekke. Mais il y fut reçu avec une hostilité telle qu'il rebroussa chemin et rentra chez lui. On imagine aisément son amertume. Il demeura encore quelque temps dans la grande cité, toujours sous la surveillance sourcilleuse de ses adversaires qoraïchites. L'idée lui vint alors de chercher une autre ville où il pourrait s'établir en paix.

622 : l'hégire

A cette époque, Yathrib, une oasis située à une centaine de kilomètres au nord de La Mekke, était agitée par des luttes entre tribus rivales sédentaires, les unes arabes (Aous et Khazradj), les autres juives ou judaïsées (Nadir, Qouraïsa, Qainouqa). Mais les unes et les autres aspiraient à retrouver le calme indispensable à la prospérité de tous. On conçut alors le projet de rechercher un arbitre : Mohammad était l'homme de la situation. Des pourparlers furent ouverts et bientôt conclus à Aqaba. Le Prophète et les siens (environ 150 personnes) avaient enfin trouvé une « patrie » qui voulait d'eux. Commença l'« Emigration », hidjra, l'hégire.

A la fin du mois de septembre 622. Mohammad, le dernier à quitter La Mekke, s'installait à Qouba, un quartier de Yathrib qui allait changer de nom pour devenir Madinat An-Nabi (la Ville du Prophète) dont on a tiré Médine. Une ère nouvelle — au sens littéral du mot — commençait : c'est, en effet, de l'an 622 de l'ère chrétienne que débute l'ère hégirienne (musulmane). Manœuvrant avec un art consommé entre les différentes factions rivales, Mohammad sut imposer son autorité politique et morale à tous : par une ordonnance, dont on admirera le réalisme, il décréta que tous les habitants de Médine constituaient une seule et unique communauté ayant un seul chef, lui-même, et obéissant à la solidarité naturelle, en cas d'attaque extérieure notamment. Chacun était libre de pratiquer le culte de son choix (ceci s'appliquait aux Juifs et aux Chrétiens), la conversion à l'Islam n'étant pas une obligation. Cette modération et cette tolérance à l'égard des adeptes des deux autres religions monothéistes marqueront à jamais l'Islam, quoi qu'en aient dit ses adversaires et quoi qu'il ait parfois

pratiqué lui-même (ainsi l'interdiction de séjour des non-musulmans à La Mekke). Il convient toutefois de préciser que cette tolérance n'emporte pas égalité des droits. Juifs et chrétiens, s'ils se voient protégés dans leurs vies et leurs biens, paient un tribut spécial et « sont humiliés » (Qoran IX, 29), les affaires publiques et le prosélytisme leur étant interdits¹.

L'embryon d'un Etat s'était formé. Mohammad et les siens allaient s'efforcer de le rendre viable. Puis de faire grandir le nouvel Etat, au détriment de La Mekke des Qoraïchites. Ce fut le début des campagnes militaires marquées par la fameuse bataille de Badr au cours de laquelle les partisans musulmans infligèrent une cruelle défaite aux Mekkois pourtant dix fois plus nombreux. Ce succès encouragea les conversions. Les adeptes affluèrent. Après une autre bataille qui tourna à son désavantage et où il fut même légèrement blessé, le Prophète eut à faire face à une terrible coalition des Mekkois et des tribus bédouines : dix mille hommes, dit-on, assiégèrent Médine. Il en triompha.

La Mekke ralliée

L'an 7 de l'hégire (629), Mohammad entra à La Mekke, pour un pèlerinage, à la tête de deux mille partisans, produisant une grosse impression sur ses anciens concitoyens. De nombreux aristocrates, ses adversaires de naguère, se rallièrent à son parti. L'année suivante, il revint à La Mekke en vainqueur définitif. Cependant, son armée n'y commit pas d'acte de guerre. On se contenta de « renverser les idoles » et de châtier quelques ennemis par trop féroces. La Mekke conquise, Mohammad la quitta pour se tourner contre les Bédouins, qu'il défit à la bataille de Hounaïne. Contre Taïf aussi, qu'il ne parvint pas à prendre.

Mohammad ne revint jamais dans sa ville natale qu'en pèlerinage : il demeura jusqu'à sa mort dans la cité qui l'avait adopté, Médine. En 631, il n'accompagna même pas ses partisans au pèlerinage de la Kaaba. Mais il y fit proclamer un ultimatum laissant un délai de quatre mois aux païens pour se convertir ; passé ce délai, ils seraient combattus

¹ . Voir à ce sujet Antoine Fattal, *Le Statut légal des non-musulmans en pays d'Islam*, Institut des Lettres orientales, série 3, Beyrouth. Il est évident que l'« humiliation » des Juifs et des Chrétiens, et le tribut qui leur est imposé, sont une manière indirecte de les amener à se convertir à l'Islam.

partout et par tous les moyens (bien entendu cet ultimatum ne concernait ni les Juifs ni les Chrétiens).

Au pèlerinage de 632, le Prophète conduisit solennellement le cortège. Ce sera le « pèlerinage de l'adieu ». Les témoins et les chroniqueurs ont retenu le moindre détail, le moindre geste, la moindre parole du chef religieux au cours de ce pèlerinage. Le rituel, qui en a été si minutieusement noté, règle encore de nos jours les cérémonies.

La vie de cet homme exceptionnel touchait en effet à son terme. Peu après son retour à Médine, peut-être en juin 632, il tomba malade et mourut.

Il laissait un Message fondant la troisième religion monothéiste — qui compte plus d'un demi-milliard de fidèles aujourd'hui —, et un Etat certes encore modeste mais qui allait embrasser une bonne part de l'univers connu. Mais il ne laissait aucun testament réglant sa succession spirituelle et temporelle : cette carence sera à l'origine de tous les troubles, de tous les schismes, de toutes les dissensions du monde musulman.

Qui succédera au Prophète

La problématique de cette succession a été parfaitement résumée par André Miguel¹.

« Il est peu probable, note cet auteur, que le Prophète ait été pris de court, le thème de l'adieu, lors du dernier pèlerinage, disant assez clairement le contraire. Considérerait-il que l'essentiel, avec la parole de Dieu était donné et que, le germe semé, le reste trouverait toujours sa place ? A-t-il surestimé les forces de cohésion de sa communauté ? Ou, à l'inverse, conscient des antagonismes déjà en train de naître ou de renaître, a-t-il renoncé, comme épuisé par avance, à concilier l'inconciliable ? Sa mort, en tout cas, laissa la communauté désarmée, sans doctrine devant deux problèmes redoutables.

« Il s'agissait de savoir, tout d'abord, si les bases de l'Islam avaient été fixées une fois pour toutes ou si, au contraire, l'esprit de Mohammad survivait à Mohammad. L'orthodoxie musulmane, en développant la collecte de la tradition (hadith), a voulu précisément consigner, de façon définitive, l'ensemble des attitudes du Prophète en des circonstances déterminées, référence pour les cas ainsi traités et modèle pour les cas

¹ . *Op. cit.*

nouveaux. A l'opposé, les chi'ites considéreront que l'étincelle divine se survit dans les « gens de la Famille », c'est-à-dire dans Ali, cousin et surtout gendre du Prophète, et dans ses descendants.

« Du coup, le problème de la succession temporelle de Mohammad se trouva étroitement imbriqué au précédent. Pour les uns, le calife (khalifa) ne devait être qu'un « remplaçant » du Prophète, chargé de perpétuer et d'appliquer sa pensée, connue une fois pour toutes : en bonne orthodoxie, le calife sera le plus digne. Pour les autres, au contraire, l'autorité, le droit, la justice et tous les signes du pouvoir ne pouvaient être coupés de leur source vive, sans cesse renouvelée à travers les descendants d'Ali, qui devenaient aussi les guides (imâms) de la communauté : substitution, par conséquent, du principe dynastique au principe électif. »

C'est bien le fond du problème, en effet : le calife serait-il désigné selon ses mérites reconnus et sans distinction d'origine, ou selon ses liens de parenté avec le fondateur de l'Islam ? Monarchie héréditaire ou « démocratie oligarchique » ?

Les premiers califes : début de la Conquête

Dans un premier temps, on crut que cette deuxième tendance l'emporterait définitivement. Il y eut accord entre les parties prenantes sur la personnalité d'Abou Bakr, un des plus anciens et fidèles compagnons de Mohammad : élu calife, il régna pendant deux ans, de 632 à 634. Ce fut un règne de consolidation de l'Etat mohammadien, et aussi de premières conquêtes.

Au moment de la mort du fondateur, une grande partie de la péninsule était déjà en son pouvoir, mais dans une soumission superficielle que les tribus bédouines commencèrent à contester. En une seule année, les troupes d'Abou Bakr, malgré quelques revers, parvinrent à soumettre définitivement les nomades. Elles imposèrent leur loi, contraignant à la conversion les populations du Yémen, de l'Hadramaout, de l'Oman et de Bahrein.

Au cours de l'été 633, une expédition ayant à sa tête un génial chef de guerre, Khaled Ibn Walid, s'empara de Hira et des régions voisines de Basse Mésopotamie, malmenant les troupes sassanides. C'était la première conquête musulmane hors des limites géographiques de la péninsule. Elle allait être suivie de nombreuses autres : l'un des ensei-

gnements fondamentaux de Mohammad n'était-il pas l'appel à porter le Message du Dieu Unique jusqu'aux confins de l'univers et à l'imposer, au besoin par les armes, à tous les peuples autres que ceux du Livre (c'est-à-dire les Juifs et les Chrétiens) ? Cette mission n'était pas pour déplaire, bien au contraire, aux grands razzieurs qu'étaient les Bédouins. A la fin de l'année 633 et au cours de l'année suivante, des expéditions étaient dirigées contre la Palestine et la Syrie.

A la mort d'Abou Bakr, survenue à l'été 634, Omar prit sa succession. C'était un personnage quasi légendaire, qui est l'objet, de nos jours encore, d'une grande vénération. De taille exceptionnelle et doué d'une force herculéenne, Omar était le type même du Bédouin noble : courageux, frugal, simple, inaccessible à toute forme de favoritisme. Son règne de dix ans (634-644), qui devait se terminer avec son assassinat par un esclave, fut marqué par des succès militaires décisifs et par l'établissement de l'administration califale. En quelques batailles, la Syrie, la Mésopotamie, l'Iraq, la Perse et l'Egypte tombèrent entre les mains des conquérants. Dans le même temps, innovation capitale, les chefs militaires étaient investis de pouvoirs gouvernementaux, civils et religieux. A la notion de razzia se substituait celle de conquête territoriale : désormais là où les armées arabes pénétraient, elles n'en repartaient plus avec leur butin ; elles s'installaient, pour administrer, définitivement.

Premier et second schisme

Tandis que la Conquête militaire et religieuse explosait dans toutes les directions à la fois, à Médine la mort de Omar rallumait les dissensions. Le nouveau calife, Othman, gendre du Prophète, était un personnage trop faible pour dominer les convoitises et les intérêts divergents. Toutefois il réussit à maintenir une unité de façade. Comme Omar, il mourut assassiné dans des circonstances navrantes.

Ali, époux de Fatima, une des filles de Mohammad, dont il était aussi le cousin (c'était le père d'Ali, Abou Taleb, qui avait recueilli le Prophète enfant), prit la succession, accédant à son tour au califat. Mais cette fois, le choix ne fut pas accepté par tous les clans en présence : une coalition regroupant Aïcha, la veuve du fondateur de l'Islam, Talha et Zoubair, deux prétendants au pouvoir, fit sécession. Passés en Irak avec leurs troupes, les sécessionnistes y furent poursuivis par Ali et ses partisans. A Koufa, la fameuse « bataille du chameau », ainsi nommée

parce que les combats se concentrèrent autour d'un chameau du haut duquel Aïcha exaltait ses troupes, marqua la fin de la tentative sécessionniste. Talha et Zoubaïr furent tués au combat, Aïcha réduite au silence et confinée dans sa maison à Médine.

Mais Ali devait affronter une opposition autrement plus sérieuse : celle du gouverneur de Syrie. Mouawiya, un Ommeyade. Proche parent du précédent calife, Mouawiya soupçonnait Ali d'avoir trempé dans l'assassinat de Othman, soupçon que semblait confirmer le refus d'Ali de châtier les assassins. L'affrontement devint inévitable lorsque, victorieux de la sédition d'Irak, Ali marcha sur la Syrie.

Mouawiya n'était pas isolé : en Syrie même, sa position était très solide (il gouvernait le pays depuis vingt ans avec un grand discernement). En outre, il avait rallié à sa cause le gouverneur d'Egypte, le célèbre Amr Ibn al'As, à qui il avait envoyé des troupes pour l'aider à éloigner un oncle d'Ali intempestivement nommé par celui-ci en remplacement du gouverneur.

Troisième schisme : les kharédjites

Les armées d'Ali et de Mouawiya se rencontrèrent dans la vallée de Siffin, près de Raqqa (sur l'Euphrate), en 657. Pendant un certain temps, personne n'osa déclencher le combat fratricide ; on discuta longtemps, dans les deux camps, des droits de chacun des deux adversaires. Finalement la lutte s'engagea et parut à un moment tourner en faveur d'Ali. Ce fut alors que Amr eut la présence d'esprit, d'après une tradition favorable aux Alides, de faire brandir des feuillets du Qoran à la pointe des lances, signifiant par là qu'il fallait s'en remettre au jugement de Dieu (et non à celui des armes) pour trancher le conflit. Cette diversion provoqua des dissensions au sein du camp alide où certains déposèrent les armes. On arrêta le combat et les plénipotentiaires prirent la relève des guerriers. Tandis que les deux armées se retiraient chacune dans son pays de départ (Irak et Syrie), deux conciliateurs furent désignés : Abou Moussa pour Ali, Amr pour Mouawiya. Selon la tradition hostile aux Ommeyades, Amr surprit la bonne foi d'Abou Moussa. Celui-ci, ayant proposé d'entrée de jeu la déposition des deux adversaires (Ali et Mouawiya), le rusé gouverneur d'Egypte n'en retint que la déposition d'Ali et proclama Mouawiya calife légitime. L'affrontement était à nouveau inévitable. Mais, avant de

pouvoir s'y consacrer, Ali devait régler un très grave problème surgi au cours du repli de son armée vers l'Irak.

En effet, une partie de son armée s'était mutinée : beaucoup de ses guerriers estimaient que la mission de conciliation était en réalité une ruse de guerre de Mouawiya lui permettant de gagner du temps, et qu'il fallait y répliquer par une attaque immédiate. Ali refusa de les écouter et ils se séparèrent de lui, plus exactement ils « sortirent » de son camp, d'où le nom de kharédjites qu'on leur donna. Prônant bientôt un radicalisme religieux et politique, ils se livrèrent à des atrocités sur tous ceux qui n'acceptaient pas leur doctrine. Dans les rangs de l'armée restée fidèle à Ali, la colère grondait : personne ne voulait partir en guerre contre Mouawiya avant que ne soient éliminés les kharédjites. Ali fut contraint de les combattre, ce qui l'empêcha de s'occuper de Mouawiya. Finalement il tomba sous les coups d'un kharédjite, dans une mosquée de Koufa, en 661. Les kharédjites n'étaient pas totalement anéantis : leur doctrine, transplantée au Maghreb, connaîtra ses heures de gloire.

Des temps nouveaux : Damas capitale

Mouawiya n'avait plus devant son ambition d'adversaire à sa mesure : le fils d'Ali, Hassan, que l'armée d'Irak avait reconnu comme successeur au calife, se laissa docilement circonvenir. L'ancien gouverneur de Syrie fut donc proclamé — et reconnu — calife. Avec lui commençaient des temps nouveaux pour l'Islam. Tout d'abord, les deux villes saintes d'Arabie, La Mekke et Médine, cessèrent d'être le centre politique du monde arabe : Damas, « la plus ancienne ville du monde » disait-on, devint la capitale où résida le souverain. D'autre part, une dynastie, celle des Ommeyyades, inaugurerait son règne, qui allait briller d'un éclat inégale dans l'histoire du monde musulman. En un peu moins d'un siècle (661-750) elle édifiera un des plus grands empires jamais constitués. Ce sera aussi sous le règne des Ommeyyades que seront fixés les traits dominants de la civilisation arabo-musulmane.

Les trois grandes familles spirituelles de l'Islam

Mais, au cours de l'âpre lutte de Mouawiya pour le pouvoir califal, s'étaient formées les trois principales tendances ou familles spirituelles de l'Islam. Du vivant même du Prophète, des divergences doctrinales s'étaient manifestées entre ses plus proches fidèles et, lors de la disparition du chef, elles se cristallisèrent en courants et « partis » concurrents. Dans l'Islam domaine temporel et domaine spirituel étant indissociables, la conquête du pouvoir califal parut alors effet et cause tout à la fois. Effet des divergences doctrinales, pour assurer la victoire d'une des tendances. Cause, par la radicalisation des divergences, la tendance victorieuse taxant les autres d'hérésies.

Les trois grandes familles spirituelles islamiques, qui se ramifient chacune en une multitude de sectes ou écoles, sont le sunnisme, le chi'isme et le kharédjisme.

Le sunnisme porte un nom dérivé de sunna qui signifie « coutume » ou « voie » du Prophète. Constituent la sunna les innombrables dits, faits et gestes attribués à Mohammad et que la tradition a pieusement recueillis et rassemblés. Cette sunna est le recours ultime des jurisconsultes et des théologiens en cas de litige sur l'interprétation d'un passage du Qoran. Le sunnisme fait donc figure d'orthodoxie, par opposition à toutes les autres tendances qui refusent cette référence à la tradition. Sur le plan politique, les sunnites ont d'abord été ceux qui ont pris le parti de Mouawiya dans la lutte califale. « Pour eux, observe Louis Gardet¹, tout souverain musulman doit être considéré comme légitime dès lors qu'il ne commande rien contre le Qoran et la sunna, quelle que soit par ailleurs sa vie privée. Ce « loyalisme » fut certainement à l'origine des spéculations sur le salut par la foi seule, le « statut de croyant » et celui de « pécheur ».

Aujourd'hui, l'immense majorité (90%) des peuples musulmans sont sunnites.

Le chi'isme tire son nom de chi'a qui veut dire « emblème », par allusion à la bannière d'Ali sous laquelle s'étaient rassemblés ses partisans. « Les chi'ites, écrit Gardet, furent les « légitimistes » résolument fidèles à Ali et aux « gens de la Maison » (du Prophète). Pour eux, l'imâm doit être un alide, et il est par nature doué de l'impeccabilité qui le garantit contre toute faute ». Dès l'origine, cette

¹ . *L'Islam, religion et communauté* (Desclée de Brouwer, 1970).

tendance est donc porteuse d'une sorte de mysticisme : « On se représente le chef (imâm) de la communauté comme un guide, désigné et inspiré par un décret d'origine divine expressément rendu en faveur de la descendance d'Ali. L'obéissance à la loi se confond ici avec la fidélité à un homme, source et non plus seulement exécutant de cette loi, imprégné de la grâce de l'Esprit, voire hypostase de la nature divine. A ce point de la doctrine, on n'imagine pas que la mort ait prise sur une personne qui procède si évidemment de l'Etre : la thèse de l'imâm caché, l'attente de son retour, l'espérance d'un Messie, d'un mahdi, sont autant de développements logiques du chi'isme. »

Les controverses sur la nature et le nombre des imâms ont engendré des scissions à l'intérieur du chi'isme : les zaïdites n'admettent que cinq imâms ; les ismaéliens ou septimamiens en admettent sept, tandis que les imamites ou duodécimains reconnaissent douze imâms, dont le dernier est considéré, encore de nos jours, comme « caché » ou absent.

Le kharédjisme, dont nous avons évoqué l'origine probable, dérive, on l'a vu, du mot khawaridj, ceux qui sont sortis. On a souvent présenté les kharédjites comme les « puritains de l'Islam ». « Pour eux, toute « grande faute » fait perdre le statut de croyant, et toute grande faute commise par un imâm le rend par là même illégitime. Sa vie, aussi bien privée que publique, doit être impeccable. » Les kharédjites sont donc politiquement des doctrinaires radicaux n'admettant aucun critère autre que religieux, aucun privilège d'ordre social, racial (« Le meilleur croyant peut devenir imâm, fût-il un esclave noir »). Seule compte pour eux la pureté de la Foi. Portés à l'extrémisme le plus outrancier — ce qui a fait qualifier le kharédjisme de « particularisme insurrectionnel » —, les adeptes de cette secte ont joué un rôle historique bien plus important que ne le laisse supposer la faiblesse de leur audience populaire.

1. La présentation habituelle des faits

Chapitre I

VUE D'ENSEMBLE

Nous avons tenu à rappeler, au cours de notre introduction (inévitablement longue), la genèse de ce que les historiens désignent sous le nom de « civilisation arabe » ou « arabo-musulmane ». Une bonne intelligence des événements survenus en Afrique du Nord et surtout dans le sud de l'Europe, notamment en Espagne, entre les VIII^e et XV^e siècles, exige en effet une connaissance préalable du mécanisme mis en branle par l'avènement de l'Islam, dont ces événements découlent.

Car, tandis que l'aristocratie qoraïchite était tout accaparée par la lutte sans merci pour la succession à la tête de l'Etat mohammadien, les généraux arabes — dont certains appartenaient à la fameuse tribu — lançaient leurs troupes à l'assaut du Monde : vers l'est, vers le nord, vers l'ouest. Dans cette dernière direction, le commandant en chef des armées n'était autre que le célèbre Amr Ibn al-As, dont nous avons souligné le rôle politique capital. En une seule bataille et avec 4 000 hommes, il avait réglé le sort de l'Egypte qui était tombée en 640 sous la domination arabe. Deux ans plus tard, c'était au tour de la Libye : Barqa et Tripoli s'ajoutaient à l'empire musulman.

Mauresques et Sarrazins : des Arabes

Jusque-là, les conquérants n'avaient occupé que des pays somme toute assez semblables à leur patrie d'origine. Avec la chute de Tripoli, les choses prenaient une autre tournure. La route de l'Occident était

désormais ouverte. Un Occident fascinant, l'ancienne Africa proconsulaire romaine (Tunisie et Est algérien), fabuleusement riche aux yeux des Arabes qui la nomment Ifrikiya. Un Occident peuplé de populations païennes et chrétiennes, ajoutait-on, que le devoir religieux imposait de convertir à l'Islam ou de subjuguier.

Certes, Omar avait dit : « L'Ifrikiya est une des portes de l'Enfer. » Et Othman avait longtemps interdit à ses généraux de s'aventurer vers l'Afrique du Nord-Ouest. Mais ni cette prudence des premiers califes, ni l'extrême éloignement de cette région par rapport au « berceau de l'Islam » ne vinrent à bout de l'irrésistible attirance que l'Occident semble avoir exercée sur les Arabes. Tout le monde sait que l'Islam et sa civilisation s'imposèrent donc à la Berbérie et à l'Ibérie : celle-ci en a gardé des traces indélébiles dans son sol et dans sa culture ; celle-là en a presque perdu son âme puisqu'elle en est arrivée à s'identifier non seulement à la cause mais encore à la personnalité même de ses envahisseurs. Tout le monde sait aussi que l'Italie du Sud, la France méridionale et rhodanienne ont subi assez durablement la présence et l'influence des « Sarrazins » venus de Berbérie et d'Ibérie.

Un si extraordinaire bouleversement a tout naturellement excité la sagacité des savants depuis des siècles. Plus sensibles au destin de l'Espagne chrétienne, « scandaleusement » devenue musulmane à partir du VIII^e siècle et qui le resta en partie jusqu'au XV^e, les historiens occidentaux, après avoir inlassablement interrogé textes et monuments anciens, ont élaboré des explications et des thèses. Qu'elles soient érudites ou superficielles, ces explications ont toutes un point commun : elles considèrent que la conquête, l'occupation et la civilisation mauresque de l'Espagne médiévale, comme l'influence sarrazine en Italie et en France, ont été l'œuvre exclusive des Arabes. Le rôle des Berbères, quand on daigne leur en accorder un, se serait limité à celui d'hommes de troupe, de mercenaires au service des conquérants orientaux. L'ambition du présent ouvrage est, précisément, de contester cette thèse. Ou, du moins, d'introduire des éléments de réflexion conduisant à limiter cet exclusivisme arabe qui nous a toujours paru excessif et injuste.

Des idées reçues

Dans un premier temps, nous exposerons, sans commentaire, l'histoire de l'Espagne du VIII^e au XV^e siècle telle qu'elle ressort des ouvrages qui lui ont été consacrés, surtout en langue française. La méthode choisie s'inspire du souci de ne porter tort à aucun livre ou auteur en particulier. Les affirmations historiques que nous suspectons de partialité étant dans la quasi-totalité des cas communes à tous les ouvrages, attribuer telle « erreur » à tel auteur, alors que d'autres historiens l'ont également commise ou reprise à leur compte, serait injuste.

Notre sélection des ouvrages de référence a donc été guidée par deux considérations. D'abord, il nous a paru opportun de nous limiter à un échantillon qui soit un fidèle reflet de l'évolution des idées — singulièrement des idées reçues —, renonçant ainsi à donner une bibliographie exhaustive qui eût été fastidieuse, et inutile de surcroît en raison des répétitions et des innombrables emprunts réciproques des auteurs. Ensuite, nous avons écarté de la discussion quelques travaux fort estimables mais excessivement spécialisés.

Notre exposé de l'histoire de l'islamisme occidental s'articulera suivant trois périodes : la conquête ou « La ruée arabe vers l'Occident » (640-756) ; l'âge classique de l'Espagne musulmane (756-1031) ; de la dislocation du califat de Cordoue à la victoire de la Reconquista (1031-1492).

La présentation du XIX^e siècle

Mais avant d'entrer dans le détail des événements, nous proposons au lecteur deux résumés succincts de l'ensemble de cette histoire. L'un date du milieu du XIX^e siècle, l'autre de 1975. Ils traduisent bien, sur le sujet, l'évolution des connaissances, et aussi la persistance de certaines idées.

L'Espagne, écrivaient Dezobry et Bachelet au siècle dernier, dans leur Dictionnaire général de biographie et d'histoire (1857), fut, avec la Gaule, le premier pays romain où les Barbares germaniques fondèrent des royaumes. Dès 409, les Suèves s'établirent au nord-ouest, dans la Galice et dans une partie de la Tarraconaise ; les Alains à l'ouest et au centre, dans la Lusitanie et la Carthaginoise : les Vandales, au sud, dans la Bétique. Quelques années après, 412 à 416, les Wisigoths d'Ataulf

envahirent à leur tour la Catalogne qui restait encore aux Romains ; ils prirent Barcelone, et ce fut à eux que la Péninsule entière ne tarda pas longtemps à obéir. Après avoir, sous Wallia (417), détruit au profit de l'empire le royaume des Vandales, qui ne se releva en 421 que pour se transporter bientôt en Afrique (429), et celui des Alains qui disparut alors de l'histoire, ils quittèrent, il est vrai, leur premier établissement de Catalogne pour le sud-ouest de la Gaule que leur donnait l'empereur Honorius (419) ; mais ce fut pour reprendre ensuite, avec le vaillant Euric, l'Espagne presque entière (466-469). La pointe des Suèves elle-même, qui leur avait d'abord échappé, tomba en leur pouvoir en 585 ; mais déjà alors la décadence avait commencé pour eux. Clovis, vainqueur à Vouillé (507), leur avait enlevé toutes leurs possessions de Gaule, sauf la Septimanie : l'empereur grec Justinien avait profité de son intervention entre deux compétiteurs au trône pour occuper Valence et la Bétique orientale. Si, avant 624, les Wisigoths parvinrent à chasser les Grecs, ils furent moins heureux un siècle plus tard contre les Arabes : la bataille de Xérès (711) livra aux musulmans tout le royaume ; et à peine quelques défenseurs de l'indépendance purent-ils, sous la conduite de Pélage, rester libres dans les Asturies.

« D'abord province du vaste empire des Arabes que gouvernaient les Abbassides depuis 750, l'Espagne s'en détacha en 756, et l'Ommiade Abdérame en fit un Etat séparé, le califat d'Occident ou de Cordoue. L'éclat de ce califat, pendant deux siècles, n'empêcha pas le petit Etat [chrétien] des Asturies de s'étendre jusqu'au-delà du Douro, et de devenir le royaume d'Oviedo (792), puis de León (913) ; d'un autre côté, Pépin le Bref conquiert la Septimanie, et Charlemagne fonda au nord de l'Ebre deux Marches, dont l'une se transforma au IX^e siècle en comté indépendant de Barcelone, et l'autre, au commencement du X^e (905), en royaume de Navarre. A ces trois Etats s'ajoutaient déjà, sous la suzeraineté plus nominale que réelle des rois de León et de Navarre, les comtés de Castille et d'Aragon, qui, après le démembrement du califat en une vingtaine de petites principautés sans importance (976.1031), furent érigés à leur tour en royaumes (1034) pour deux fils de Sanche le Grand de Navarre, héritier du premier en 1028. Refoulés jusqu'au Tage et dépossédés de Tolède (1085) par cette puissante maison de Navarre à qui l'acquisition du royaume de León en 1037 avait livré quatre des cinq Etats chrétiens, les Musulmans appelèrent à leur aide les fanatiques Almoravides, qui venaient de fonder la ville et l'empire de Maroc [sic]. Aussi dangereux pour l'Espagne arabe que pour l'Espagne chrétienne, ces farouches nomades de l'Afrique, vainqueurs à Zélaka (1086),

parurent au premier moment capables d'asservir toute la Péninsule. Mais les Espagnols, de leur côté, trouvèrent quelque appui dans le Continent ; et deux princes français, Henri de Bourgogne et son fils Alphonse el-Conquistador, vinrent fonder un nouvel Etat, le royaume de Portugal (1094-1139), tandis qu'un mariage faisait passer celui de León-et-Castille à une autre branche de la même maison (1126), et que le trône d'Aragon arrivait à la maison française de Barcelone (1137). Quand, un siècle plus tard (1234), les comtes de Champagne furent devenus rois de Navarre. Il n'y eut plus, dans l'Espagne chrétienne, que des dynasties d'origine française, qui continuèrent heureusement l'œuvre de délivrance qu'avaient commencée les dynasties indigènes.

« Vainqueurs des Almoravides en Afrique au milieu du XII^e siècle, les Almohades voulurent comme eux dominer l'Espagne ; mais la grande victoire de Las Navas de Tolosa (1212) écarta les dangers qui d'abord avaient semblé menacer son indépendance, et les chrétiens s'avancèrent rapidement sur tous les points dans les terres musulmanes. A l'Est, l'Aragon s'agrandit, à leurs dépens, des Baléares et du royaume de Valence soumis par Jayme le Conquérant (1229-1235 et 1238) ; au centre, Ferdinand III de Castille (1217-1252), cousin germain de Saint Louis, se rendit maître de tout le bassin du Guadalquivir (Cordoue, Murcie, Jaén, Séville) ; à l'Ouest, Aphonse III de Portugal (1249-1253) acquit les Algarves. Il ne resta plus qu'un royaume maure, celui de Grenade ; et ce fut en vain qu'à la fin du XIII^e et dans le commencement du XIV^e siècle, les Mérinides, successeurs des Almohades au Maroc, essayèrent de le soutenir : ils furent, en 1340, complètement vaincus près de Tarifa, sur les bords du rio Salado. Si Grenade subsista jusqu'à la fin du XV^e siècle, cela tient à ce que les trois Etats qui en étaient le plus rapprochés, l'Aragon, la Castille et le Portugal, furent distraits par d'autres entreprises ou par des guerres civiles, de la continuation de cette antique croisade de l'Espagne. La Castille était sans cesse déchirée par des divisions intestines. L'Aragon enlevait la Sicile à la maison d'Anjou (1282), la Sardaigne aux Pisans (1323-1326), acquérait Naples (1435). Le Portugal, dès le début du XV^e siècle, ne songeait qu'à des conquêtes et à des découvertes sur les côtes d'Afrique. Enfin le mariage d'Isabelle de Castille avec Ferdinand d'Aragon (1469), et l'avènement successif des deux époux à la couronne de ces deux pays (1474 et 1479), amenèrent la chute du royaume de Grenade (1492), et le commencement de l'Espagne moderne. »

Celle de notre temps

Aujourd'hui même, à l'article « Espagne », on lit dans le *Petit Robert* paru en 1975 :

« Les grandes invasions commencèrent au V^e siècle avec les Vandales (en Andalousie) et les Wisigoths. En 711, les Maures conduits par Târiq passèrent le détroit de Gibraltar, conquièrent presque toute la Péninsule et ne furent arrêtés qu'à Poitiers par Charles Martel (732). Les chrétiens d'Espagne se réfugièrent dans des royaumes indépendants, au nord et à l'ouest de la Péninsule ; cependant la religion et la civilisation musulmanes s'implantaient solidement dans le reste du pays. Au X^e siècle, le califat de Cordoue, très étendu, devint un centre culturel et artistique très brillant. Au XI^e siècle l'Espagne musulmane se divisa en royaumes indépendants « Reyes de Taifas » : ce morcellement facilita la reconquête qui commença au XI^e siècle et devint la croisade permanente de l'Espagne chrétienne. Elle fut marquée par la figure du Cid Campeador, qui s'illustra à Valence (1094), et par celle d'Alphonse VI (1065-1109), qui s'empara de Tolède. Et se poursuivit par la reconquête de l'Andalousie et la victoire de Las Navas de Tolosa (1212) contre les Almohades. La reconquête avait consolidé l'unité spirituelle mais compromis l'unité politique : les particularismes étaient plus forts que jamais, aussi bien dans la noblesse, guerrière et fière, que dans les communautés urbaines ou paysannes, très attachées à leurs privilèges locaux (fueros). Par leur mariage (1469), Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille (les « Rois Catholiques»), tout en achevant leur conquête (prise de Grenade, 1492), préparaient l'unité nationale.»

Tels sont, brièvement résumés par deux ouvrages de référence où s'exprime la vision habituelle des faits, les événements dont nous allons maintenant suivre le déroulement en détail, toujours selon la version admise.

Chapitre II

LA RUÉE ARABE VERS L'OCCIDENT

Avant de conquérir la Péninsule ibérique, il fallut aux armées arabes dominer l'Afrique du Nord ou Berbérie. Cette entreprise, menée par les successeurs de Amr, prit près d'un demi-siècle.

Commencée par l'émir d'Egypte Ibn Sad en 647, la « ruée » vers l'ouest fut marquée tout d'abord par une victoire sur l'exarque byzantin Grégoire, qui gouvernait alors la Byzacène (correspondant approximativement aux limites territoriales de l'actuelle Tunisie). La Berbérie, en effet, était passée sous la domination de Byzance en 533, après que Bélisaire en eut chassé les Vandales. L'exarque fut tué près de Sbeitla et son armée mise en déroute : ce premier succès arabe ouvrait une brèche béante dans le dispositif de défense byzantin. Cependant les forteresses construites sous Justinien n'avaient pas été détruites ; les Berbères, de connivence avec les « Romains », allaient s'en servir pour tenter de repousser les assauts arabes.

Les disputes autour de la succession de Mohammad ralentirent les nouveaux raids lancés depuis l'Egypte contre la Byzacène. Mais, à peine devenu calife, Mouawya donna l'ordre au gouverneur d'Egypte de reprendre les expéditions en direction de l'ouest. Une nouvelle grande offensive fut déclenchée en 664 : l'armée byzantine fut écrasée à Hadrumète et l'importante forteresse de Djeloula enlevée. Cependant les Arabes se retirèrent après ce raid.

Oqba atteint l'Atlantique

Quelque temps plus tard, un nouveau chef des troupes arabes adopta une stratégie tout à fait différente de celle de ses prédécesseurs. Il conquiert avec une facilité déconcertante toute la Byzacène, ne rencontrant aucune résistance sérieuse, pas même des troupes byzantines. Et au lieu de se retirer en Egypte, il décida de consolider sa victoire pour en faciliter le développement ultérieur. A cet effet, il fonda une ville, Kairouan, en 670. Ce conquérant hors de pair se nommait Oqba Ibn Nafi. De sa capitale et place d'armes, il organisa des raids systématiques contre la Berbérie centrale. Malgré d'effroyables massacres, les Berbères opposèrent une résistance farouche et leurs montagnes restaient inexpugnables. Cela n'empêcha pas le général Oqba de pousser ses armées jusqu'au rivage de l'Atlantique qu'il atteignit en 681, renversant sur son passage la coalition romano-berbère. La légende rapporte que, parvenu devant l'Océan, Oqba fit pénétrer sa monture dans les flots et, quand son cheval ne put plus avancer, il S'écria : « Dieu m'est témoin que seule la mer m'a arrêté ! »

Résistances berbère et byzantine

Sur le chemin du retour, vers Kairouan, le général arabe se heurta à une vive réaction berbère conduite par Koceyla. Il fut même tué dans une bataille près de Téhouda (Aurès). Koceyla entra en triomphateur à Kairouan où il régna quelques années. Mais une expédition punitive infligea une sanglante défaite au chef berbère à Mems, au cours de laquelle il fut tué à son tour. Les troupes arabes étaient de nouveau maîtresses de la Byzacène. Carthage fut prise d'assaut en 695. Mais l'empereur byzantin Leontius dépêcha une formidable flotte qui réussit à reprendre la ville. Sous la conduite de la fameuse reine Kahina, les Berbères en profitèrent pour écraser l'armée arabe près de Tébessa, et poursuivre les rescapés jusqu'en Tripolitaine. En 698, la contre-offensive arabe menée par Hassan Ibn Noman bouscula la résistance byzantine et berbère : Carthage fut reprise et cette fois définitivement. Peu après, les troupes berbères étaient battues, la Kahina tuée. Désormais les Arabes ne trouveront plus devant eux d'obstacles majeurs sur la route de l'Occident.

« Les années suivantes voient s'imprimer l'empreinte arabe. Mousa Ibn Noçayr soumet le Maroc et impose l'Islam aux tribus berbères... Le

détroit de Gibraltar ne pouvait plus arrêter les conquérants ; les Wisigoths s'en doutaient¹.»

L'Ibérie sous les Wisigoths

Au moment où la Berbérie succombait sous le « déferlement » arabe, des événements graves se déroulaient en Espagne. Ils allaient favoriser, voire attirer, la convoitise des musulmans. L'autorité politique des Wisigoths sur la Péninsule avait subi des revers très sévères.

Il faut, en effet, remonter au roi wisigoth Récarède pour saisir l'origine de cet affaiblissement. Adeptes de l'arianisme (qui opposait à la conception trinitaire de l'Eglise catholique une conception unitaire), les Wisigoths furent contraints d'y renoncer devant l'hostilité inébranlable de la population hispano-romaine farouchement attachée au catholicisme. En 587, Récarède se convertit solennellement dans la cathédrale de Tolède désormais affectée au culte romain. Et un concile convoqué en 589 par le souverain décida l'adoption du catholicisme comme religion officielle pour tout le royaume. Des velléités de rétablissement de l'arianisme, derrière lesquelles se camouflaient des ambitions personnelles, secouèrent le pouvoir sans remettre en cause cette importante décision.

Tout sembla, pendant quelque temps, aller pour le mieux. Liées par des intérêts convergents, la Couronne et l'Eglise inauguraient une période de prospérité, de stabilité et de paix dont tout le pays allait bénéficier. Au quatrième concile de Tolède, en 633, un nouveau pas était franchi : les évêques et les nobles étaient désormais associés dans le mode d'élection à la Couronne. Loin d'affaiblir le pouvoir royal, cette mesure ne fit qu'en accroître les prérogatives. Elle comportait, en effet, des contreparties très avantageuses : le roi s'était arrogé le droit de conférer ou d'annuler les titres de noblesse ; de même, il était habilité à nommer et à renvoyer les évêques, s'érigeant ainsi en véritable chef laïc de l'Eglise, ce qui contribua à envenimer ses rapports déjà tendus avec Rome.

La fusion des deux peuples — autochtones et envahisseurs germaniques — fut encore accélérée par deux autres mesures. La première consista à lever l'ancienne prohibition d'origine romaine plutôt

¹ . Henri Pirenne, *Mahomet et Charlemagne* (P.U.F. 1970).

que wisigothique s'appliquant aux mariages mixtes. La seconde établit un code de justice identique pour tous : jusque-là, en effet, Hispano-romains et Wisigoths étaient régis par leurs lois respectives. Vers 654, fut promulgué le *Liber judiciorum*, code unique du royaume. Il faut noter, toutefois, que si l'Eglise avait orienté la rédaction de ce document, les Wisigoths n'avaient pas moins réussi à y imposer leurs conceptions sociales et économiques (féodalisme, propriété communale des bois et des champs, statut inférieur et intolérant à l'égard des Juifs).

Un ébranlement général

En ce milieu du VII^e siècle les choses commencèrent à se gâter. Le roi Chindaswinthe imposa par la terreur l'accession au trône de son fils. Puis on revint à l'élection, dans une atmosphère de plus en plus lourde. « L'Eglise, écrit un historien français du début du XIX^e siècle¹, pouvait se ranger du côté du roi, une fois celui-ci couronné, et le soutenir contre ses turbulents rivaux ; mais c'est parmi ceux-ci qu'éventuellement serait choisi le prochain roi ; une telle certitude constituait une puissante raison pour que l'Eglise ne donnât pas une importance trop grande à son alliance avec la Couronne, alliance qui se fit plus précaire à mesure que l'avidité du pouvoir pénétrait lentement dans l'Eglise elle-même. En 693, la rébellion d'un archevêque de Tolède fournit une indication concernant l'ébranlement général de l'édifice social, ébranlement qui marqua la fin du VII^e siècle. Vingt ans plus tôt, la trahison d'un général qui, envoyé dans le sud de la Gaule pour y mater une rébellion, se révolta lui-même et se proclama roi, avait révélé qu'on ne pouvait plus compter entièrement sur l'armée. Les Juifs, impliqués dans le soulèvement, étaient, on le découvrit peu après, d'accord avec des coreligionnaires réfugiés au-delà du détroit ; peu à peu, l'ombre d'une invasion venue d'Afrique commença à s'étendre sur la Péninsule.

« Des rois successifs vacillèrent alors entre des persécutions sans pitié et une clémence excessive, ne sachant quelle politique pratiquer vis-à-vis de tant d'éléments dissidents. Rien ne leur réussissait ; un défaut fondamental empêchait les Wisigoths de libérer le pouvoir et le principe d'autorité des visées de l'ambition personnelle ; ils ne parvinrent pas à s'attirer une loyauté qui se serait adressée, non pas à

¹ . M. Paquis, *Histoire d'Espagne et de Portugal* (Paris 1836).

l'homme couronné, mais à la Couronne même, symbole plus grand que celui qui la porte. Les rébellions se succédaient et leurs promoteurs ne tiraient que peu d'avantages des succès obtenus, alors que la masse n'en profitait en rien ; cet état de choses souligne le défaut fatal d'un Etat qui n'avait pu se forger un étatisme valable, ni arriver à soulever l'opinion publique en faveur du pouvoir.»

L'effondrement allait bientôt se produire, sous le choc de l'invasion arabe.

Un complot juif ?

La plupart des auteurs assignent à cette invasion arabe en Espagne trois causes principales : une crise constitutionnelle dans l'Etat wisigothique, une résurgence de l'arianisme et une sédition attribuée aux Juifs, ces trois facteurs agissant concomitamment.

Voyons d'abord le troisième facteur. « On sait, écrit le même auteur, que la plupart des Juifs répandus en Espagne, opprimés par des lois rigoureuses, ou poussés par l'appât des récompenses, par la promesse de l'état d'homme libre et de l'exemption des impôts, avaient pris le masque du catholicisme. Mais si leur genou fléchissait devant la sainte hostie, leur cœur en faisait raillerie, et soupirait après le jour de la liberté et de la vengeance. Ils n'ignoraient pas que leurs frères d'Afrique, soumis à la domination arabe, jouissaient du libre exercice de leur culte, pourvu qu'ils payassent un tribut déterminé. C'était une situation digne d'envie pour les malheureux Juifs d'Espagne. Dans l'espoir d'obtenir la même liberté si les Musulmans devenaient maîtres de la Péninsule, ils firent alliance avec les Juifs d'Afrique, et ceux-ci promirent d'exciter l'ambition de leurs maîtres à porter la conquête de l'autre côté du détroit. Mais [le roi wisigoth] Egica eut vent de ce complot malgré la prudence et le secret avec lesquels tout était conduit. Afin d'en prévenir l'explosion, il convoqua un nouveau concile (694), et en réclama les mesures les plus énergiques. Et, en effet, l'énormité de ce double attentat contre la religion et la patrie semblait demander le plus sévère châtement. Le concile décida, en conséquence, que les Juifs seraient privés de leurs biens, réduits en servitude avec leurs femmes et leurs enfants, et partagés entre des catholiques éprouvés. Afin de fermer à leurs descendants toute voie de retour vers l'hérésie, il fut décrété en outre que les enfants au-dessus de sept ans seraient enlevés à leurs parents pour être élevés dans le culte catholique ; enfin les

jeunes filles ne purent prendre que des maris chrétiens, et les jeunes gens que des épouses chrétiennes. On espérait ainsi effacer jusqu'aux dernières traces du judaïsme ; mais le feu de la haine couvait au fond du cœur des opprimés, et cette haine pouvait devenir un puissant auxiliaire pour les Arabes qui, malgré la découverte de la conspiration, parurent avec une flotte sur les côtes de la Péninsule ; heureusement Theudemir (Théodomir), chef de la flotte des Goths, parvint à repousser cette tentative. »

Le terrible traitement infligé aux Juifs d'Espagne avait certainement poussé ceux-ci, sinon à conspirer contre la chute de leurs persécuteurs, du moins à entretenir à leur égard des sentiments de répulsion.

Parallèlement à la persécution des Juifs, se faisait jour une renaissance de l'activisme arien. C'est que les dernières innovations constitutionnelles avaient considérablement accru les pouvoirs de la classe dirigeante catholique au détriment de l'aristocratie wisigothe, demeurée dans l'ensemble très attachée à son ancien culte. Wittiza, qui est élu roi en 708 ou 709, n'avait donc pu réunir autour de sa personne un consensus assez large : une crise du régime allait s'ensuivre, dans des conditions qui restent obscures.

Une crise de régime

En 710 Wittiza meurt : mort naturelle, mort violente ? Mettant à profit les désordres engendrés par une tentative de débarquement arabe l'année précédente, les Grands, même ceux d'origine romaine ou espagnole, fomentèrent un complot pour renverser le souverain. A la tête des conjurés se trouvait Roderic, fils d'un certain Theudefred à qui Wittiza avait fait crever les yeux à Cordoue. La disparition du souverain était-elle imputable aux conjurés ? L'histoire ne répond pas à cette interrogation.

Ce qui est bien établi, c'est que Roderic fut proclamé roi mais selon une procédure irrégulière. Les fils de Wittiza, qui pouvaient légitimement prétendre à la succession de leur père, en furent écartés. Une sanglante guerre civile aurait alors opposé les deux parties, ayant pour objet la Couronne, que les fils de Wittiza réclamaient avec l'appui de leur oncle, l'archevêque de Séville Oppa (ou Oppas). Roderic, fort de son titre de roi, de l'appui d'une grande partie des grands et du clergé, l'emporta, mais sans parvenir à désarmer ses ennemis. Ceux-ci attendaient de prendre leur Revanche ; le gouvernement tyrannique et

les mœurs dissolues de Roderic semblaient devoir la préparer. Un personnage énigmatique entra alors en lice : le comte Julien.

Les complots du comte

Qui était Julien ? Quelles étaient ses fonctions, son autorité ? Les documents ne permettent pas de répondre avec certitude. Pour certains auteurs, le comte Julien était un haut dignitaire wisigoth ; d'autres le présentent comme un chef berbère de la tribu des Ghomara ; la plupart pensent que c'était l'exarque de la place byzantine de Septem (Ceuta), sur la côte marocaine, face à la pointe sud de l'Espagne. Tous s'accordent cependant sur un point : le comte Julien nourrissait une haine féroce contre Roderic, « haine qui l'aveuglera et le poussera à trahir sa patrie ». Quel était le (ou les) motifs d'une si farouche hostilité ? Ici encore, les hypothèses sont nombreuses. On a dit que Julien était un parent de Wittiza (il serait donc un dignitaire wisigoth), et que la crise de 710 l'avait tout naturellement amené à épouser la cause des héritiers légitimes de la Couronne, ses parents.

Mais une autre version, d'origine arabe, présente l'affaire sous un tout autre angle. Selon cette tradition, Julien avait une fille nommée Florinde. Pour lui faire donner une éducation digne de son rang, il l'avait envoyée à la Cour de Tolède. Un jour, Roderic surprit la belle Florinde alors qu'elle se baignait dans le Tage : il la poursuivit de ses avances jusqu'à ce qu'elle lui cédât, contre sa volonté semble-t-il. Car Florinde se plaignit à son père, l'adjurant de venger son honneur bafoué. Le comte Julien la ramena à Ceuta. Comme il n'était pas assez puissant pour s'attaquer de front à Roderic, il eut alors l'idée d'en appeler aux Arabes.

En 710, le grand maître de la Berbérie était Mousa Ibn Noçayr, successeur de Oqba, qui dirigeait depuis Kairouan le pays berbère conquis. Déjà très âgé, il ne prenait jamais de décision à la légère et préférait à l'improvisation de ses devanciers l'action réfléchie et mûrement calculée. Aussi quand le comte Julien se présenta à lui, mit-il beaucoup de réticence à accepter l'offre qui lui était faite. Julien lui dressa un tableau idyllique de l'« Andalousie » (nom par lequel les Arabes désignaient l'Espagne tout entière) : « C'est une contrée supérieure à la Syrie par la beauté du ciel et de la terre ; au Yémen pour la douceur du climat ; aux Indes pour ses fleurs et ses parfums ; à l'Égypte pour ses fruits ; à la Chine pour ses métaux précieux ». En

outre, le comte s'efforça de démontrer à quel point une conquête de l'Andalousie serait aisée : « Deux classes nombreuses y sont hostiles à la royauté en place : les Juifs contre qui s'exercent des persécutions féroces, et les esclaves dont la condition est si abjecte. Les ariens aussi constituent une autre classe sinon nombreuse, du moins pleine de ressentiment. Tous regardent l'anéantissement d'un gouvernement odieux comme le plus grand des biens, peut-être comme le plus grand des devoirs. Le peuple wisigoth lui-même jouit d'un sort peu favorable ; accablé sous l'oppression des grands, ruiné par les fureurs des guerres civiles dont il ne peut tirer aucun profit, il n'opposera qu'une résistance tiède. »

Tarif tâte le terrain

Il semble bien, en vérité, que les troupes de Mousa n'aient pas attendu la trahison de Julien pour tenter des débarquements en vue de razzier la terre espagnole. La première tentative, opérée sous Wittiza, se solda par un échec cuisant. Deux autres raids connurent un meilleur sort : des butins impressionnants en furent rapportés. Mais sous la nouvelle impulsion des informations fournies par Julien, et avec la complicité de celui-ci, une expédition fut confiée en juillet 710 à Tarif Ibn Malek : quelques navires partis de Tanger transportant une centaine de cavaliers et quatre cents fantassins débarquèrent en un lieu situé à l'extrême pointe de la Péninsule, qui porta depuis lors le nom de Tarifa en hommage à Tarif.

La mission du chef arabe était d'établir avec précision les possibilités d'une pénétration rapide à l'intérieur du pays. Le corps expéditionnaire s'enfonça dans les terres qu'il ravagea avant de rembarquer vers l'Afrique, riche d'une énorme prise de guerre (prisonniers, or et autres biens). Tarif ramenait surtout des informations concordant avec celles de Julien. Désormais Mousa allait prendre au sérieux l'éventualité d'une conquête de l'Andalousie. Soucieux de se ménager la susceptibilité du calife Al-Walid I^{er}, le gouverneur de l'Afrique du Nord arabe sollicita l'autorisation d'entreprendre l'expédition, ce qui lui fut accordé, non sans réticence à nouveau.

La conquête de l'Andalousie

Ce fut à un de ses lieutenants que Mousa confia la mission. Ancien affranchi du gouverneur, celui-ci se nommait Tarik Ibn Ziyad. Certains auteurs le disent Berbère, d'autres lui assignent une ascendance persane. Le fait est qu'il occupait les fonctions de gouverneur de Tanger depuis un certain temps déjà ; à ce titre il fut le premier à traiter avec le comte Julien. Ceci explique sans doute qu'il ait exigé du comte la preuve de sa loyauté : l'accompagner personnellement dans l'expédition.

Le 24 avril 711, Tarik embarqua, avec un premier corps expéditionnaire peu nombreux. Il aborda à l'extrémité d'un petit golfe, au pied d'un rocher escarpé que la postérité nommera, en souvenir du conquérant, Gibraltar (corruption de Djebel Tarik, « la montagne de Tarik »). Le moment était judicieusement choisi : en ce début d'année, le roi Roderic guerroyait contre les Basques une nouvelle fois insurgés dans le nord de l'Espagne.

Tarik consolida sa position et établit un camp de débarquement en face d'une petite île, Al-Djazira, future Algésiras. Ne disposant pas d'une flotte importante pour le transport des troupes, il lui fallut recourir à un système de navettes pour transborder d'Afrique en Andalousie quelque 7 000 guerriers, pour la plupart Berbères.

« Rassemblée, organisée, l'armée (de Tarik), écrit toujours Paquis, remonte vers le nord-ouest par la vieille route romaine qui relie le détroit à Cadiz, Séville et à Cordoue. Roderic, informé dès le début des opérations qu'il ne s'agit plus d'une razzia mais d'une invasion, traverse l'Espagne à marches forcées. Le 17 juillet, les adversaires sont face à face au sud-est de Cadiz, entre la rivière Guadalete et la rivière Barbate. Tarik a reçu un renfort de 5 000 hommes.

« Le 19, les armées sont aux prises. L'ensemble des assauts qui, à l'époque, constituent les péripéties d'une même bataille, s'étend sur huit journées. Roderic a confié le commandement de ses ailes à des princes d'une famille rivale qui, le considérant comme un usurpateur, ne cessent de comploter contre lui. »

Les commandants des deux ailes en question n'étaient autres que les fils de Wittiza, les ennemis jurés du roi. Le 25 juillet, dans la nuit, le comte Julien s'entretint secrètement avec eux et, d'accord avec le chef du corps expéditionnaire musulman, il fut décidé que le lendemain les troupes des deux princes quitteraient les lieux des combats. Le 26 juillet — c'était un dimanche —, l'armée de Tarik tailla en pièces celle de

Roderic à qui la trahison des fils de Wittiza fut fatale : le roi wisigoth y perdit jusqu'à la vie.

« Tarik, dit Marlès¹, avance maintenant sans difficultés, en une sorte de promenade militaire. La résistance de la petite cité d'Ecija rapidement anéantie, il occupe Cordoue en octobre 711. A Tolède qui se sait menacée, c'est l'exode. L'archevêque primat Sondered, lui-même, se découvre une mission à Rome qui ne peut souffrir aucun retard. En novembre, Tarik fait son entrée dans la capitale sans livrer la moindre escarmouche. Après y avoir réuni un butin fabuleux, il poursuit jusqu'à Complutum (Alcala de Henares) où il laisse une garnison. De retour à Tolède, il y installe ses quartiers d'hiver.»

Mousa contre Tarik

Mais les nouvelles en provenance de l'Andalousie, quoique extrêmement positives, auraient irrité Mousa : tant de succès de son ancien affranchi portait ombrage à sa propre gloire. De surcroît le calife à Damas pourrait bien être tenté de le faire remplacer, en raison de son âge et pour récompenser les talents et la bravoure du rival, par Tarik. Ces considérations décidèrent Mousa à se rendre en Espagne pour affirmer son autorité. Il y débarqua à la tête d'une armée formée exclusivement d'Arabes et forte de 18 000 hommes, au commandement de laquelle il associa ses deux fils Abd el-Aziz et Marwan. En Afrique, il laissait le gouvernement à son fils aîné Abdallah.

« Mais avant de prendre possession des conquêtes qui avaient été faites, il résolut de les égaler par les siennes et de trouver par-là un prétexte de se vanter que c'était lui qui avait ajouté un nouveau royaume à l'empire des califes. Arrivé à une montagne, à laquelle il donna son nom, il jugea à propos de prendre une autre route que Tarik, afin de n'avoir pas l'air de marcher sur ses traces.» Il s'empara de Séville, de Cadix, de toute la région du Guadalquivir et avança vers Mérida. Cette ville, qui fut le joyau des cités hispano-romaines, se mit en état de défense, consolida ses murailles, emmagasina des vivres. Investie par les Musulmans, elle résista pendant une année.

Entre-temps Abd el-Aziz, le fils de Mousa, avait réduit l'insurrection des habitants d'Hispalis (Séville), démontrant ainsi des qualités militaires évidentes ; il ne tarda pas d'ailleurs à soumettre toute

¹ . *Histoire de la Conquête d'Espagne par les Arabes* (Tours 1851).



**Les premiers portraits connus des rois wisigoths.
En haut, à droite : Egica Rex. Bibl. du Monastère de
l'Escorial, Madrid.**

l'Espagne méridionale. Cependant, la préoccupation majeure de Mousa était de rétablir son autorité sur Tarik qui avait, semble-t-il, désobéi à ses ordres en poussant trop loin sa marche conquérante. Dès qu'il en eut terminé avec Mérida, Mousa se dirigea vers Tolède où il avait convoqué son ancien affranchi.

« L'entrevue depuis si longtemps attendue, raconte Paquis, eut lieu à Talavera de la Reina. Tarik comptait plus pour sa défense sur les riches présents qu'il avait apportés que sur ses protestations de zèle et de dévouement. L'avare Mousa le reçut avec une feinte bienveillance et accepta ses présents, qui étaient nombreux et d'une grande valeur ; mais son orgueil n'en restait pas moins vivement blessé ; son désir de vengeance n'était nullement apaisé. A peine fut-il entré à Tolède que, dans une assemblée de chefs musulmans, il priva ouvertement, et au nom du Prophète, le brave général de son commandement ; tous les assistants témoignèrent leur désapprobation par un morne silence. Tarik seul eut le courage de le rompre. [...] Alors Mousa allait se livrer à des voies de faits [sur Tarik] lorsqu'il fut retenu par de sages représentations. Il se contint donc, mais il lui ôta néanmoins son commandement et le mit en prison. »

Conquête de presque toute l'Espagne

Cependant les ordres du calife vinrent mettre fin provisoirement à la querelle entre les deux hommes, qui reprirent leur marche. Le premier, Mousa, se dirigea vers la Catalogne tandis que son lieutenant partit en direction de la Galice. Saragosse tomba après une héroïque résistance. Dès lors la Péninsule presque tout entière jusqu'aux Pyrénées était aux mains des troupes musulmanes. Mais ni Mousa ni Tarik n'eurent le plaisir de savourer la conquête complète : un ordre du calife arriva bientôt de Damas leur enjoignant de s'y rendre dans les plus brefs délais. A partir de ce moment, l'histoire retient seulement que Mousa acheva sa vie au fond d'un cachot, tandis que le brillant conquérant de l'Espagne disparut dans un anonymat inexplicable.

Avant son départ pour l'Orient, Mousa avait toutefois réussi à imposer son fils Abd el-Aziz comme gouverneur de l'Andalousie. Poursuivant l'oeuvre de pacification de la Péninsule, Abd el-Aziz fit de Séville sa capitale où bientôt se constitua une cour luxueuse à laquelle Egilone, la veuve de Roderic devenue l'épouse du gouverneur, donna une impulsion précieuse. Mais Abd el-Aziz fut assassiné deux ans plus

tard : il avait pu, cependant, conclure un traité historique et très libéral envers les populations soumises avec l'ancien gouverneur wisigoth de la Bétique, Théodomir, inaugurant ainsi la politique de conciliation et de tolérance qui sera longtemps celle de l'autorité musulmane à l'égard des Chrétiens et des Juifs autochtones.

De 716 à 756, les émirs (gouverneurs) d'Espagne allaient se succéder à un rythme effréné : on en comptera vingt. Le plus long règne durera cinq ans. En 719, Cordoue devint la capitale de l'Andalousie, divisée en quatre provinces ayant chacune un responsable civil et militaire.

Prise de Narbonne, Carcassonne et Nîmes

L'entreprise d'expansion, un moment délaissée, fut reprise par l'émir El-Samh (El-Samah) en 719. Des incursions arabes avaient déjà ravagé la Septimanie (région des sept villes, Narbonne, Nîmes, Nice, Agde, Béziers, Lodève, Carcassonne et Maguelone) ; la vallée du Rhône avait été atteinte dès 714. El-Samh s'avança en Aquitaine et Languedoc, prit Narbonne après un long siège et en fit une place musulmane d'une importance stratégique exceptionnelle : elle offrait un accès facile aux navires venant d'Espagne et était aisément défendable du côté des terres, après renforcement des fortifications. Ce succès consolidé, El-Samh marcha sur Toulouse défendue par Eudes. Au cours de la bataille qui opposa les deux armées au mois de mai 721, El-Samh fut tué.

Le successeur du prestigieux guerrier fut un nommé Ambizah (ou Ambissa), qui franchit à son tour les Pyrénées en 724. Carcassonne, puis Nîmes tombèrent. Les conquêtes d'Ambizah furent plutôt l'ouvrage de l'adresse que de la force ; et telle fut l'importance de ces conquêtes que, sous le gouvernement d'Ambizah, l'argent enlevé de la Gaule fut le double de ce qui en avait été retiré les années précédentes. Le cours de ces dévastations fut un moment ralenti par la mort d'Ambizah qui fut tué dans une de ses expéditions, en 725 ; son lieutenant, Hodeyra, fut obligé de ramener l'armée sur la frontière ; mais bientôt la guerre reprit avec une nouvelle fureur et, de grands secours étant venus d'Espagne, les chefs, enhardis par le peu de résistance qu'ils rencontraient, ne craignirent pas d'envoyer des détachements dans toutes les directions.»

En 730, un nouveau gouverneur était désigné en Espagne.

A Poitiers, Charles Martel

Il se nommait Abderrahmane et s'était illustré lors du siège de Toulouse par Ambizah. A la mort de celui-ci, Abderrahmane avait ramené l'armée en bon ordre et sans pertes en Espagne. C'était un homme que les chroniques anciennes se plaisent à présenter comme un chef juste, tolérant mais ferme. Sous son gouvernement, « musulmans et chrétiens furent traités sinon de la même manière, du moins d'après les lois et les conventions jurées, écrit Reinaud¹. Il restitua aux chrétiens les églises qu'on leur avait injustement enlevées ; mais il fit abattre celles que la vénalité de certains gouverneurs leur avait laissé construire ».

A cette époque, des querelles avaient éclaté entre Arabes et Berbères : ces derniers accusaient les premiers d'avoir pris les meilleures terres et la plus grosse part des butins, alors qu'ils avaient combattu à égalité. La sédition s'était organisée autour d'un personnage assez énigmatique nommé Munuza. La chronique dit qu'il s'était allié au duc d'Aquitaine, Eudes, dont il avait épousé la fille, Lampédie. L'émir d'Espagne, inquiet, décida de marcher contre son subordonné. Munuza fut tué et son épouse envoyée à Damas « pour orner le harem du calife ».

Encouragé par ce succès, Abderrahmane poussa son offensive vers le nord, après avoir battu Eudes au passage de la Dordogne. Le duc d'Aquitaine courut alors invoquer la protection du chef des Francs, Charles Martel. Celui-ci rassembla une formidable armée et le choc avec l'armée d'Abderrahmane se produisit non loin de Poitiers, en octobre 732 (octobre 733 selon des auteurs contemporains). Tout le monde connaît l'issue du combat : les « Sarrazins » furent écrasés, leur chef tué.

Prise d'Arles et Valence, attaque de Lyon

Cette bataille, aux dires de certains historiens, marqua la fin des tentatives de domination arabe sur la Gaule. C'est conclure un peu trop hâtivement. Car, si les raids musulmans perdirent un peu de leur ampleur et ne visèrent plus le Nord de la France, ils ne restèrent pas

¹ . *Les invasions de Sarrazins en France* (Paris 1836).

moins fréquents et ravageurs. Oqba occupa, en 735, Arles et Avignon et razzia toute la Provence ; puis il passa en Dauphiné, s'empara de Valence, attaqua Lyon et incendia de nombreuses églises de la région de Vienne. Il établit une sorte de ligne de fortifications le long du Rhône. La contre-attaque de Charles Martel ne surprit pas les forces musulmanes, qui réussirent à défendre Narbonne. Cette cité, dont on a souligné le rôle stratégique, ne sera reprise qu'en 759 par Pépin le Bref. A ce moment-là seulement commença le retrait islamique derrière la ligne des Pyrénées.

La sédition berbère

Entre-temps, à Cordoue, la valse des émirs continuait. En Berbérie, c'était l'insurrection contre les Arabes : les Berbères, fort mécontents du traitement discriminatoire dont ils étaient l'objet malgré leur ralliement à la religion du Prophète qui en faisait, en principe, les égaux des conquérants arabes, fondaient des royaumes indépendants du califat. Plus grave encore, ils se convertissaient à l'hérésie kharédjite, farouchement égalitariste et « pure et dure » sur le plan dogmatique. Une armée composée de Syriens fut dépêchée de Damas par le calife Hicham, afin de réduire la sédition berbère. Les troupes califales subirent une débâcle mémorable. Leurs débris, sous le commandement d'un certain Baldj, réussirent néanmoins à atteindre Ceuta.

En Andalousie, les événements de Berbérie avaient suscité une grande effervescence : les Berbères crurent l'heure venue de s'affranchir de l'autorité de l'émir arabe, Abd el-Malek. Ils descendirent des montagnes et marchèrent sur Cordoue. Acculé et se voyant bientôt débordé, l'émir fit appel à Baldj et à ses Syriens, qui attendaient justement l'occasion de prendre une revanche sur les Berbères. Abd el-Malek et Baldj réunirent donc leurs troupes et affrontèrent les dissidents : une bataille enragée eut lieu en 741 au sud-ouest de Tolède, à Guadacelete. Les Berbères furent battus.

Mais, à peine le combat terminé, Baldj se retourna contre l'émir qui l'avait appelé : Abd el-Malek fut assassiné et Baldj proclamé émir. Ce sinistre scénario allait se répéter des dizaines de fois dans l'Espagne musulmane. L'usurpateur n'exerça pas longtemps le pouvoir : l'année suivante il fut tué dans une bataille. Un nouvel émir fut désigné par Damas, Yousof el-Fihri. Ce sera le dernier acte d'autorité du califat

oriental sur l'Andalousie. En effet, un homme « providentiel » apparut alors qui allait bouleverser le destin de l'Espagne musulmane. Il se nommait Abderrahmane et c'était le dernier survivant de l'illustre famille des Ommeyades.

Chapitre III

L'ÂGE CLASSIQUE DE L'ESPAGNE MUSULMANE (756 - 1002)

C'est une histoire fabuleuse, sortie des Mille et Une Nuits dirait-on, que l'aventure d'Abderrahmane. Ce rescapé d'un horrible massacre parvint non seulement à se créer un royaume, mais bien plus encore à fonder une dynastie qui illuminera toute l'histoire du haut Moyen Age occidental.

Au milieu du VIII^e siècle, la contestation de la légitimité des califes Ommeyades de Damas prit un tour aigu. Les derniers califes s'étaient illustrés par leurs mœurs dissolues et une incapacité flagrante à gérer un empire musulman de dimension planétaire. Une autre famille qoraïchite, qui avait trouvé un appui parmi les populations alides d'Irak, entreprit de renverser la dynastie des Banou Oumayya, le clan des fils d'Ommeya dont le premier à s'assurer le califat avait été, on se le rappelle, Mouawiya. Le chef de la nouvelle faction, Abou l'Abbas, infligea une terrible défaite aux armées califales dans une bataille mémorable qui eut lieu au confluent du Zab avec le Tigre, en 750. Marouane, le dernier calife ommeyade, s'enfuit en Egypte où il sera assassiné peu après. Abou l'Abbas se fit proclamer calife et déclencha une impitoyable chasse contre l'ancienne famille régnante, chasse se terminant en tuerie. Un seul Ommeyade parviendra à échapper définitivement : ce sera Abderrahmane, petit-fils du calife Hicham qui avait régné de 724 à 743.

Abderrahmane réussit d'abord à se réfugier chez des nomades de Tripolitaine. Cependant, les chasseurs de prime lancés à ses trousses retrouvèrent sa trace : sans la bienveillance des nomades qui l'alertèrent à temps, le fugitif eût été pris et massacré. De Tripolitaine, Abderrahmane se rendit en Berbérie où, à sa grande surprise, il reçut un accueil chaleureux. Bien qu'ils fussent d'obédience kharédjite et par conséquent ennemis des Ommeyades, les souverains rostémides de Tahert le traitèrent selon son rang. Mais le jeune prince avait de grandes ambitions. Ne trouvant pas au Maghreb de situation digne de sa naissance et capable d'assouvir sa soif de pouvoir, il tourna ses regards vers l'Andalousie. Les informations qu'il réunit rapidement le convainquirent qu'il avait là une chance unique de se tailler un royaume à sa mesure.

Abderrahmane Ier s'impose durement

Au moment où l'Ommeyade s'installait à Ceuta pour préparer son intervention, l'émir d'Andalousie était, on l'a vu, le nommé Yousof el-Fihri. Personnage assez falot, Yousof gouvernait sous l'influence d'un individu sans scrupules, Semaïl el-Kilabi, petit-fils de l'assassin de Hassan Ibn Ali. Mal conseillé par Semaïl et de mœurs écœurantes, l'émir parvint à liguier contre lui non seulement les populations chrétiennes et les Berbères, mais également une partie de l'armée syrienne venue avec Baldj. Abderrahmane va tout de suite trouver chez les soldats syriens le fer de lance de son armée. Demeurés fidèles à la Maison des Ommeyades, ils prennent eux-mêmes l'initiative de négociations avec le prince en vue de son intervention en Espagne.

Au début de l'année 755, Abderrahmane débarqua sur la plage d'Almuñecar, au sud de Grenade, à la tête d'une armée de Berbères. Dès que la nouvelle fut connue, un grand nombre de dignitaires andalous, ennemis jurés de Yousof, se hâtèrent de faire acte d'allégeance au prince. Dans un premier temps, Yousof chercha à négocier. Mais l'émir, ayant compris que l'Ommeyade était décidé à conquérir le pouvoir, prit les armes. Au début de 756, les deux adversaires et leurs troupes s'affrontèrent sur la rive du Guadalquivir, en amont de Cordoue. Yousof, trahi par Semaïl, fut battu ; mais il donnera encore du fil à retordre à son vainqueur, avant d'être tué en 759 alors qu'il fuyait vers Tolède. Quant à son ancien complice, Semaïl, il sera victime d'une machination diabolique fomentée par l'Ommeyade lui-même.

Dès son entrée dans Cordoue (756), Abderrahmane se fit reconnaître comme émir. Il allait régner pendant trente-deux ans. Par sa politique très subtile, que certains ont même qualifiée de machiavélique, le nouvel émir réussit à édifier un Etat solide, doté d'une armée mercenaire puissante mais bien tenue en main, et à implanter une administration remarquablement structurée et efficace pour l'époque.

Mais ce long règne fut marqué par des révoltes et des complots incessants. Ce furent tout d'abord les anciens adversaires de Yousof, ceux-là mêmes qui avaient combattu pour la prise du pouvoir par l'Ommeyade, qui levèrent l'étendard de la révolte. Abderrahmane réprima cette révolte avec une dureté inouïe. Mais à peine en avait-il fini, qu'une deuxième insurrection éclatait : cette fois c'était les partisans de l'ex-émir qui s'insurgeaient sous l'instigation d'un individu nommé « émir d'Andalousie » par le calife abbasside désormais installé à Baghdad. Cette révolte faillit sonner le glas de l'émirat ommeyade : Abderrahmane fut assiégé pendant deux mois à Carmona. Ayant réussi à rompre le siège, il se précipita aussitôt contre Tolède, le fief des révoltés, qu'il investit en 764 : il fit trancher les têtes des rebelles et les expédia dans un sac au calife de Baghdad. Ensuite les Berbères se soulevèrent. Sans jamais atteindre une intensité qui l'eût rendue très dangereuse, leur sédition entretint cependant un climat d'insécurité pendant dix ans.

Charlemagne et Roncevaux

Ce fut à cette occasion que se noua un dialogue entre certains insurgés et Charlemagne : ils sollicitaient l'alliance du roi franc contre l'émir arabe. Un accord fut même conclu et les armées franques franchirent les Pyrénées, mettant le siège devant Saragosse, en 778, puis l'occupant. Mais la nouvelle d'une grave révolte des Saxons contraignit Charlemagne à repartir vers le nord. Sur la route du retour, les troupes de l'arrière-garde franque furent impitoyablement harcelées par les Basques dans les Pyrénées ; ce sont ces faits d'armes que la Chanson de Roland a perpétués.

Saisissant fort opportunément l'occasion, Abderrahmane fonça sur les traces du roi franc, reprit Saragosse (780), infligea un mémorable revers aux Basques et imposa un tribut au comte de Cerdagne. Quand, le 30 septembre 788, Abderrahmane Ier rendit son dernier souffle, son

rêve était en grande partie réalisé : il avait édifié un royaume, imposé la paix à ses sujets et inauguré une dynastie.

Hicham I^{er} et Al-Hakam I^{er} : deux intellectuels

Le fils et successeur d'Abderrahmane, Hicham I^{er}, eut la chance d'hériter d'une situation paisible. De tempérament très pacifique, épris de théologie, de religion, de littérature, il n'eût sans doute jamais pu s'opposer à quelque rébellion que ce fût. La fameuse mosquée de Cordoue, dont la construction avait été commencée sous le règne précédent, fut achevée par Hicham, qui se signala aussi par la protection qu'il offrit à l'Ecole de droit musulman malékite. En outre, il organisa quelques raids contre les principautés chrétiennes du nord. Il mourut en 796, à l'âge de 37 ans.

Son fils, Al-Hakam I^{er}, avait de moins bonnes dispositions pour la spéculation théologique et dogmatique. Aussi, dès son intronisation, tint-il à éloigner des sphères du pouvoir l'innombrable cour de docteurs, imâms et autres faqihs (alfaquies, théologiens juristes) dont son père s'était entouré. « Les faqihs, déçus dans leur espoir de continuer à tenir en mains les rênes du gouvernement, écrit Paquis, s'appliquèrent à exciter contre l'émir les classes inférieures de la population, parmi lesquelles on comptait les muladis (adoptés). C'était le nom donné à ceux qui avaient abandonné leur religion pour se faire musulmans et à leurs descendants. Dans la vie sociale, ils étaient considérés comme des gens méprisables. Il y eut des émeutes dans diverses villes et surtout à Cordoue et à Mérida, 806.

« Tolède, habitée en grande partie par des mozarabes, (musta'rib, chrétiens assujettis et plus ou moins arabisés), était une cité importante par sa position et forte par ses défenses ; elle fut pendant longtemps un objet de préoccupation pour le gouvernement de Cordoue. Al-Hakam, désireux d'étouffer à Tolède les germes d'indépendance, y avait envoyé le muladi Amrus. Celui-ci invita chez lui les gens les plus en vue de la cité et, à mesure qu'ils arrivaient, il les faisait décapiter. Telle fut la fameuse « journée du fossé », 807 ; on évalue à plusieurs centaines le nombre des victimes. Cet exemple fit sans doute impression sur les agitateurs de Cordoue.

« Al-Hakam était un personnage remarquable à bien des égards. Grand, très maigre, les yeux bleu foncé dans un visage osseux au teint

bistre, le menton volontaire, le cheveu blond comme tous les Ommeyades, ce fils d'une esclave était un bourreau de travail. Il étudiait personnellement et avec minutie non seulement les grands dossiers de l'Etat, mais parfois ceux d'affaires privées et individuelles. Il sut s'entourer de collaborateurs expérimentés. Tenant en horreur les manifestations publiques, il se complaisait dans l'ambiance studieuse de son cabinet. Amateur de poésie, poète lui-même, attentif à toutes les disciplines de l'esprit, il fait de son palais, l'Alcazar de Cordoue, un foyer intellectuel où il convie les savants, les écrivains, les juristes à de longues et libres discussions.»

Une garde de captifs chrétiens

L'émir s'était doté d'une garde personnelle formée de cent cinquante captifs chrétiens originaires de Septimanie ou de Galice. Il confia le commandement de cette garde à un chrétien. Comme ils ignoraient la langue arabe, ces mercenaires furent nommés « muets » (khurs) par la population. Ils étaient « somptueusement vêtus sous leur cotte de mailles d'une tunique de fine laine blanche, couleur des Ommeyades, coiffés d'un casque d'argent surmonté d'une pointe aiguë, armés de la lance courte et de l'épée large que [retenait] le haut ceinturon de cuir incrusté de plaques d'argent et de pierres précieuses ». Leur très importante solde les mettait à l'abri du besoin, ce qui explique que, en vingt-six ans de service, il ne se révéla parmi eux aucun traître.

Un moment assoupie, l'hostilité des taqîhs se réveilla brutalement : sous leur instigation, la population de Cordoue s'insurgea. La garde de l'émir fut malmenée ; il fallut l'intervention de l'armée pour dégager le faubourg où elle cantonnait. Al-Hakan prit alors un décret très caractéristique de son style d'exercice du pouvoir : toute la population du faubourg fut condamnée à l'exil. Des milliers de familles s'embarquèrent pour l'Orient, d'autres se réfugièrent à Fez.

Louis le Pieux reconquiert la Catalogne

Sur le plan extérieur, le règne d'Al-Hakam fut marqué par une relative stabilité. Comme on le sait, Charlemagne entretenait des relations très cordiales avec le calife abbasside, Haroun al-Rachid, avec

qui il échangeait de fréquentes ambassades. Désireux de reprendre en main l'émirat d'Andalousie qui était virtuellement indépendant de Bagdad depuis l'instauration de la dynastie omeyyade de Cordoue. Haroun al-Rachid tenta d'entraîner le grand roi franc dans l'opération. Deux ambitieux dignitaires andalous, pressentis par des émissaires du calife, négocièrent une alliance avec Charlemagne. Ils promettaient tout le nord-est de la Péninsule à celui qui allait être bientôt empereur d'Occident, en contrepartie de son assistance militaire. L'un de ces deux traîtres, Abdallah, n'était autre que le neveu d'Al-Hakam. Charlemagne convoqua un grand conseil, en 798, qui décida d'entreprendre, sous l'autorité de son fils le roi d'Aquitaine, Louis le Pieux, la reconquête de toute la région orientale des Pyrénées. Après treize années de guerres et de sièges, Louis le Pieux se rendit maître de la région qu'il érigea en marche ; la Catalogne était ainsi créée. Mais Abdallah ne put réaliser son rêve et mourut dans un combat.

Abderrahmane II : premier apogée de la Cordoue musulmane

En 821, à la mort d'Al-Hakam, son fils monta sur le trône sous le nom d'Abderrahmane II. On a souvent présenté cet émir comme un homme de caractère faible, « dominé par un faqih, un musicien, une femme et un eunuque ». Le plus extraordinaire étant que le faqih se trouvait être le nommé Yahya qui avait dressé les populations du faubourg contre le précédent émir. L'épouse du prince, Tarub, était une femme égoïste et avide de pouvoir ; avec l'aide du pervers eunuque Nasser, elle exerça une influence essentielle. Quant au musicien, Ziriyab, transfuge de la cour de Bagdad, il entretenait à Cordoue une atmosphère d'élégance et de culture dont l'émir était très fier, dit-on.

Pourtant le règne d'Abderrahmane II, qui dura trente années, fut marqué par des réalisations très brillantes. L'émir organisa une grande administration confiée à des ministres (vizirs) secondés par des hauts fonctionnaires, des intendants et des comptables ; un embryon de ministère des armées était créé et directement dirigé par le souverain, qui s'était doté d'une puissante garde personnelle de cinq mille hommes. Dans chaque ville des corps de police assuraient la sécurité des personnes et des biens, contrôlaient le commerce et les étrangers, veillaient à l'hygiène publique. Le revenu annuel de l'Etat atteignit la somme fabuleuse d'un million de dinars d'or. Séville fut agrandie et se

vit consacrée capitale de la construction navale : de ses chantiers sortiront les navires qui allaient garantir à l'Islam la maîtrise de la Méditerranée.

Et l'histoire a retenu du règne d'Abderrahmane II un épanouissement culturel sans précédent qui fit de Cordoue la plus belle et la plus « intelligente » ville du IX^e siècle. De partout écrivains, musiciens, savants, poètes, médecins, artisans, y affluèrent, tandis que des marchands arabes, byzantins, grecs, persans, drainaient vers la capitale andalouse les plus belles productions du monde (armes, fourrures, tapis, bijoux, tissus rares). Mais l'apport capital sera constitué par l'impressionnante bibliothèque cordouane où seront rassemblés les textes les plus fameux de la philosophie, de la science et des techniques. L'héritage égypto-gréco-romain s'accumula sur les rives du Guadalquivir, d'où partira un puissant mouvement de renouveau intellectuel et spirituel.

Cette activité paisible fut cependant troublée par des émeutes et des insurrections sanglantes. A Tolède, une bande de brigands se livrait à des pillages et à des attaques de grande envergure sous la conduite d'un chef mozarabe, manipulé par le roi chrétien des Asturies. Il fallut l'intervention massive de l'armée pour mettre fin aux exactions de la bande.

Aux prises avec les Normands et les mozarabes exaltés

Au début de l'année 844, une nouvelle menace apparut : les Normands, pillers et destructeurs, remontèrent le Tage à bord de leurs longues barques à l'étrave recourbée. Après les villages de l'embouchure, les cités en amont furent incendiées. Plus tard, ce fut Séville que les Barbares blonds, remontant le Guadalquivir, attaquèrent : ils la ravagèrent, détruisirent les arsenaux et enlevèrent les jeunes Sévillanes. La contre-attaque de l'armée émirale, le 11 novembre 844, fut foudroyante : quatre cents têtes de Normands furent clouées au tronc des palmiers des jardins de l'Alcazar...

Toutefois, les événements les plus graves eurent pour mobile la compétition religieuse entre l'Islam et le christianisme. « Les mozarabes avaient bénéficié d'une tolérance qui avait conduit certains d'entre eux à s'incorporer à la vie de la société musulmane. Beaucoup occupèrent des postes importants dans l'administration émirale. Sensibles à la




 Dis que charlui le tres puill
 empere & tres renome ot & qui
 toute galice et toute espaignie
 et soumise a la foy crestienne
 a louneur de dieu et de nous .8. i. an il

*Charlemagne reçoit un ambassadeur musulman
 lui demandant d'intervenir en Espagne. Grandes
 Chroniques de France, 1375. Bibl. nat., Paris.*

séduction de la pensée arabe, ils ne sont pas rares ceux qui renoncent à l'usage de la langue hispano-romaine, refusent même le latin pour leurs prières (chrétiennes) et poussent l'adaptation jusqu'à se constituer des harems... La majorité de la population, elle, ne voit dans les deux religions qu'une différence de rite pour célébrer un même dieu, qui répond aussi bien au nom d'Allah, si l'on préfère Mahomet à Jésus¹. »

On assiste donc partout à la naissance d'une religion hybride, avec dominante de christianisme dans les pays reconquis, d'islamisme dans les autres, incomparablement plus étendus et plus peuplés. A Cordoue, à Tolède, à Malaga, de petits groupes de catholiques, rigoureusement fidèles à leur orthodoxie, décident de résister à ce glissement. Ils déclarent littéralement la guerre à Allah, insultent ses ministres, troublent les mosquées à l'heure de la prière, proclament leur foi dans les lieux publics, sur les marchés, d'une façon que les musulmans ne peuvent que juger agressive et injurieuse. La réaction, tout d'abord mesurée, se tait répressive. Après la condamnation de quelques excités, une sorte d'ivresse mystique gagne alors de nombreuses collectivités catholiques. Pour éviter la guerre religieuse qui s'annonce, Abderrahmane demande la convocation d'un concile que préside le métropolitain de Séville.

Bien que la majorité des évêques ait dénoncé l'activité des extrémistes et des exaltés, la situation ne fut pas assainie. Les menées activistes continuèrent, la répression s'alourdit.

Vers le démembrement ?

Mohammad Ier, qui succéda à Abderrahmane en 852, avait la réputation d'un homme peu enclin au dialogue et à la conciliation. Il aggrava la persécution contre les mozarabes : l'instigateur du mouvement, le fameux Euloge, fut exécuté en 859 en même temps que d'autres martyrs. Entre-temps, Tolède avait demandé le secours du roi des Asturies, mais les renforts chrétiens avaient été écrasés par les musulmans en 854. La cité mozarabe dut accepter de payer un fort tribut pour conserver son autonomie municipale.

A cette même époque, plusieurs régions, surtout celles du nord, étaient devenues quasiment des principautés indépendantes narguant l'autorité émirale. L'un de leurs roitelets issu de la famille muladi des

¹ . Jacques Heers, *Précis d'histoire du Moyen Age* (P.U.F. 1973).

Banou Kasi, Mousa, qui dominait la région de Saragosse, Huesca et Tudèle, se proclama même roi d'Andalousie. Vaincu en 860 par le roi des Asturies, il mourut deux ans plus tard. Mohammad I^{er} imposa à ses fils sa suzeraineté, mais ils reprirent bientôt leur autonomie à Tudèle et à Saragosse. Ismaïl, le maître de Saragosse, réussit même à s'emparer de Lérida sur les chrétiens catalans, en 884, et la fortifia. Le comte de Barcelone, accouru pour reprendre la place, fut battu.

Un mouvement de rébellion se produisit également dans la région de Séville et de Niebla, encouragé par Alphonse III, roi des Asturies, qui avait reconquis une partie de la Vieille-Castille et du Portugal. Dans une autre région, les montagnes de l'Ajarquia près de Malaga, un certain Omar Ibn Hafoun se livrait à des exactions ; en 879, il s'installa à Bobastro. Soumis pendant une courte période, Omar se rebella de nouveau et cristallisa autour de lui l'opposition des régions méridionales.

Quand Al-Moundir prit la succession de Mohammad I^{er} en 886, l'autorité de l'émirat de Cordoue était contestée un peu partout. L'assassinat d'Al-Moundir par son frère Abdallah en 888 aggrava encore la situation. Un grand nombre de villes s'étaient maintenant déclarées indépendantes. Mais le plus dangereux ennemi de l'émirat était Omar Ibn Hafoun : son influence sur les autres chefs rebelles allait grandissant. Se sentant perdu et livré à lui-même, Abdallah se fit officiellement confirmer dans sa fonction d'émir par le calife abbasside de Bagdad. Mais cette confirmation ne lui servit de rien. Finalement, c'est grâce à la défaite qu'il infligea à Ibn Hafoun en 891 qu'il réussit à restaurer partiellement l'autorité du pouvoir central. Usé, vieilli prématurément, inquiet de l'avenir de l'Etat, Abdallah consacra les derniers moments de sa vie à choisir son successeur et surtout à lui préparer une intronisation spectaculaire de nature à frapper les esprits. Bien qu'agé seulement de 22 ans, le petit-fils d'Abdallah, qui allait régner sous le nom d'Abderrahmane III, fut accepté avec espoir, enthousiasme même.

Un jeune prince accompli

C'est que le jeune homme séduisait tout le monde, ses ennemis les premiers. « Il avait reçu, écrit Paquis, l'éducation la plus soignée ; et cet avantage était encore relevé par sa grâce naturelle, sa grande beauté et sa taille majestueuse. Sa mère s'appelait Maria et était fille de parents

chrétiens. Il possédait dans toutes les sciences plus de connaissances qu'on ne pouvait en attendre de son âge. Dès son enfance il avait appris par cœur le Qoran, sous la direction des savants les plus illustres. A l'âge de huit ans, on avait commencé à l'instruire dans la sunna (ou science de la tradition), dans la grammaire, la poésie, la morale, l'histoire et la politique. A sa onzième année il s'était livré aux exercices qui augmentent la souplesse et la force du corps, et que l'on exigeait alors de tout prince chevalier. Il savait gouverner avec beaucoup d'adresse les chevaux les plus fougueux, maniait parfaitement l'arc, la lance et toutes espèces d'armes. A ces connaissances variées, il joignait une grande intelligence, une rare bonté d'âme, et beaucoup d'amour pour ses sujets, qu'il s'attacha dès les premiers jours de son règne par la diminution des impôts. Il réussit ainsi, en très peu de temps, à éteindre les vieilles haines de familles qui, sous le règne d'Abdallah, avaient mis l'Etat à deux doigts de sa perte ; et ceux qui s'étaient montrés jusqu'alors hostiles au pouvoir changèrent tellement de sentiment qu'ils accouraient de tous côtés pour prêter force et assistance au trône et rivaliser de zèle pour exécuter les ordres du prince. »

En trois mois, Abderrahmane parvint à reprendre soixante-dix places fortes dont les chefs furent exécutés. Même le fameux Ibn Hafoun et ses fils furent définitivement réduits (928) et Bobastro emporté. La dernière ville demeurée insoumise, Tolède, fut assujettie en 932. L'émirat andalou pacifié, profondément réorganisé, reprit l'éclat d'antan et devint même la nation la plus unie, la plus puissante et la plus prospère d'Occident.

Le califat de Cordoue

Cependant l'Islam traversait une nouvelle crise extrêmement grave. La dynastie abbasside se révélait incapable de contrôler l'immense empire arabo-islamique. Lorsque les Berbères se révoltèrent une nouvelle fois en Afrique du Nord et qu'ils chassèrent, sous le couvert d'une opposition théologique, les représentants du pouvoir central, Bagdad fit la preuve de son impuissance. Bientôt les insurgés de Berbérie partirent à l'assaut de l'Orient, et parvinrent à s'établir au Caire où ils fondèrent une nouvelle dynastie califale, celle des Fatimides, de confession chi'ite. Cette révolution détermina Abderrahmane III à rompre l'ultime lien qui rattachât Cordoue à l'empire arabe, le lien spirituel. En 929, avec l'assentiment des faqihs et

des imâms, celui qui n'était jusqu'alors, théoriquement, qu'un gouverneur subordonné au calife, fut proclamé commandeur des croyants, c'est-à-dire calife. Désormais, l'Islam comptait trois califats : celui de Bagdad, celui du Caire, celui de Cordoue.

Le prestige international d'Abderrahmane atteignit son point culminant après sa fulgurante victoire sur le roi du Léon en 955. Toute l'Espagne, les royaumes chrétiens inclus, le considéra comme une manière de « super-souverain » dont on recherchait l'arbitrage. Ce qui n'empêcha pas le calife d'entreprendre des raids contre les Etats chrétiens du nord, ni ces derniers de riposter, voire même de prendre l'initiative de l'agression, et parfois de mettre en déroute les armées de Cordoue. La renommée du califat de Cordoue gagna l'Orient : Byzance en fit le plus grand cas, dépêchant au souverain Ommeyade des ambassades nombreuses et des présents fabuleux.

En retour, la nouvelle résidence califale, bâtie à l'emplacement de l'ancien palais des Wisigoths, au bord du Guadalquivir, subit une forte influence de l'architecture et de l'art byzantins.

« Maison d'une opulence gigantesque et raffinée, elle est à l'image de la puissance du calife, de sa générosité aussi. Religieux, charitable, Abderrahmane distribue aux plus déshérités des secours qui se chiffrent par des sommes fabuleuses. Grâce à sa politique financière, à la rigueur des administrateurs dont la moindre faute entraîne la révocation et la plus grave la prison sinon la décapitation, un tiers seulement des recettes budgétaires suffit à couvrir les dépenses ordinaires de l'Etat. Aussi la vie est-elle bon marché et l'Espagne réputée comme la nation la plus heureuse et la mieux gouvernée¹. »

Le 20 octobre 961, après un règne d'un demi-siècle, le plus grand monarque de l'Espagne musulmane mourait dans son alcazar à l'âge de 72 ans. Il laissait un empire paisible, riche, « que ses successeurs n'avaient besoin que de médiocres talents pour conserver ou même pour agrandir ». La seule ombre au tableau était l'importance excessive qu'avait prise le premier ministre, compétent dans toutes les affaires de l'Etat : avec un calife faible, le premier ministre ne serait-il pas tenté de jouer son propre jeu ?

¹ . Jacques Pigné, *Histoire des Espagnols* (Editions universitaires 1975).

Une bibliothèque de 400 000 volumes

Amoureux des lettres et des arts, érudit et bibliophile averti, profondément attaché à la paix civile, El-Hakam II, fils et successeur d'Abderrahmane III, nous offre l'image même du prince intellectuel. Il dépensa des fortunes prodigieuses pour réunir les 400 000 volumes que compta, dit-on, sa bibliothèque, la plus grande de l'époque. Parallèlement, il sut attirer les maîtres et les savants les plus réputés d'Orient et d'Occident ; nantis de confortables pensions, ces maîtres dispensèrent un enseignement gratuit de très haut niveau dans vingt-sept écoles où se pressaient des milliers d'étudiants venus de tous les horizons. On entreprit de traduire en arabe la plupart des ouvrages grecs, hébreux, latins ou persans.

En politique extérieure, El-Hakam II continua l'œuvre de son père : maintien du glacis sur les frontières septentrionales, ouverture vers l'Afrique. Il dépêcha même des troupes contre le remuant petit Etat idrisside de Tanger.

El-Hakam, le dernier des grands califes Ommeyades, mourut en 976, après seize ans seulement de règne. Son successeur était un jeune garçon de douze ans, son fils Hicham.

L'intronisation de celui-ci fut l'œuvre d'un personnage hors du commun : Ibn Abi Amir. Intendant de la maison de Soubiha, l'épouse du défunt calife, il avait su gagner sa confiance et même ses faveurs. Ambitieux jusqu'à la démesure, il se chargea d'éliminer un autre prétendant au trône et facilita ainsi le couronnement de Hicham, le fils de Soubiha.

Triomphe d'un chambellan

Ces manœuvres réussies valurent à l'ancien intendant d'être nommé chambellan. Alors, avec une habileté et une efficacité étourdissantes, il s'imposa aux différents partis de la cour ; puis, usant de procédés parfois douteux, il réussit à écarter le premier ministre en place, Moushafi, et le chef des armées, Galib. Entre-temps, il avait recruté de nombreuses troupes dont il s'assura la fidélité en les rémunérant à prix d'or.

Le trop jeune calife Hicham, pris entre sa mère et le chambellan, fut réduit à l'impuissance. Ibn Abi Amir fit construire une ville administrative, Madinat al-Zahira, à quelque distance de Cordoue : là

était le véritable centre du pouvoir d'où était exclu Hicham, confiné dans sa résidence royale de Cordoue.

En 981, Ibn Abi Amir marcha à la tête de ses armées contre les royaumes chrétiens du nord, bien décidé à les soumettre eux aussi à son autorité. Zamora fut saccagée, quatre mille de ses défenseurs décapités. Le sort de Simancas ne fut pas plus heureux : les chefs des principales familles chrétiennes furent exécutés. Puis Navarrais, Léonnais et Castellans, coalisés contre le califat, furent écrasés ; le terrible dictateur entra même dans le León. A son retour, Cordoue lui fit un accueil triomphal : ses victoires contre les Infidèles lui valurent le titre d'al-Mansur billah, le Victorieux par la Grâce de Dieu, surnom qui fut latinisé en Almanzor.

Le terrible Almanzor

L'année suivante, Almanzor se dirigea droit vers le León. Mais avant même qu'il y parvint, le roi Ramire II lui dépêcha une délégation demandant la paix en échange d'une reconnaissance de suzeraineté ; cette sage démarche épargna au royaume léonnais d'être ravagé. Désormais, tous les Etats du nord étaient neutralisés. Almanzor se tourna donc contre le comté de Barcelone, à l'est. Le 6 juillet 985, sa capitale fut prise d'assaut et incendiée, des milliers de prisonniers emmenés à Cordoue. A l'ouest, deux ans après, Coimbra subit le même sort, encore aggravé : la ville fut systématiquement détruite et resta inhabitable pendant dix ans.

Almanzor ne se contenta pas de soumettre la Péninsule. Il voulut aussi étendre son pouvoir au Maghreb. Ses armées débarquèrent au Maroc ; leurs sanglantes campagnes s'achevèrent par l'assassinat de l'émir Ziri. Abd el-Malek, l'un des fils du dictateur, fut nommé gouverneur Ommeyade des territoires maghrébins conquis.

Peu après, le terrible Almanzor marcha de nouveau contre le León dont le roi avait eu la mauvaise grâce de protester contre les exactions des garnisons califales. La capitale du royaume fut investie et détruite de fond en comble, les envahisseurs ne laissant debout qu'une seule tour, « pour témoigner de la puissance des fortifications anéanties ».

En juillet 997, une formidable armada rassemblée à Porto embarquait une imposante armée vers les côtes de Galice. Désireux de s'affranchir de leur roi, les seigneurs de Galice avaient demandé à Almanzor de les aider à se débarrasser d'une tutelle qu'ils estimaient

trop rude. Guidées par les Galiciens, les troupes califales investirent la ville sainte chrétienne d'Occident, Saint-Jacques de Compostelle. « La ville fut emportée, raconte Paquis, la cathédrale détruite, les maisons brûlées, les murailles abattues et tout autour la campagne dévastée ; seul le tombeau [de saint Jacques] resta indemne, abandonné comme une sorte de défi méprisant au centre de la région qu'il n'avait pu protéger. Des milliers de prisonniers chargés de chaînes prirent le chemin de Cordoue, défilé miséreux de la détresse totale. Ils se relaient pour transporter dans la capitale califienne les portes épaisses de la cité abattue, qui compléteront la toiture de la Grande Mosquée, et les cloches des églises qui seront fondues pour en faire des lustres. »

« Image de marque » trop efficace

Mais ses victoires sur les Infidèles n'avaient pas mis le dictateur à l'abri de la contestation et des difficultés intérieures. S'il réussit à imposer sa politique, il dut, pour ne point risquer de choquer par trop l'opinion publique qui le considérait comme un usurpateur — le calife légitime était encore en vie —, veiller avec un soin démagogique à son « image de marque ». Ainsi, lorsque sa politique africaine l'amena à commettre une faute grave, il annonça que, en expiation volontaire de cette faute, il agrandirait la Mosquée de Cordoue. On le vit même, mêlé aux ouvriers, prendre part aux travaux.

Almanzor mourut le 10 août 1002, de maladie, à Medinaceli. La chronique chrétienne a consigné l'événement d'une manière révélatrice : « L'an 1002 mourut Almanzor, et il fut enseveli en enfer. » On a prétendu que cette mort était consécutive à une défaite subie par les armées califales à la bataille de Calatañazor. Mais les chroniqueurs musulmans ne mentionnent ni la bataille, ni les circonstances de la disparition.

Almanzor n'avait pas seulement réussi à s'arroger des prérogatives souveraines au détriment de l'autorité du calife, en faisant de sa fonction de chambellan (hadjib) la source de la puissance administrative et militaire : il transmet cette charge, désormais prééminente, à son fils Abd el-Malek, établissant ainsi la dynastie des Amirides.

Terreur et fanatisme préparent le déclin

Mais, avec la disparition du dictateur, l'Espagne musulmane entrait dans un déclin dont elle ne se relèvera plus. La terreur dans laquelle la Péninsule avait vécu pendant un quart de siècle allait réaliser ce que la politique, la Foi, la raison ni les intérêts n'avaient pu susciter : l'union des royaumes chrétiens contre le califat musulman. Et le fanatisme religieux islamique qui stérilisera de plus en plus la civilisation hispano-mauresque, qui lui retirera le soutien de la masse des mozarabes chrétiens comme celui des musulmans modérés, venait de faire son apparition. Dès le début de son pouvoir, « Almanzor, après la mort d'El-Hakam II, avait livré aux laqihs (théologiens musulmans) la plus grande et la meilleure partie de la splendide bibliothèque califale afin qu'ils l'expurgent et détruisent par le feu ce qu'ils jugeaient nocif pour la foi¹».

¹ . Américo Castro, *La Realidad histórica de España* (Mexico 1973, page 188).

Chapitre IV

DE LA DISLOCATION DU CALIFAT À LA « RECONQUISTA »

La lente agonie de l'Espagne musulmane, qui allait s'étaler sur près de cinq siècles, commença moins de dix ans après la mort d'Almanzor. Son fils Abd el-Malek prit les fonctions de chambellan et résolut tout d'abord de démontrer sa puissance, à l'égal de son père. Pour cela il dirigea des expéditions, deux par an suivant la tradition d'Almanzor, contre les principautés chrétiennes du nord et de l'est. En 1003, Abd el-Malek choisit comme cible le royaume de León, dont la capitale fut une nouvelle fois razzinée complètement. Entre 1004 et 1008, les troupes califales remontèrent chaque année vers le nord en été, pour détruire les forteresses des frontières que les chrétiens avaient relevées pendant l'hiver.

Les Sarrazins de l'an Mille : des Hispano-Mauresques

Ce fut au retour d'une longue campagne qu'Abd el-Malek tomba malade à Cordoue et mourut en octobre 1008, des suites d'un empoisonnement, semble-t-il. Son règne de six ans et demi ne lui attira pas que des ennemis ; la presque totalité de la noblesse cordouane assista à ses obsèques. En outre, sa marine avait acquis une terrible réputation en Méditerranée occidentale ; les coups de main contre les

villes côtières de France et de l'Italie furent nombreux et fructueux. Au tournant de l'an Mille, les Sarrazins pénétraient de nouveau au cœur de l'Occident chrétien.

Le parti des Amirides réussit à imposer au faible calife Hicham, en qualité de chambellan, le frère d'Abd el-Malek, Abderrahmane, qui était chef de la garde. Cet individu, orgueilleux et démesurément ambitieux, rêvait tout simplement de prendre le titre de calife ! « Il s'imaginait, note Paquis, que sa politesse envers tout le monde lui gagnerait l'amour du peuple, que sa prodigalité lui ferait trouver partout des instruments ; que la gloire militaire, héritage de son père et de son frère, et sa ressemblance extérieure avec Almanzor inspireraient la crainte aux chrétiens et lui conserveraient chez les musulmans la considération dont avait joui son père. Hicham était complètement en son pouvoir ; il acceptait tout ce que proposait Abderrahmane, car depuis sa tendre jeunesse le calife était accoutumé à obéir à son hadjib. »

Comme Hicham n'avait pas d'enfant, le chambellan pensa qu'il pourrait le forcer à le choisir comme fils adoptif. Et il semble bien qu'il ait été sur le point d'arracher l'accord du calife. Mais le projet fut écarté et des membres de la famille Ommeyade s'émurent. Le petit-fils d'Abderrahmane III, Mohammad, que les règles de succession désignaient comme calife légitime à la mort de Hicham, entreprit d'écarter du pouvoir Abderrahmane. Il rallia à sa cause les innombrables ennemis des Amirides et forma une puissante armée qui affronta les troupes du chambellan. Grièvement blessé, Abderrahmane tomba entre les mains de l'Ommeyade qui le fit crucifier le 18 février 1009.

Un chrétien travesti en calife

Au lendemain de sa victoire, Mohammad se fit nommer hadjib du calife Hicham. Son premier acte politique fut d'ordonner la destruction complète du palais de Madinat al-Zahira, symbole de la puissance des Amirides. Mais Mohammad avait l'ambition impatiente, lui aussi : il voulait devenir calife sans attendre la mort de Hicham. Dans un premier temps, il songea à faire assassiner celui-ci. Mais son Conseil le convainquit d'adopter un autre plan. On fit circuler alors le bruit que le calife se mourait d'une grave maladie. Ensuite, ayant découvert un chrétien sosie parfait du souverain, on exécuta ce malheureux innocent tandis qu'on jeta dans une prison bien gardée l'infortuné Hicham. Ce fut

ainsi que, au début de 1009, on ensevelit en grande pompe le cadavre d'un chrétien travesti en calife.

Mohammad se fit proclamer calife. Comme il désirait se rendre populaire, il décida d'éloigner de Cordoue la garde africaine honnie du peuple. La mesure fut effectivement bien accueillie par les citadins ; mais elle n'était pas du goût des principaux intéressés, les soldats et leurs chefs. La confrontation qui les opposa ensuite aux troupes fidèles au calife tourna à leur désavantage. Leur principal chef, Hicham Ibn Soliman, fut tué. Les soldats désignèrent son neveu Soliman Ibn Hakem comme remplaçant. Celui-ci, après avoir vainement assiégé Cordoue, se rendit auprès du comte de Castille Sancho : en échange d'une aide contre Mohammad, il lui promit la possession de plusieurs forteresses frontalières. L'accord fut conclu. Soliman affronta à la tête d'une puissante armée les troupes du calife le 7 novembre 1009 et leur infligea une effroyable défaite (les Cordouans auraient laissé 20 000 morts sur le champ de bataille).

La misère et la guerre civile

Le 8 décembre 1009, Soliman entra à Cordoue et se fit proclamer calife. Il se heurta, peu après, aux puissants partis des Ommeyades, des Slaves (esclaves militaires transférés d'Europe centrale en Espagne par d'actifs réseaux d'esclavagistes juifs), et des Amirides.

Mohammad avait reformé une armée avec des éléments recrutés à Tolède, à Murcie et à Valence. En juin 1010, une bataille furieuse se disputa dans la plaine du Guadalquivir entre les forces adverses ; Mohammad l'emporta tandis que Soliman fuyait vers le sud.

Redevenu calife, Mohammad nomma hadjib le chef de la garde slave, Wada, et partit à la poursuite de Soliman. Pendant qu'il tâchait de soumettre les régions méridionales, Wada complotait à Cordoue. Au retour de Mohammad, la situation dans la capitale lui apparut catastrophique : tous les partis étaient ligués contre lui. Wada lui présenta comme unique chance de salut l'opération qui consisterait à replacer sur le trône l'infortuné Hicham, toujours prisonnier. Ce fut ainsi que, à la grande stupéfaction du peuple, l'on vit « revenir à la vie et aux affaires le plus faible des Ommeyades ». Bien entendu, la première mesure gouvernementale prise par le calife rétabli fut de faire trancher la tête à l'usurpateur Mohammad. Mais lui-même ne survécut pas longtemps. « On ne sait de quelle manière mourut Hicham ; ce qui est certain,

c'est qu'on ne trouva plus aucune trace de lui, ni mort, ni vivant.» Après avoir régné près de 36 ans sans avoir jamais gouverné, ce souverain ne laissa à son successeur que « la misère et la guerre civile ».

Sur ces entrefaites, Soliman Ibn Hakem avait reconstitué son armée avec l'appui de ses parents du Maghreb. Il n'eut aucune difficulté à se rendre maître de Cordoue où il fit exécuter Wada et se fit reconnaître calife pour la deuxième fois. Cependant Il commit l'imprudence de partager entre ses partisans les provinces d'Andalousie, affaiblissant ainsi sa propre autorité.

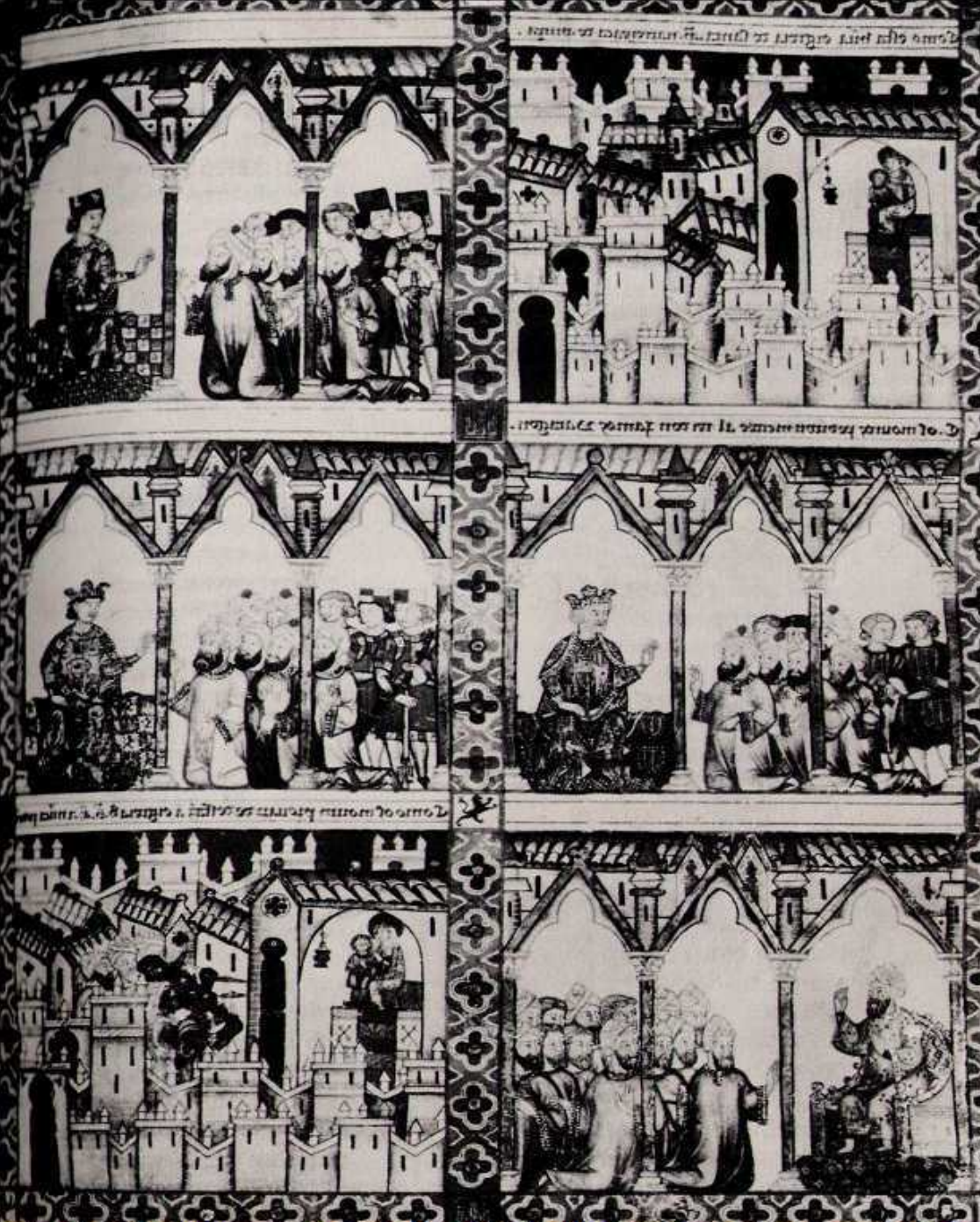
Les Idrissides marocains entrent dans la danse

A ce moment, l'ancien et dernier hadjib de Hicham, Haïran, se rendit à Ceuta où il supplia le gouverneur idrisside Ali Ibn Hammud de passer en Espagne pour rétablir la dignité des Ommeyades et mettre fin aux cruautés de l'usurpateur Soliman. Ali traversa le détroit et, après quelques batailles, accula l'armée du calife non loin de Séville. Trahi par certaines de ses troupes, Soliman fut battu malgré une résistance farouche. En 1016, Ali Ibn Hammud entra dans Cordoue et était proclamé émir d'Espagne.

A la cérémonie de couronnement, beaucoup de gouverneurs de province avaient volontairement omis de se faire représenter : ceux de Séville, de Tolède, de Mérida, de Saragosse se considéraient déjà comme indépendants. Bien plus grave encore, une réunion groupant plusieurs chefs de l'Andalousie se tint à Cadix et décida de renverser l'Idrisside pour rétablir la famille Ommeyade. Cette conjuration était due à l'initiative de Haïran, l'ancien chambellan de Hicham, celui-là même qui avait supplié Ali d'intervenir en Espagne. Une première bataille entre les deux camps tourna à l'avantage d'Ali. Mais le clan proprement Ommeyade ne s'avouait pas vaincu : le petit-fils d'Abderrahmane III, qui était gouverneur de Jaén, fut proclamé calife sous le nom d'Abderrahmane IV.

Une capitale bien dangereuse

La lutte entre les deux partis devint enragée. Haïran, l'instigateur de la coalition anti-idrisside, fut tué au cours d'une bataille. Ali crut



Ces six enluminures du XIII^e siècle illustrent une page des Canticas de Santa Maria, poésies lyriques en l'honneur de la Vierge, composées en galicien par le roi de Castille et de León, Alphonse X le Sage (1221-1284), et représentent les pourparlers au temps des Almohades. Bibl. du Monastère de l'Escorial, Madrid. Cliché Hachette.

pouvoir réduire son concurrent dans la ville même de Jaén ; fort imprudemment, il y dépêcha toutes les troupes dont il disposait. Ce fut alors que ses nombreux ennemis cordouans, dont les Amirides et les Slaves, s'entendirent pour l'assassiner : des hommes de main l'étranglèrent dans son bain. Mais aussitôt après, son frère El-Kassem Ibn Hammud fut proclamé souverain d'Espagne. Il inaugura son règne par un régime de terreur effroyable, exaspérant et multipliant les adversaires.

Mais le plus acharné de ses ennemis sera son propre neveu, Yahia, le fils d'Ali, qui était gouverneur de Ceuta. Yahia estima, en effet, qu'il avait plus de droit au trône que son oncle. Il débarqua donc en Espagne avec une armée, bien décidé à conquérir le pouvoir. Après de sauvages combats près de Malaga, et pour conjurer les menaces extérieures à la famille, l'oncle et le neveu se réconcilièrent. Tandis qu'El-Kassem guerroyait contre les troupes d'Abderrahmane IV, le neveu entra dans Cordoue et se faisait proclamer calife. Dès qu'il apprit cette proclamation, El-Kassem accourut vers la capitale pour punir le parjure de Yahia. Ce dernier, n'ayant pas de troupes suffisantes pour opposer une résistance efficace, s'enfuit. El-Kassem reprit sa place dans le palais royal. Peu de temps après, il commit lui aussi l'erreur d'envoyer ses meilleures troupes hors de la capitale. Ses adversaires passèrent alors à la contre-offensive. Une nuit, une émeute éclata ; la population armée assiégea le palais royal et, après une vaillante défense, El-Kassem dut prendre la fuite. Cordoue était débarrassée de la famille idrisside.

Meurtres et anarchie à leur comble

Entre-temps, Abderrahmane IV avait été tué au cours d'un combat. En sorte qu'il fallut aux conjurés de Cordoue choisir un nouveau calife parmi la famille des Ommeyades. Leur choix se porta sur Abderrahmane Ibn Hicham qui régna sous le nom d'Abderrahmane V. Mais ce choix ne fut pas du goût de toute la famille royale. Un des cousins du nouveau calife, Mohammad Ibn Abderrahmane, furieux de n'avoir pas été choisi, mit à profit le mécontentement populaire et fomenta un complot. Le calife fut surpris dans sa chambre à coucher et assassiné. Le félon monta sur le trône sous le nom de Mohammad III. Son règne prit fin en juillet 1025, dix-sept mois après son intronisation :

il eut l'imprudence de manger une poule préparée avec des herbes empoisonnées...

L'anarchie atteignit à son comble. Des soldats errant en bandes rançonnaient et pillaient. Ce fut alors que, sortant de sa retraite de Malaga où il avait édifié un Etat indépendant, l'ancien calife idrisside Yahia Ibn Ali se présenta à Cordoue et reçut pour la seconde fois la charge royale avec les acclamations du peuple. Cependant, les gouverneurs de province refusèrent de se rendre dans la capitale pour prêter serment de fidélité. Et en allant soumettre le gouverneur de Séville, Mohammad Ibn Yahia trouva la mort dans un combat le 1er mars 1026.

Dès que cette nouvelle fut connue, le Conseil d'Etat se réunit et choisit un Ommeyade, Hicham Ibn Mohammad, arrière-petit-fils d'Abderrahmane III, comme souverain. Ce prince menait jusque-là « une vie retirée et tranquille sur les frontières de la Castille, sans avoir ni l'intention ni le désir de changer son repos pour un gouvernement inquiet et agité ». En vue de se ménager une entrée triomphale dans la capitale, il inaugura son règne par des campagnes de guerre contre les chrétiens. Mais, après deux ans de batailles acharnées, il n'obtint aucun succès remarquable : cette malchance jointe à son absence prolongée de la capitale mécontenta le peuple. Aussi, l'accueil qui lui fut réservé en décembre 1029 par Cordoue ne combla-t-il pas tous ses espoirs.

La fin du dernier Ommeyade

A cette époque, plusieurs principautés étaient déjà indépendantes de fait : celles des Banou Abbed à Séville, des Banou Houd à Saragosse, des Banou Haroun à Sidonia, des Banou l'Aftas à Badajoz, des Banou Di-l-Noun à Tolède, des Banou Badis à Grenade, des Banou Hammud à Malaga... Le nouveau calife tenta de traiter pacifiquement avec ces gouverneurs, en vue de reconstituer l'unité du royaume. Sans succès. Lorsqu'il songea à employer la force, « il eut le chagrin de voir qu'il était trop faible pour pouvoir espérer aucun résultat ». Il se résigna à reprendre les négociations avec les rebelles, ce qui provoqua un vif mécontentement parmi la population cordouane pour qui toute intelligence et toute discussion avec les séparatistes étaient une ignominie. La révolte grondait.

« Quoi qu'il en fût instruit d'avance et qu'on lui eût conseillé de se retirer de la ville, (le souverain) ne put empêcher la révolte, et néanmoins il ne voulait pas lâchement s'enfuir. Pendant une nuit obs-

cure, une immense foule de peuple soulevée par des chefs turbulents parcourut les rues et demanda avec des cris terribles la déposition d'Hicham et son éloignement de la capitale [...]. Ne voyant partout que trahison, et reconnaissant l'impossibilité de relever l'empire ébranlé, il abandonna son palais avec une partie de la garde qui lui était restée fidèle et se retira près de Cordoue sur une montagne fortifiée, appelée Hisn Abi Cherif (1031). Il y fut assiégé et pris par des Cordouans. Mais il fut assez heureux pour s'échapper de nouveau, et pour trouver protection auprès du gouverneur Soliman Ibn Houd à Saragosse, qui le reçut amicalement et lui donna pour habitation un fort près de Lérída. Là, dans un petit cercle d'amis fidèles, il cultiva la poésie et les sciences, et mena une vie paisible jusqu'à sa mort (1037)¹.»

La dynastie Ommeyade, après avoir régné pendant 276 ans, ne remonta plus jamais sur le trône de Cordoue. Son empire, qui, à un moment, couvrait presque toute l'Ibérie, était maintenant morcelé en une infinité de principautés. La conséquence de cet effondrement musulman sera l'accélération du mouvement de reconquête chrétien que la terreur répandue par Almanzor avait décidément mis en branle. D'autant que, face à la montée du fanatisme islamique, qui va être de plus en plus nette, les rois chrétiens se feront un étendard de la tolérance, s'intitulant « empereurs des deux religions ».

Les premiers royaumes chrétiens

Par souci de clarté et pour simplifier l'exposé des événements survenus en Espagne du VIII^e au XI^e siècle, nous avons volontairement laissé de côté l'évolution des royaumes chrétiens de la Péninsule. Nous nous contenterons de rappeler les grandes lignes de cette évolution qui aboutira à la formation d'un Etat espagnol chrétien et à l'éviction des musulmans.

Dès la conquête musulmane, une résistance chrétienne se cristallisa autour d'un personnage légendaire : Peulago ou Pélage. Probablement haut dignitaire à la cour de Roderic à Tolède, Pélage se fit élire roi des Wisigoths et, accompagné d'une partie de la noblesse, du haut clergé et de la population, se réfugia dans les Asturies. La reconquête partira précisément de ces montagnes d'accès difficile, de peu d'intérêt économique et d'une importance stratégique négligeable aussi bien pour

¹ . Jean Béraud-Villars, *Les Touaregs au pays du Cid* (Pion 1946).

les musulmans que pour les puissants chefs francs d'Aquitaine et de Septimanie. A la fin du VIII^e siècle, Alphonse II des Asturies étendit son autorité jusqu'à la Galice à l'ouest, et à Santander à l'est. Ce fut sous son règne qu'eut lieu en Galice une découverte extraordinaire : celle de la dépouille de l'apôtre saint Jacques. La tradition, vénérable mais fragile, veut que cette dépouille ait été retrouvée ensevelie dans un champ au-dessus duquel brillait une étoile inconnue : d'où son nom de Campus stellae, Compostelle. Le haut lieu allait attirer des pèlerins de toute l'Europe occidentale ; on y construisit une magnifique cathédrale, capable de recevoir la foule des chrétiens accourus autour des reliques sacrées. Une explication positiviste de l'importance de Compostelle, peu convaincante, attribue son attraction à sa situation privilégiée de grand marché où se seraient échangés les produits de l'Orient, de l'Occident et de l'Afrique.

Au début du IX^e siècle, Louis le Pieux, on l'a vu, avait reconquis Barcelone et l'ensemble de la Catalogne péninsulaire. Un peu plus tard, la partie de la Catalogne située au nord des Pyrénées fut incorporée à l'empire franc (marquisat de Gothie) tandis que la partie péninsulaire fut organisée en comté. Après diverses péripéties, les comtes de Barcelone profitèrent des querelles dynastiques des Francs pour prendre leur indépendance, et en 987 ils refusèrent la suzeraineté de Hugues Capet. Isolée du reste de l'Espagne chrétienne, la Catalogne ne participa que tardivement à la reconquête.

D'importantes unifications

Dans les Asturies les successeurs d'Alphonse II n'efforcèrent d'agrandir leurs territoires vers le sud. Ce fut surtout Alphonse III (866 - 910) qui arracha de grandes portions des régions méridionales à l'autorité des califes. A la fin de son règne, toute la Galice lui était assujettie. Mais à sa mort, le royaume fut divisé pour ses fils en trois principautés : le León, les Asturies et la Galice. En 914, un des fils d'Alphonse III, Ordoño II, maître de la Galice qu'il avait reçue en héritage, parvint à incorporer le León, et installa sa capitale dans la ville de León.

Cependant, l'impulsion de la reconquête prendra naissance dans la région qui était en contact plus direct avec l'Andalousie musulmane la Castille. A l'origine comté subordonné au León, la Castille ne tarda pas à s'émanciper. Sa capitale, Burgos, fondée en 882, sera le berceau des

croisades anti-Islamiques. En 1035, le comté fut érigé en royaume, sous Ferdinand Ier (1035 - 1065).

Les Basquo-Navarrais aussi s'étaient constitué un royaume remuant et belliqueux, le comté de Navarre. Sous le règne de Sanche le Grand (970-1035), la Navarre imposa sa suprématie aux Etats chrétiens voisins. A la suite de l'assassinat de Garcia, comte de Castille et beau-frère de Sanche, en 1029, le souverain envahit le León qu'il incorpora à ses Etats. Entre la Navarre et la Catalogne, les trois comtés d'Aragon, de Sobrarbe et de Ribagorza étaient vassaux de la Navarre.

En 1037, Ferdinand Ier de Castille, fils de Sanche le Grand, régnait aussi sur le León et la Galice et les Asturies. Ce puissant monarque que l'on qualifia de « Almanzor chrétien », se lança ensuite contre le royaume musulman de Tolède, s'avançant même jusqu'à Séville ; en reprenant Coimbra, il abaissa la frontière avec l'Islam le long du fleuve Mondego, c'est-à-dire en plein Portugal central. Asa mort, en 1065. Ferdinand distribua à chacun de ses fils une couronne. De s disputes pour l'hégémonie éclatèrent entre les héritiers. Mais le second fils, qui allait régner sous le nom d'Alphonse VI, recueillit la totalité de l'héritage.

Ainsi, pendant que l'empire Ommeyade se démantelait, les royaumes chrétiens réussissaient d'importantes unifications et ébauchaient des tentatives de reconquête sur une grande échelle. En face de leur puissance naissante, que pouvaient les faibles Reyes de Taifas (rois de cliques), ainsi que les chrétiens nommèrent les chefs des principautés musulmanes issues du démembrement du califat ?

L'anarchie des « Taifas »

En 1031, l'Andalousie était divisée en une cinquantaine de principautés dont trois seulement méritent de retenir l'attention : l'émirat de Séville, celui de Saragosse, celui de Tolède.

Les notables de Séville s'étaient donné un gouvernement et un chef, le *cadi* Aboul Kassem. Ce personnage intrigant et diaboliquement doué réussit à se constituer un Etat sur tout le territoire de la basse vallée du Guadalquivir jusqu'à l'Atlantique, entre le royaume de Badajoz et quelques seigneuries locales. En 1041, son fils Abbad, plus connu sous le nom d'El-Moutadid, lui succéda. Aussi doué que son père, rusé et cruel, courageux jusqu'à la témérité, il s'attaqua à tous les royaumes voisins et s'incorpora les principautés les plus faibles (Niebla, Ronda,

Arcos, etc.). Mais s'il parvint à soumettre à son hégémonie les émirs de Carmona, de Malaga ou de Badajoz, il ne put opposer de résistance sérieuse aux attaques de Ferdinand de Castille qui lui imposa tribut en 1063. A la mort d'El-Moutadid en 1069, son fils El-Motamid monta sur le trône. Il allait jouer un rôle essentiel dans la résistance à l'expansion chrétienne, comme nous le verrons plus loin.

L'émirat de Tolède était sans doute le plus exposé : la capitale, ancien siège des rois wisigoths, exerçait un attrait sentimental sur les Castellans, tandis que ses richesses, dont on se plaisait à vanter l'opulence, suscitaient des convoitises.

Alphonse de Castille occupe Tolède

A l'avènement d'Alphonse VI, aucun émirat musulman n'était en mesure de mettre en échec, seul, les visées chrétiennes. Dans un premier temps, le roi de Castille, qui avait été recueilli, à l'époque de son exil de cadet dépossédé, par l'émir de Tolède, ne songea pas à intervenir contre celui-ci, à l'égard de qui il se reconnaissait une dette morale. Mais à la mort de cet émir en 1075, des événements importants amenèrent le Castillan à changer d'attitude. El-Motamid de Séville s'empara des provinces tolédanes du Guadiana et de l'ancienne capitale Cordoue, tandis que l'émir de Badajoz franchissait la frontière sud-ouest du royaume tolédan et que le gouverneur de Valence se déclarait indépendant. El-Kader, l'émir de Tolède, attaqué de toutes parts, appela alors à son secours Alphonse de Castille qui entra en campagne et le sauva. En compensation, il exigea un énorme tribut. Bientôt écrasés par les impôts, les Tolédans se révoltèrent et en 1079 contraignirent à la fuite l'émir El-Kader. Ils appelèrent au pouvoir l'émir de Badajoz, El-Motawakil. Naturellement, Alphonse VI s'inquiéta de la reconstitution, qui pouvait en résulter, d'un puissant Etat musulman au sud de son royaume. Il envahit les terres de Badajoz et se précipita sur Tolède que El-Motawakil évacua sans insister. Vers 1081, le roi de Castille entra dans Tolède avec à sa suite l'émir El-Kader qu'il rétablit sur le trône. Immédiatement, le terrible tribut imposé de nouveau par le vainqueur jeta les citoyens dans le désespoir. Incapable de dominer la situation, l'émir proposa au roi castillan de lui céder Tolède, s'il l'aidait à reconquérir Valence. Le marché fut, bien entendu, accepté. Mais Tolède opposa une vaillante résistance à l'entrée du roi chrétien : elle supporta le siège pendant tout l'hiver 1084-1085 et n'ouvrit ses portes qu'au

printemps, vaincue par la famine. Son occupation par les troupes chrétiennes eut un retentissement jusqu'en Orient.

L'année suivante, El-Kader reprenait possession de Valence sous la protection des capitaines castillans. Bientôt le même processus qui avait préparé la chute de Tolède se renouvelait à Valence. Pour gouverner, l'émir avait besoin du soutien du Chrétien ; celui-ci exigeait en contrepartie un énorme tribut ; l'émir se tournait alors contre la population qu'il pressurait jusqu'à la dernière goutte...

L'Islam « injurié »

Mais Alphonse VI, dont l'ambition était très grande, ne pouvait se satisfaire de ces succès. Il porta ses regards sur l'émirat de Saragosse, fief des Banou Houd. Saragosse payait tribut tantôt aux Aragonais, tantôt aux Castillans. En 1082, Alphonse voulut s'emparer d'une forteresse mais son armée fut battue. Il exigea alors le versement d'un tribut très élevé, prétention qui dut paraître excessive à l'émir. Au début de 1085 Alphonse mit donc le siège devant Saragosse. Après Tolède et Valence, ce nouveau coup de force chrétien provoqua une très vive émotion non seulement dans toute l'Espagne musulmane, mais aussi dans tout le Maghreb et même plus loin.

D'autant que le Castillan, dans sa soif de reconquête, s'en était pris aussi au royaume de Séville. Dès 1075, ses troupes avaient attaqué ce territoire au mépris des traités (Séville payait tribut depuis 1064). En 1082, la délégation castillane chargée de toucher le tribut s'était comportée avec une rare Insolence envers l'émir El-Motamid, qui l'emprisonna. Alphonse saisit le prétexte de cet emprisonnement pour envoyer un ambassadeur muni d'une lettre surprenante :

« De l'empereur des deux religions, le roi excellent, Alphonse Ben Sancho, à Motamid Billah. Nous t'envoyons comme ambassadeur le comte Alvar Fañez qui a toute l'intelligence que tu peux souhaiter pour administrer tes terres et il sera à ton côté mon représentant le plus qualifié en toutes circonstances. »

C'en était décidément trop. L'Islam, en Espagne et ailleurs, se sentait injurié par le Chrétien. Dans toute l'Andalousie, une agitation antichrétienne se taisait jour. Ce fut le moment que choisit El-Motamid pour appeler au secours la nouvelle puissance surgie en Berbérie, les Almoravides.

Les Almoravides entrent en scène

L'épopée des Almoravides, un des épisodes les plus remarquables de l'histoire de la Berbérie médiévale, eut d'abord pour cadre géographique les oasis du sud du Sahara occidental, dans l'actuelle Mauritanie. Elle fut l'œuvre d'une tribu, celle des Lemtouna, nomades berbères du groupe des Sanhadja. Un de leurs chefs, Yahia Ibn Ibrahim, sur le chemin du retour d'un pèlerinage à La Mekke avec son frère Abou Bakr, rencontra un théologien original, Abdallah Ibn Yacine, dans la ville-oasis de Sijilmassa (Tafilalet marocain) et le convainquit de le suivre dans le sud. Ils édifièrent ensemble un monastère-forteresse (ribat en arabe d'où l'on a tiré le nom Almoravide, Almorabitune, c'est-à-dire hommes du ribat).

Au bout de quelque temps, Ibn Yacine acquit une renommée telle que les adeptes affluèrent en très grand nombre vers le monastère. Les deux responsables de l'institution organisèrent alors ces adeptes en un ordre militaire et religieux. L'enseignement donné par le théologien tendait à la restauration de l'orthodoxie sunnite la plus intégrale en terre maghrébine, où les hérésies chi'ites et kharédjites avaient ébranlé la foi et les édifices sociaux. Quand ils eurent rassemblé plusieurs milliers de combattants, les fondateurs du monastère décidèrent de partir à l'assaut de la Berbérie pour y rétablir par l'épée ce qu'ils considéraient être la pureté islamique originelle.

Tout d'abord ils imposèrent la réforme à toute la tribu des Lemtouna. Puis ils remontèrent vers le nord, s'emparèrent de Sijilmassa (1053) d'où ils organisèrent la conquête du reste du Maroc. A cette occasion se distingua un jeune guerrier, neveu d'Abou Bakr, Yousouf Ibn Tachfin, qui conquiert successivement Taroudant, Masa, Nfis, Aghmat et le Tadlat. L'opposition la plus sérieuse qu'il rencontra fut celle dirigée par la famille des Barghouata. Au cours d'un des combats furieux contre les Barghouata, le théologien fondateur, Abdallah Ibn Yacine, fut tué. Un moment ralentie, la progression des Almoravides reprit bientôt, irrésistiblement, vers le nord.

En 1062, Yousouf Ibn Tachfin crée la ville de Marrakech, forteresse et place commerciale d'importance majeure qui allait supplanter Sijilmassa. Dès l'année suivante, les Almoravides attaquent Fez ; mais la ville ne sera prise qu'en 1069. De là, les moines guerriers se répandent pendant une décennie (1070-1080) sur toute la Berbérie centrale, ne s'arrêtant qu'à Alger. C'est à ce moment que les émissaires des émirs de

l'Andalousie transmettent au chef almoravide, Yousouf Ibn Tachfin, leur pressant appel au secours.

La bataille de Zalaca

Immédiatement, une armée formidable fut rassemblée à Tanger et Ceuta, passa le détroit, débarqua à Algésiras. Yousouf en avait pris personnellement le commandement. La plupart des émirs andalous étaient venus au-devant de lui. Il se rendit aussitôt à Séville avec ses troupes et n'y séjourna que le temps nécessaire à l'incorporation de nouvelles unités. De là il gagna le voisinage de Badajoz où il attendit l'arrivée des troupes chrétiennes commandées par Alphonse VI.

« Les deux armées, raconte Paquis, établirent leurs camps à quelques lieues de Badajoz dans une plaine couverte de bosquets que les Arabes nomment Zalaca. Une petite rivière séparait les combattants. Yousouf, avec ses Almoravides, avait placé son camp derrière une hauteur et à part des Andalous. Ceux-ci s'établirent en face des Chrétiens, dont les masses de cavalerie, qui s'étendaient à perte de vue, firent presque douter aux émirs espagnols du succès de leur cause.

« Yousouf envoya au roi de Castille une lettre dans laquelle il lui faisait ces trois propositions : 1° de se faire musulman, ou 2° de consentir à devenir, comme chrétien, tributaire du prince almoravide, ou 3° de se préparer à la bataille aussitôt que possible. [...] Lorsque Alphonse eut lu cette lettre, il la jeta à terre dans sa colère, et dit à l'envoyé : « Va dire à ton maître que nous nous verrons sur le champ de bataille. »

Alphonse usa alors d'un procédé peu honorable : il proposa la date du lundi 26 octobre 1086 comme jour de bataille, proposition acceptée par le chef almoravide. Mais le Castillan rompit délibérément les conventions arrêtées et attaqua dès le vendredi 23 octobre.

La bataille fut une des plus enragées de l'histoire de l'Espagne. Les chroniqueurs arabes, avec quelque exagération, ont fait état de 180 000 chrétiens tués ou prisonniers. Ce fut la défaite complète d'Alphonse VI, lui-même grièvement blessé et qui ne dut de survivre et d'échapper qu'à la fidélité de quelques chevaliers. Quant au reste de l'armée chrétienne, il ne fut sauvé que par l'afflux de renforts venus de France.

Cette victoire musulmane semblait amorcer la réunification du royaume d'Andalousie. C'était compter sans les velléitaires roitelets des Taïfas.

Aux mains des Almoravides

Paradoxalement, Ibn Tachfin n'exploita pas sa victoire. Il rembarqua aussitôt pour regagner Ceuta, laissant la Péninsule à ses divisions. Ce répit sera mis à profit par les chrétiens pour reconstituer leurs forces, tandis que les émirs se replongeront avec délices dans leurs querelles.

Le calme fut rompu quelques années plus tard. De nouveau les Musulmans andalous appelèrent Ibn Tachfin à leur secours, tout en lui refusant un appui massif en hommes ! S'il réussit à enlever Alédo en 1091, il échoua devant Tolède, après avoir été abandonné par les rares troupes andalouses.

A vrai dire, les Almoravides étaient diversement appréciés en Andalousie. Les classes supérieures et les lettrés, habitués à une très grande liberté d'expression et d'opinion, à une ambiance de luxe et de préciosité, s'accommodaient mal de la rigueur, de l'ascétisme et de la rudesse des Sahariens. Par contre, ces mêmes qualités émerveillaient les faqihs et surtout le petit peuple lassé de faire les frais de l'entretien des innombrables et coûteuses cours. La masse rêvait d'un gouvernement solide, juste, capable de sauvegarder l'indépendance musulmane et d'assurer la sécurité intérieure.

Ibn Tachfin comprit assez vite la situation et décida de rétablir lui-même l'unité. Les faqihs rendirent un jugement solennel, auquel l'illustre jurisconsulte Al-Ghazali apporta sa caution, et qui déclarait licite et indispensable la déposition des roitelets des Taifas par Yousouf. Ainsi légitimé, le chef Almoravide s'empara de tous les émirats du sud de l'Andalousie, les uns après les autres. Même El-Motamid, qui avait tant fait pour convaincre Ibn Tachfin de débarquer en Espagne, fut impitoyablement renversé et finit ses jours en prison, de l'autre côté du détroit. Mais cette brillante et rapide reconquête par les Almoravides se heurta à la résistance, à Valence, du fameux Cid Campeador, et à celle du roi de Saragosse, malgré les nouvelles défaites que les Berbères infligèrent à Alphonse VI à Consegrua (1097). Les armées almoravides n'entrèrent dans Valence qu'en 1101, une Valence incendiée par la veuve du Cid, Chimène. Désormais, le royaume d'Andalousie était presque entièrement reconstitué et réunifié ; mais il obéissait au moine-guerrier venu du Sahara.

De nouveau les « Sarrazins » en France

A sa mort en 1106, Ibn Tachfin laissait un empire gigantesque qui allait du Niger au Tage, de l'Atlantique à Bougie. Son successeur et fils, Ali, s'employa surtout à l'étude de la théologie, radicalisant un peu plus la doctrine malékite, ce qui lui aliéna bien des appuis précieux.

Le gouverneur de l'Andalousie était le frère du souverain, Temim Ibn Yousouf. Des mesures draconiennes, inspirées par les faqihs, furent prises contre les mozarabes, suspectés de rechercher l'alliance avec les royaumes chrétiens. C'en était bien fini de la tolérance. La conséquence fut une très grave perte d'assise du pouvoir islamique, moralement et physiquement. « Les mozarabes de Valence émigrent en Castille dès 1102. En 1125, 10 000 mozarabes de Grenade s'expatrient avec les troupes aragonaises. En 1146 se produit un autre exode, celui des mozarabes sévillans, vers la Castille¹. »

Une bataille mémorable se déroula à Ucles, à l'est de Madrid, mettant aux prises le successeur d'Alphonse, don Sancho, avec Temim : celui-ci l'emporta et tua son ennemi, tout en s'ouvrant la route de Tolède. Instruit de cette victoire, le souverain, Ali Ibn Yousouf, traversa le détroit à la tête d'une imposante armée et s'empara de Talavera, Badajoz, Lisbonne, Porto et Saragosse. En 1110, les troupes almoravides atteignirent les Pyrénées. Dans la foulée, ils reconquirent les Baléares d'où ils lancèrent des raids contre la Provence et l'Italie. L'empire almoravide était à son apogée. Et la France méditerranéenne faisait de nouveau connaissance avec les Sarrazins ».

La contre-offensive chrétienne en reprit avec plus de force. Elle se concentra en Aragon qui reçut, plus que jamais jusqu'alors, des appuis venus de toute l'Europe chrétienne. Saragosse fut reprise dès 1117 ; Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre, bénéficiant d'innombrables complicités parmi les chrétiens mozarabes persécutés, lança une expédition à travers toute l'Andalousie jusqu'à Grenade. Mais s'il mit en difficulté les armées de Temim, il ne parvint à occuper aucune ville. De nouveau, Cordoue s'agitait : pour rétablir l'ordre, Ali dut revenir d'urgence de Marrakech (1121).

¹ . Américo Castro, *op. cit.*, p. 190.

Une vaste contestation

Le souverain venait tout juste de calmer les Andalous que déjà du Maroc lui parvenaient des nouvelles alarmantes : les tribus de l'Atlas, traditionnellement turbulentes, se révoltaient. Ali se hâta donc de regagner sa capitale, laissant le gouvernement de l'Espagne à son fils Tachfin Ibn Ali. Avec un bonheur inégal, celui-ci soutint de nombreuses guerres contre les Chrétiens pendant une dizaine d'années, ce qui lui valut d'accéder au trône almoravide à la mort d'Ali en 1143.

Mais, tandis que le rigorisme almoravide s'était détendu et amolli en Espagne au contact de la noblesse andalouse cultivée et raffinée, au Maghreb, tout au contraire, il s'était durci. En sorte que les Almoravides, déjà fuis par les mozarabes chrétiens, furent hais tant par les musulmans d'Espagne, qui préférèrent parfois payer tribut aux rois chrétiens pour prix d'une relative liberté, que par les populations berbères qui geignaient sous le formalisme strict de ces malékites.

Venus d'Orient, de nouveaux courants de pensée atteignirent la Berbérie, provoquant un regain d'Intérêt pour la spéculation philosophique, derrière quoi s'était si souvent abritée la contestation politique. Parmi ces courants, le plus important était celui de Al-Ghazali, « le saint Thomas d'Aquin musulman », maintenant passé du droit à la philosophie et à la mystique, sous l'influence de la dialectique grecque et du soufisme, cette contemplation spéculative si éloignée du juridisme de l'Islam orthodoxe. « Comme tant de vagues religieuses qui avaient déferlé d'Orient en Occident, affirme Mariés, ce courant transportant des concepts nouveaux gagna l'Afrique du Nord et l'Andalousie à peu près à l'époque où, issues elles aussi de l'Asie (sans doute du manichéisme persan), la doctrine cathare et celle des Vaudois s'insinuaient dans l'Europe chrétienne et y répandaient une ferveur spirituelle rajeunie [?]. Le Maghreb et l'Espagne, pliés sous les principes desséchés de l'agnosticisme malékite, se jetèrent passionnément vers ces nouveautés. Les œuvres de Al-Ghazali connurent une vogue énorme en Andalousie, où la philosophie et l'exégèse avaient toujours fleuri. La dynastie almoravide s'opposa violemment à cet esprit nouveau. Attachée à l'orthodoxie, elle croyait la trouver dans le mélange de pratiques strictes et d'interprétation littérale prôné par les faqih maghrébins. Le mysticisme brûlant et la subtilité philosophique professés par les écoles levantines semblèrent à ces doctrinaires le comble de l'hérésie.» Les persécutions infligées par le pouvoir aux adeptes de Al-Ghazali et l'autodafé de ses œuvres finirent

de jeter tout ce que l'Andalousie et le Maghreb comptaient d'intellectuels dans l'opposition. La situation était mûre pour le renversement de la dynastie. Mais cela ne pouvait se produire que si un homme d'exception se révélait capable de rallier autour d'un « message » spirituel et politique tant d'oppositions variées dans leurs origines comme dans leurs finalités.

Apparition d'un « madhi »

Cet homme, surnommé « le Flambeau des Almohades », s'appelait Ibn Toumert. Né vers 1080 dans un village de la tribu des Masmouda, dans l'Atlas, Ibn Toumert voyagea longuement d'Espagne au Levant. Ses études commencées à Cordoue furent perfectionnées à Baghdad ; la légende voudrait qu'il reçut l'enseignement du grand maître Al-Ghazali en personne. En 1116, il était de retour au Maroc après avoir suivi la route côtière du nord de l'Afrique. Son style de vie étonna ses concitoyens par son ascétisme et sa simplicité : il était en continuelle méditation, « s'abstenant totalement de femmes et le plus souvent aussi de nourriture ». On voit par-là qu'il dut fréquenter les soufis d'Orient dont l'influence se retrouve aussi dans sa philosophie. « Imbu des rigides doctrines d'un monothéisme du type moutazilite, dit Paquis, ennemi acharné de tout anthropomorphisme et des procédés routiniers des malékites du Maghreb et de l'Andalousie, il se mit à propager avec ardeur ses idées. Il n'admettait pas autre chose que le Qoran et la Sunna, et il condamnait l'application à la théologie et au droit de méthodes basées sur l'argumentation logique. Ses intempérances de langage dans la censure des coutumes publiques lui valurent d'être partout expulsé. » Ibn Toumert ne trouva de repos que dans sa tribu d'origine où sa prédication vigoureuse lui assura un succès considérable. Un groupe de fidèles se forma autour du maître. Parmi ces compagnons un homme se distinguait entre tous : Abd el-Moumen Ibn Ali. La petite communauté se rendit maîtresse d'une bourgade du Haut Atlas, Tinmal, qui allait être la capitale d'un grand mouvement. Le nom par lequel on désigne ce mouvement puis la dynastie qui en naquit : almohade, vient de mouwahidines, « ceux qui croient en un Dieu unique ». En effet, Ibn Toumert considérait les Almoravides comme des polythéistes, par opposition à son enseignement monothéiste. Il est clair par conséquent que le mouvement almohade était voué à une lutte à mort contre les Almoravides.



***Boadbil (Mohammad XI) remet les clés de Grenade
à Isabelle la Catholique, le 2 janvier 1492.
Bibi. nat., Paris.***

Un jour, le mahdi (messie), titre que s'octroya Ibn Toumert, fut convoqué devant l'émir almoravide Ali Ibn Yousouf dans sa capitale, Marrakech. L'ascète y découvrit un spectacle choquant pour le musulman intégriste qu'il était : « On vendait à Marrakech le vin ouvertement dans les rues, les porcs couraient au milieu de la population musulmane¹ et les biens des orphelins étaient pillés... » Ibn Toumert laissa exploser son indignation devant le souverain, qui « baissa la tête et se mit à réfléchir, le front penché vers la terre ».

Les Almohades s'emparent du Maroc et de l'Andalousie

De retour dans la montagne, le prédicateur et ses fidèles lancèrent la croisade. Par milliers les hommes de la tribu des Masmouda rejoignirent leurs rangs. En quatre ans (1124-1128), tout le massif de l'Atlas bascula en faveur des Almohades. Abd el-Moumen, le fidèle lieutenant du mahdi, se crut assez fort alors pour attaquer Marrakech. Mais la contre-attaque des Almoravides le mit en déroute et il regagna ses montagnes. Peu après, Ibn Toumert, malade et épuisé, mourait. Un conseil de dix membres fut élu pour gérer la communauté. Cependant en 1131, Abd el-Moumen était porté à la tête du mouvement, avec le titre de calife. A partir de cette date, la guerre contre les Almoravides prit une autre tournure. En sept ans, le « calife » almohade conquiert les principales villes du Maroc et même Tlemcen. A la fin de 1145, après la prise de Tanger, de Fez, d'Agmat, Abd el-Moumen mit le siège devant Marrakech, la capitale almoravide où le dernier émir, Tachfin Ibn Ali, venait de mourir.

Marrakech capitula après une longue résistance. On conte que durant ce siège 200 000 personnes moururent de faim ou d'épidémie, tandis que 70 000 chefs et soldats almoravides furent passés au fil de l'épée ; presque tous les monuments érigés par la précédente dynastie furent détruits.

La victoire des Almohades provoqua une énorme surprise en Andalousie. Des émissaires allèrent aussitôt demander l'intervention des nouveaux maîtres du Maghreb. Au printemps 1146, une armée almohade traversait le détroit, s'emparait de Tarifa, Algésiras, Algarbe,

¹ . On sait que le vin et la viande de porc sont prohibés par le Qoran.

Badajoz et Séville (1147). Seuls les émirs de Valence et des Baléares opposèrent une résistance qui fut balayée en quelques mois.

La nouvelle invasion de l'Andalousie donna une justification supplémentaire aux chrétiens pour relancer et intensifier leurs attaques. Malgré les exactions qu'ils commirent lors de leur première intervention, les Almohades furent rappelés pour contenir l'offensive chrétienne. De nouvelles troupes débarquèrent : cette fois l'Espagne musulmane passait définitivement sous contrôle almohade. Gibraltar fut puissamment fortifié et les frontières septentrionales garnies de forteresses.

Sur le continent africain, Abd el-Moumen avait envoyé ses armées à la conquête de l'est maghrébin qu'il soumit jusqu'en Tripolitaine : la dynastie des Hammadites de Bougie fut anéantie, les Normands de Sicile expulsés du littoral africain où ils avaient établi quelques bases.

A sa mort en 1163, Abd el-Moumen avait réussi à constituer un empire s'étalant de la Libye à l'Atlantique et d'Andalousie au Mali. Le successeur du fondateur almohade, son fils Abou Yacoub, fut proclamé calife en 1163. Il eut tout d'abord à faire face à deux insurrections, l'une en Ifrikiya (Tunisie), l'autre en Espagne, fomentée celle-là par les derniers Almoravides qui s'étaient réfugiés aux Baléares. Le calife s'établit à Séville qui jouit alors des prérogatives de capitale impériale. La dynastie y fit bâtir le fameux Alcazar et surtout la mosquée dont ne subsiste que le minaret dit la « Giralda ».

La guerre sainte

Abou Yacoub mourut en 1184 au cours du siège de Santarem et fut remplacé par son fils Yacoub al-Mansour. La pression chrétienne aux frontières de l'Andalousie redevint très forte et il fallut au nouveau souverain l'appui unanime des faqihs pour lancer la guerre sainte, ce qui accentua un peu plus le rigorisme théologique officiel, dont le grand Averroès sera la principale victime musulmane. Toutefois, lorsque le danger chrétien fut écarté, Yacoub rappela le philosophe et le couvrit d'honneurs à Marrakech. Les mozarabes subsistants connurent alors la persécution absolue qui « élimina pratiquement tout vestige de culte chrétien¹ ».

¹ . Antonio Morillo Crespo, *Vejer de la Frontera* (Cadix 1975, p. 79). Américo Castro, *op. cit.*, p. 179.

En 1194, Alphonse VIII de Castille, qui avait réussi à s'entendre avec les royaumes d'Aragon, de León et de Portugal, envahit l'Andalousie qu'il traversa jusqu'à Algésiras. Cette campagne spectaculaire ulcéra le calife almohade. L'année suivante, Yacoub débarqua à Algésiras avec une imposante armée, bien décidé à punir l'arrogant Castillan. Le choc se produisit à Alarcos, le 11 juillet 1195. Alphonse subit une terrible défaite ; blessé, il s'enfuit, laissant sur le champ de bataille plus de vingt mille morts ou blessés. Sur leur lancée, les Musulmans parviennent jusqu'à Tolède. Mais la campagne s'arrête là.

En 1199, Yacoub s'éteignait dans sa capitale, de nouveau Marrakech, sans avoir pu éliminer la menace que la Reconquista faisait peser sur l'Andalousie. Son successeur, Mohammad el-Nasser, agrandit le royaume par la prise de Majorque. Dans le même temps, les signes avant-coureurs d'une décadence apparaissaient un peu partout dans l'immense empire. Les tribus berbères reprenaient leur agitation, compliquant la tâche du souverain.

Le coup de massue de Las Navas

La guerre islamo-chrétienne en Espagne avait largement dépassé les frontières de l'Ibérie. Désormais, c'était toute l'Europe chrétienne qui s'était liguée, en raison de la persécution almohade, à l'appel du pape Innocent III. Des combattants venus de toute l'Europe se joignaient à ceux du roi de Castille près de Tolède en février 1212 : outre les rois d'Aragon et de Navarre, avaient répondu à l'appel à la croisade les comtes catalans, les seigneurs du Roussillon, les templiers, les chevaliers de Santiago, ceux de Calatrava et des milliers de chevaliers français, anglais, allemands venus à titre personnel. De son côté, Mohammad el-Nasser passait en Andalousie avec une puissante armée. Le samedi 14 juillet 1212, les deux adversaires se livrèrent une bataille furieuse dans la plaine de Las Navas de Tolosa, près de Jaén. Les rois chrétiens, groupés autour d'Alphonse VIII de Castille, l'emportèrent complètement. Cette lourde défaite, terminée en déroute, sonnait le glas non seulement de la dynastie almohade, mais aussi de toute l'Espagne musulmane. Les deux tiers de la Péninsule étaient maintenant retombés entre les mains des souverains chrétiens. La victoire de Las Navas eut une autre conséquence tout aussi importante pour l'avenir : la suprématie de la Castille.

Rentré au Maroc peu après sa défaite, Mohammad el-Nasser mourut l'année suivante. L'armée almohade brisée par le coup de massue de Las Navas ne fut plus qu'un corps en décomposition où s'affrontaient des intérêts divergents. Comme elle avait constitué le ciment de l'empire, son éclatement préfigura celui du pouvoir politique central.

Dès le lendemain de la défaite, les roitelets d'Andalousie renouèrent avec leur jeu favori, reconstituant la mosaïque des Taifas sous l'empire des Almohades, ce qui allait précipiter la reconquête définitive de l'Espagne. Une reconquête favorisée par l'aspiration générale des peuples d'Andalousie à être délivrés du despotisme fanatique des Almohades : tous maintenant « désiraient séparer leur destin de l'Afrique¹ ».

Naissance du royaume de Grenade

Ferdinand III, nouveau roi de Castille (saint Ferdinand, cousin germain de saint Louis de France), s'empara successivement des principales villes de l'Andalousie musulmane : Cordoue, en 1236 ; Murcie, en 1244 ; Jaén, en 1246. Mais la cité la plus prestigieuse de cette époque était Séville, la quasi-capitale des Almohades : riche de plusieurs dizaines de palais, de jardins, de mosquées, elle comptait, dit-on, plus de cinq cent mille habitants, ce qui, même exagéré, souligne son importance économique et industrielle. L'armée castillane s'installa au début de l'année 1247 dans la campagne environnante. Puissamment défendue par ses gigantesques remparts, la ville pouvait supporter sans grand dommage un siège de très longue durée. En outre, elle était divisée par le Guadalquivir en deux cités reliées entre elles par un pont de bateaux maintenus par des chaînes de fer. Il faudra un an et demi aux armées chrétiennes pour pénétrer dans la fière capitale (19 novembre 1248). Les rois chrétiens jouaient alors à fond la carte de la tolérance dont les Almoravides puis les Almohades avaient privé le camp islamique : l'épithète de saint Ferdinand, reconquistador de Séville, dans la cathédrale de celui-ci, est rédigée, en même temps qu'en castillan et en latin, en hébreu et en arabe.

L'émir d'Arjona, de la famille des Banou el-Ahmar, profita des défaites et désordres pour accroître son autorité et l'étendre à plusieurs cités voisines. En 1238, cet émir, Mohammad Ibn Nasr, s'installait à

¹ . Antonio Morillo Crespo, *op. cit.*, p. 83.

Grenade où il se fit couronner roi sous le nom de Mohammad I^{er}. Il fondait la dynastie des Nasrides qui allaient régner pendant deux siècles et demi sur le dernier royaume musulman d'Espagne. Pour sauvegarder son indépendance, Mohammad I^{er} accepta de payer tribut au roi de Castille, tout en nourrissant l'espoir de s'en affranchir au plus tôt. Lorsqu'il mourut en 1273, le Nasride avait consolidé son Etat, qui avait reçu de forts contingents maghrébins chassés par les nouveaux maîtres du Maroc, les Mérinides (successeurs des Almohades).

En 1275, Abou Yousouf, le Mérinide, d'accord avec le roi de Grenade, Mohammad II, débarqua à Algésiras avec des moyens militaires très importants et entreprit une campagne contre les Chrétiens. Il renouvela son entreprise deux ans plus tard : s'il détruisit plusieurs armées adverses et assiégea même Séville, il ne put obtenir aucun résultat décisif. La contre-attaque chrétienne menée par Alphonse X le Savant, grand prince lettré, se solda par le siège d'Algésiras, qui fut levé peu après (1279). Quelque temps plus tard, Alphonse appela à son secours Abou Yousouf, le Mérinide, à la suite du soulèvement de son fils. Les deux ennemis d'hier se retrouvèrent du même côté de la barrière. Le paradoxe voulut que le roi de Grenade, Mohammad II, quant à lui, prît position en faveur du fils rebelle. Cette affaire, après de multiples rebondissements, s'acheva par une nouvelle alliance entre Mohammad II et le roi de Castille, au prix de la cession de Tarifa au roi chrétien.

L'Alhambra et les Abencérages

En 1308, Abou Djouiouch détrôna son frère Mohammad III, mais à son tour il fut victime d'une conjuration et écarté en 1314 au profit de son cousin Abou Oualid Ismaïl : le règne de cette deuxième branche des Nasrides sera marqué notamment par la construction du fameux Alhambra (la Rouge). Abou Qualid reprit les hostilités contre le royaume de Castille à qui il infligea des défaites (1319). Il mourut assassiné en 1325.

Les souverains qui gouvernèrent à sa suite ne se signalèrent pas par de grands exploits militaires, si Mohammad V faillit annexer Cordoue en 1368, en mettant à profit les dissensions des royaumes voisins. Mais la construction de l'Alhambra fut achevée et consacra l'épanouissement de l'art architectural hispano-mauresque.

L'autre fait majeur de l'histoire du royaume de Grenade reste l'opposition irréductible des deux célèbres familles des Abencérages

(Banou el-Sarradj) et des Zegriss, popularisée en France par Châteaubriand. A cette même époque, les Etats voisins n'étaient guère mieux lotis : la Castille et le royaume mérinide du Maroc étaient également déchirés par des luttes intestines, ce qui contribua beaucoup à sauvegarder l'indépendance de Grenade. Mais, dès que la Castille fut fermement reprise en main et que l'union se réalisa entre la Castille et l'Aragon, la chute de Grenade devint inéluctable. En 1492, ce sera chose faite.

L'extraordinaire résistance du petit Etat à la puissance colossale de l'Europe chrétienne souleva l'admiration même de ses adversaires. Mais elle n'empêcha pas la chute. Le dernier souverain grenadin, Boabdil (Mohammad XI), eut à remettre les clés de l'ultime royaume musulman d'Espagne le 2 janvier 1492 à Ferdinand et Isabelle d'Espagne au cours d'une cérémonie dont on devine l'émotion : « Boabdil, entouré d'une escorte bien armée, descend de l'Alhambra jusqu'aux bords du Génil, où l'attendent les rois, le cardinal Mendoza, vêtu d'écarlate et d'hermine, et derrière eux les prélats et les états-majors. Son cheval arrêté à quelques pas de Ferdinand, le Maure s'avance, le visage creusé de souffrance, les lourdes clés tendues. Le roi ne lui permet pas de s'agenouiller, s'incline vers lui et le prend dans ses bras, puis Boabdil baise les mains de la reine¹. »

780 ans après le débarquement de Tariq, le dernier prince islamique quittait définitivement la Péninsule ibérique. Mais les Musulmans y auront laissé des traces profondes que les siècles n'ont point effacées.

¹ . Jacques Pinglé, *op. cit.*

2. Les raisons de douter

L'histoire de l'Espagne médiévale sous domination « arabe », dont nous venons de donner un résumé, correspond à la thèse générale admise sur les Mauresques et les Sarrazins. Il existe cependant d'autres écoles, marginales et souvent outrées, dont la plus retentissante a été popularisée récemment par l'ouvrage d'Ignacio Olagüe, Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne : nous reviendrons à la fin de ce volume sur cette thèse. En effet, il nous importe surtout ici, sinon de récuser, du moins de nuancer fortement les idées les plus largement répandues dans le public, celles des tenants de la vision classique arabo-orientale de l'Espagne du VIII^e au XV^e siècle, et du phénomène « sarrazin ».

Dans ses grandes lignes, cette vision repose sur quatre postulats.

Premier postulat : la Berbérie a été brutalement et rapidement islamisée et arabisée.

Deuxième postulat : le pouvoir en Afrique du Nord, au moins jusqu'à l'avènement des dynasties almoravides et almohades, n'a jamais cessé d'être détenu par les conquérants arabes qui maintenaient le pays dans la mouvance des califes arabes de Damas puis de Bagdad.

Troisième postulat : la conquête de la péninsule Ibérique, œuvre strictement arabe, a eu comme prolongement naturel l'indépendance de l'Andalousie musulmane à l'égard de la Berbérie, jusqu'à l'instauration des dynasties marocaines.

Quatrième postulat : en conséquence, l'influence berbère a été négligeable, voire tout à fait nulle. En Espagne, chez les Mauresques et les Sarrazins, il n'y a donc pas plus d'histoire berbère qu'en Afrique du Nord.

Ce n'est assurément pas le goût de la polémique ni la passion de la controverse qui nous ont dicté les réticences légitimes que nous croyons devoir formuler à l'encontre de cette thèse. Mais des zones d'ombre importantes demeurent ; certaines affirmations ne reposent sur aucun document ni matériel historique fiables ; parfois c'est tout un pan de cet édifice qui oscille sur des bases peu sûres ; en revanche, Mauresques et Sarrazins comme Maghrébins participent manifestement, de manière très large, à l'histoire proprement berbère, cette grande méconnue.

Nous avons regroupé les interrogations suscitées par cette lecture en trois chapitres qui constituent autant de raisons de douter.

Les confusions « originelles ». Bien des erreurs ou des affirmations fallacieuses figurent dans les auteurs occidentaux, qui introduisent de graves confusions. Quelques-unes de ces erreurs, parmi les plus flagrantes, trouvent leur origine dans les récits empruntés aux auteurs orientaux. En outre, lorsque des Berbères se sont avisés d'écrire leur propre histoire, ils ont entretenu ces méprises et ces embarras, poussés par des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Les impossibilités du récit de la conquête. Telle qu'elle a été écrite, la conquête « arabe » de l'Espagne apparaît comme une entreprise relevant du miracle. Comment, en effet, une armée de quelques milliers d'hommes, séparée de ses centres par trois milliers de kilomètres, harcelée par un ennemi impitoyable, ne bénéficiant d'aucun apport de troupes fraîches, a-t-elle pu subjuguier d'énormes populations et territoires, vaincre tant d'adversaires dont rien ne permet de sous-estimer la force ni le courage ?

Les contradictions de l'histoire de l'Espagne « arabe ». Peuplement et démographie, organisation sociale et conception du pouvoir, légitimité de dynasties étrangères et légalité d'autorités contestées, création d'un art original mais composé d'apports variés : en fait, c'est tout le tissu historique de la période musulmane de l'Espagne — et peut-être d'autres périodes aussi — qui semble littéralement tissé de contradictions. Il ne saurait être question d'en dresser un catalogue exhaustif, affaire de spécialistes. Mais nous pouvons souligner les plus importantes, celle sur quoi se fonde l'interprétation fautive ou abusive des événements.

Ainsi apporterons-nous au lecteur d'histoire curieux de vérité la révélation d'une nouvelle richesse de l'histoire occidentale qui explique enfin beaucoup de choses restées obscures d'un passé capital pour l'Afrique du Nord, l'Ibérie et même la France.

Chapitre I

LES CONFUSIONS ORIGINELLES

Dans la plupart des ouvrages historiques occidentaux relatant la conquête de l'Espagne au Moyen Age ou l'activité des Sarrazins, la plus grande confusion règne sur l'identité véritable des envahisseurs. En effet, ceux-ci sont désignés indistinctement par une variété considérable de noms : Arabes, Africains, Maures, Sarrazins, Nomades, Barbares, Berbères, Barbaresques, Mahométans, Musulmans...

Cette inflation chaotique de qualificatifs révèle deux attitudes profondément invétérées chez les historiens de l'Afrique du Nord médiévale et des périodes postérieures. S'agissant des conquérants de l'Espagne et des razzieurs de la Gaule, s'exprime par cette absence de terminologie précise une sorte de répulsion instinctive : les envahisseurs « barbares » sont comme recouverts par l'opprobre de ces noms et de ces qualificatifs lourds d'une énorme charge émotive historique.

D'autre part, cette imprécision, délibérément entretenue, est révélatrice d'un refus catégorique de chercher à connaître ou à comprendre rationnellement l'« autre civilisation », rejetée en bloc et sans appel.

L'exemple du mot « sarrazin »

Un exemple entre beaucoup d'autres : le mot « sarrazin ». Un grand nombre d'auteurs, et parmi les meilleurs, lui assignent comme éty-

logie « l'arabe charqiyin, pluriel de charqi qui veut dire oriental ». En réalité le mot vient du grec saraqênoi, passé en latin en saraceni, d'où l'on a dérivé sarrazin ; saraqênoi désignait les Arabes qui vivaient sous la tente (de skênê, tente en grec). A l'origine, donc sarrazin avait une signification très précise et ne s'appliquait qu'à la population nomade arabe vivant sous la tente dans la région périphérique de la Syrie et de la Palestine.

Pourquoi et comment le mot s'est-il étendu au monde berbère ? Certains ont voulu expliquer ce glissement de sens par l'islamisation et l'arabisation de l'Afrique du Nord. Dès lors que la civilisation qui y a fleuri (et qui a ravagé l'Occident européen) ne se distinguait pas de celle des Arabes d'Orient, à quoi bon différencier les populations concernées ? D'autres historiens ont recherché une justification d'apparence plus scientifique. Mais leur argumentation repose sur une vision mythique de l'histoire et des structures sociales de la Berbérie. Nous touchons ici au cœur de la problématique maghrébine et cela mérite un développement.

Une vision mythique

Cette démarche d'esprit est la suivante : les populations indigènes du Maghreb sont présentées comme ayant une organisation sociale de type tribal, donc tout à fait comparable à celle des Arabes ; comme chez ceux-ci, les populations avaient un mode de vie caractérisé par la cohabitation belliqueuse d'éléments nomades et d'éléments sédentaires ; d'ailleurs, ces populations auraient même des ascendances ethniques localisées dans le Proche-Orient, ce qui apporte la confirmation décisive d'une évidence. Le point d'aboutissement est la négation pure et simple de la singularité berbère : comme le caractère dominant de la civilisation musulmane du Maghreb et de l'Espagne médiévale était et demeure d'essence arabe, faire cas des Berbères, chercher une histoire berbère, n'a aucun sens.

L'un des plus grands propagateurs de cette vision mythique est sans conteste E.F. Gautier, professeur à l'université d'Alger dès 1902 et mort en 1940, auteur notamment d'un ouvrage intitulé *Le Passé de l'Afrique du Nord : Les siècles obscurs* (1937). « E.F. Gautier s'est posé précisément la question de savoir, dit Marcy, quelle pourrait être la valeur explicative d'ensemble des grandes généalogies berbères mentionnées par les historiens. D'après lui, l'histoire du Moyen Age

nord-africain pourrait s'interpréter essentiellement comme un duel à mort entre les deux grandes familles ethniques berbères distinguées par Ibn Khaldoun : celle des Botr et celle des Brânès, les principaux représentants du parti Botr étant les Zénètes [nomades] et les représentants Brânès les Sanhadja, qui sont foncièrement des sédentaires établis depuis longue date au Maghreb, où ils forment la population largement dominante de la Grande et Petite Kabylie. Ainsi, l'opposition ethnique Botr-Brânès, ou si l'on veut, Zénètes-Sanhadja, qui est en substance le conflit des nouveaux arrivés avides de s'assurer des moyens d'existence, contre les anciens occupants bien décidés à ne céder aucun des leurs, se doublerait d'une opposition économique, capitale, dans les genres de vie respectifs : nomade ou sédentaire, des deux antagonistes. De là, entre eux, une haine acharnée, inexpiable, et qui ne connaît pas de trêve¹.»

Des racines très anciennes

Pareille schématisation du monde maghrébin a correspondu aux nécessités idéologiques de la période coloniale. Il est facile de comprendre que cette division du peuple indigène en deux groupes ethniques supposés hostiles entre eux, faisait le jeu du colonisateur. Ajoutons que celui-ci avait pris fait et cause dans cette querelle en faveur des sédentaires, le groupe le moins dangereux pour lui.

Mais cette vision des choses n'a pas été inventée de toutes pièces par les historiens européens. Ceux-ci n'ont fait qu'exploiter, en les éclairant d'un jour nouveau, des idées déjà bien enracinées dans la tradition historique du Maghreb. C'est au grand historien maghrébin Ibn Khaldoun, né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406, qu'il faut revenir. Sa fameuse *Histoire des Berbères* et son *Discours sur l'Histoire universelle* ou *Prolégomènes*, ont élevé au rang de dogmes inattaquables des contre-vérités. Au point que des esprits pourtant critiques et fins les ont acceptées sans discussion.

Si l'on veut comprendre intimement le processus intellectuel qui aboutit à la minimisation, voire à la négation du rôle des Berbères dans la conquête de l'Espagne musulmane et dans l'épopée sarrazine, c'est dans l'analyse des idées de base qui conditionnent le discours historique maghrébin que l'on doit en chercher les racines.

¹ . Georges Marçais, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age* (Aubier 1946).

Nommés par un roi du Yémen

« Depuis les temps les plus anciens, dit Ibn Khaldoun, dans son Histoire des Berbères, cette race d'hommes habite le Maghreb dont elle a peuplé les plaines, les montagnes, les plateaux, les régions maritimes, les campagnes et les villes. Ils construisent leurs demeures soit de pierre et d'argile, soit de roseaux et broussailles, ou bien encore de toiles faites avec du crin et du poil de chameau. Ceux d'entre les Berbères qui jouissent de la puissance et qui dominent les autres s'adonnent à la vie nomade et parcourent, avec leurs troupeaux, les pâturages auxquels un court voyage peut les amener : jamais ils ne quittent l'intérieur du Tell pour entrer dans les plaines du désert. Ils gagnent leur vie à élever des moutons et des bœufs, se réservant ordinairement les chevaux pour la selle et pour la propagation de l'espèce. Une partie des Berbères nomades fait aussi métier d'élever des chameaux, se donnant ainsi une occupation qui est plutôt celle des Arabes. Les Berbères de la classe pauvre tirent leur subsistance du produit de leurs champs et des bestiaux qu'ils élèvent chez eux ; mais la haute classe, celle qui vit en nomade, parcourt le pays avec ses chameaux, et toujours la lance en main ; elle s'occupe également à multiplier ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs.

« Leur langage est un idiome étranger, différent de tout autre : circonstance qui leur a valu le nom de Berbère. Voici comment on raconte la chose : Ifricos, fils de Caïs Ibn Saïfi, l'un des rois du Yémen, envahit le Maghreb et l'Ifrikiya, et y bâtit des bourgs et des villes après en avoir tué le roi, El Djerdjïs. Ce fut même d'après son nom, à ce que l'on prétend, que ce pays fut nommé l'Ifrikiya. Lorsqu'il eut vu ce peuple de race étrangère et qu'il l'eut entendu parler un langage dont les variétés et les dialectes frappèrent son attention, il céda à l'étonnement et s'écria : « Quelle berbera est la vôtre ! » On les nomma Berbères pour cette raison. Le mot berbera signifie, en arabe, un mélange de cris intelligibles ; de là on dit, en parlant du lion, qu'il berbère, quand il pousse des gémissements confus.

« Les hommes versés dans la science des généalogies s'accordent à rattacher toutes les branches de ce peuple à deux grandes souches : celle des Bernès et celle des Madghis. [...] On appela les descendants [des Madghis] El-Botr, de même que l'on désigne par le nom de Bérânès les familles qui tirent leur origine de Bernès. Madghis et Bernès

s'appelaient chacun fils de Berr : cependant, les généalogistes ne s'accordent pas tous à les regarder comme issus d'un même père ; Ibn Hazm¹, par exemple, dit qu'ils étaient fils du même père ; mais les généalogistes du peuple berbère déclarent que les Béranès sont enfants d'un Berr qui descendait de Masigh, fils de Canaan, tandis que les Botr ont pour aïeul un autre Berr qui était fils de Caïs, et petit-fils de Ghailan² »

Fantaisistes origines bibliques

En ce qui concerne le rattachement des Berbères à des peuples des temps anciens (entendez des temps bibliques), Ibn Khaldoun a rapporté plusieurs versions, toutes également fantaisistes.

Les uns, dit-il, les regardent comme des descendants de Yacsan, fils d'Abraham.

D'autres les considèrent comme Yéménites, et d'autres comme une population mélangée, venue du Yémen.

Certains ont même affirmé qu'ils étaient descendants des fameux Ghassanides, Arabes nomades établis à la frontière de la Syrie et de la Palestine, et qui jouèrent un rôle historique important dans la période qui précéda l'avènement de l'Islam (cf. Notre Introduction).

Une version leur attribue une ascendance également orientale qui fait des Berbères une branche des Lakhmides : « Ils avaient habité la Palestine, mais ils en furent chassés par un roi de Perse. Arrivés en Egypte, ils ne purent obtenir des souverains de ce pays l'autorisation d'y rester ; aussi traversèrent-ils le Nil et se répandirent en Afrique du Nord. »

Rapportant d'autres traditions qui font des Berbères des Homérites, ou « une portion du peuple de Goliath », Ibn Khaldoun se réfère à des généalogistes berbères qui considéraient que leurs ancêtres « habitaient la Syrie et, ayant les Arabes pour voisins, partageaient avec eux la jouissance des eaux, des pâturages, des lieux de parcours, et s'alliaient à eux par des mariages... »

Ibn Khaldoun réfute lui-même toutes ces hypothèses, « erronées et bien éloignées de la vérité ». Celle qui représente les Berbères comme des enfants d'Abraham est absurde, proclame-t-il, du fait qu'entre

¹ . L'un des plus célèbres généalogistes « arabes », originaire d'Andalousie.

² . Traduction du baron de Slane, Geuthner 1968.

David (le vainqueur de Goliath) et Isaac, fils d'Abraham et frère de Yacsan, le prétendu père des Berbères, il n'y a eu qu'à peu près dix générations : « On ne saurait guère supposer que, dans cet espace de temps, les Berbères eussent pu se multiplier au point qu'on le dit. »

« L'opinion qui les représente comme les enfants de Goliath ou Amalécites, et qui les fait émigrer de la Syrie, soit de bon gré soit de force, est tellement insoutenable qu'elle mérite d'être rangée au nombre des fables. Une nation comme celle des Berbères, formée d'une foule de peuples et remplissant une partie considérable de la terre, n'a pas pu y être transplantée d'un autre endroit, et surtout d'une région très éloignée. Depuis une longue suite de siècles avant l'Islam, les Berbères ont été connus comme habitants du pays et des régions qui leur appartiennent de nos jours, et ils s'y distinguent encore aux marques spécifiques qui les ont toujours fait reconnaître. »

Le « fait réel » : des fils de Cham

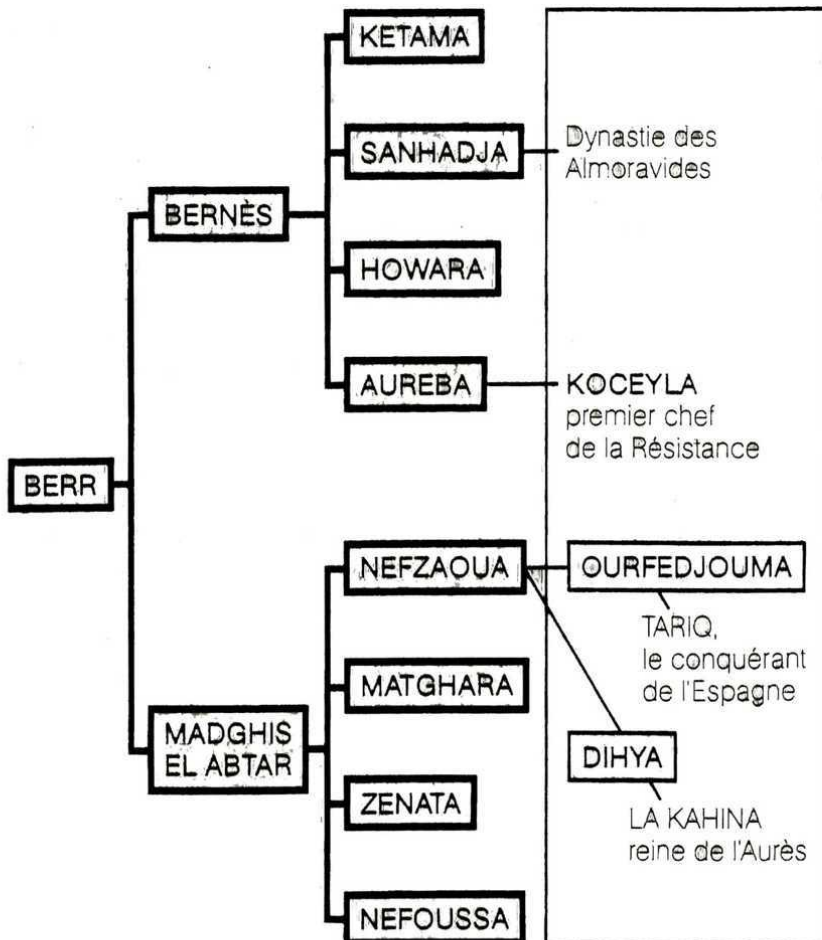
Récusant successivement les autres hypothèses, le grand historien du Maghreb énonce sa propre thèse : « Maintenant le fait réel est ceci : les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé. Leur aïeul se nommait Mazîgh ; leurs frères étaient les Gergéséens (Agrikech) ; les Philistins enfants de Casluhim, fils de Misraïm, fils de Cham, étaient leurs parents. Le roi, chez eux, portait le titre de Goliath (Djalout). Il y eut en Syrie entre les Philistins et les Israélites des guerres rapportées par l'histoire, et pendant lesquelles les descendants de Canaan et les Gergéséens soutinrent les Philistins contre les enfants d'Israël. Cette dernière circonstance aura probablement induit en erreur la personne qui présenta Goliath comme Berbère, tandis qu'il faisait partie des Philistins, parents des Berbères. »

Une simple transposition des mythes arabes

Ibn Khaldoun n'a pas échappé aux idées reçues de son époque, ni à l'emprise de son environnement intellectuel et culturel.

Ainsi, quand il décrit le peuple berbère depuis ses origines, il ne peut se débarrasser du schéma de référence privilégié de son époque et de sa civilisation, à savoir l'histoire des Arabes. En examinant attentivement la « structure » de la société berbère qu'il nous propose, on ne peut pas

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES PRINCIPALES « TRIBUS » BERBÈRES d'après Ibn KHALDOUN



Principaux personnages
issus de ces «tribus»
et dont il est question
dans l'ouvrage

ne pas apercevoir en filigrane celle de la société arabe : à vrai dire il s'agit d'une transposition littérale. Qu'on en juge !

« Les Arabes, écrit André Miguel, constituent un rameau méridional du groupe des Sémites, dont l'habitat original nous demeure inconnu. Les généalogies qu'ils se donnent, en tout cas, font réapparaître, ici encore, une distinction fondamentale entre Arabie du Sud et reste de la Péninsule. Dans la pratique, on désigne sous l'éponyme de Yéménites les descendants de Qahtan, l'ancêtre des Arabes du Sud, ceux du Nord étant assimilés à la postérité d'Adnân. Une hostilité violente oppose ces deux groupes, qui font assaut d'ingéniosité pour rattacher leurs ancêtres éponymes à l'histoire biblique et plus particulièrement à la descendance de Sem, dont Ismaël apparaît ici comme la clé de voûte.

« Profondément ressenti dans la conscience populaire, exposé par les lettrés, inspirant l'orgueil des poètes, ce clivage est une des données fondamentales du monde culturel et politique de la Péninsule, et il inspirera plus d'une page de l'histoire des Arabes, avant Mohammad, mais longtemps aussi après lui, quand les querelles entre Yéménites et gens du nord resurgiront telles quelles avec les conquérants, à des centaines de lieues du pays qui les avait vues naître. Du reste, en Arabie même, la distinction semble avoir toujours connu, à l'époque historique du moins, plus de force dans les esprits que de réalité sur le terrain : indifférente à leurs origines présumées, la carte montre les deux groupes répandus à volonté dans la Péninsule, fils de Qahtân au nord, fils d'Adnân au sud.

Or à cette division ethnique se superpose une division économique et sociale : au sud les descendants de Qahtân sont sédentaires et industriels ; au nord les fils d'Adnân, nomades invétérés, sont des pillards et des razzieurs « ennemis de la civilisation ».

Transposons maintenant les schémas à la Berbérie d'Ibn Khaldoun : aux Qahtân sédentaires et industriels, correspondent les Branès-Sanhadja ; aux Adnân, nomades et pillards, sont identifiés les Botr-Zénètes.

Observons en outre que la frénésie de généalogies, attestée de longue date dans la péninsule arabique, n'apparaît en Berbérie que très tardivement, longtemps après l'invasion arabe. Ce qui signifie que le besoin de se « tribaliser », de se regrouper selon des liens de sang (tout à fait mythiques) ne s'est fait sentir chez les Berbères qu'au terme d'une période d'acclimatation des mœurs de l'envahisseur. Du reste l'extraordinaire confusion et les contradictions des arbres généalogiques dressés par les « savants » successifs montrent bien que l'on est ici dans

un domaine d'improvisation, d'invention, et pour tout dire d'imagination.

L'autre fait frappant qui se dégage des généalogies attribuées aux Berbères est l'unanime désir de tous les généalogistes de rattacher par des liens de sang les populations de l'Afrique du Nord à celles du Proche-Orient. Tout se passe comme si l'on voulait à tout prix arabiser par les origines un peuple que les armes ne parvenaient pas à soumettre.

L'analogie est d'ailleurs frappante avec la période plus récente de la colonisation française. Un grand nombre d'historiens européens se sont attachés à démontrer, en manipulant outrancièrement textes, documents et monuments, le caractère « occidental » de l'Afrique du Nord. L'un d'eux, le général Brémont, a sous-titré son livre Berbères et Arabes : « La Berbérie est un pays européen. »

L'archéologie contredit le nomadisme

Ibn Khaldoun, qui avait rejeté les « fables et les sornettes » de ses prédécesseurs, n'a pas résisté lui-même au charme de la création d'autres fables et sornettes. Sa théorie, une fois privée de ses « béquilles » que sont les traditions arabes, s'effondre d'elle-même. Il en est de même pour son affirmation selon laquelle tribalisme et nomadisme sont les caractéristiques fondamentales de la société berbère depuis toujours. Les données scientifiques les plus précises permettent en effet de le démentir catégoriquement.

Commençons par l'archéologie : elle a fourni des arguments décisifs contre la thèse khaldounienne. Gabriel Camps, le grand préhistorien du Maghreb, a établi que dans les monuments anciens tout le mobilier, l'armement, l'habillement, les rites renvoient à une civilisation de sédentaires agriculteurs. L'art rupestre de cette lointaine époque le confirme encore.

« Pas d'armement offensif, écrit Abdallah Laroui¹, pas d'ornement dans l'habillement ; au contraire, des vases à bouillie et de grandes nécropoles nécessitant un peuplement dense. Camps fait remarquer que, si on retrouve aisément des os de boeuf, on a déterré en revanche peu d'os de mouton ou d'animaux de chasse, ce qui est étrange pour un peuple prétendu nomade. Cette société fixée a pratiqué les cultures les

¹ . *Histoire du Maghreb* (Maspéro 1970).

plus essentielles, s'est concentrée dans les villages, a commercé avec l'autre rive de la Méditerranée et a créé ou réaménagé l'alphabet libyque. Quelle a été l'organisation sociale et politique de cette société ? Camps estime que, puisqu'on a retrouvé les aspects fondamentaux de la base économique, on peut conclure à une certaine permanence et en déduire la structure sociale, telle que nous la connaissons dans l'histoire et parfois jusqu'à nos jours. »

Une extraordinaire densité de monuments antiques

Les témoignages historiques, carthaginois, romains, vandales, sont encore plus éloquents et assurément irréfutables. Il suffit pour se convaincre du caractère légendaire du nomadisme berbère de regarder une carte des monuments et des cités antiques de la Berbérie : l'extraordinaire densité de ceux-ci contredit absolument l'hypothèse d'un peuplement erratique. Sous Carthage, l'agriculture nord-africaine était si considérable qu'elle fut probablement une des raisons qui ont incité Rome à conquérir le pays. Le plus ancien traité agronomique connu a été composé par Magon. Cet ancien général punique, qui vivait au V^e siècle avant Jésus-Christ, aurait suscité un vaste mouvement de défrichement et de mise en valeur de terres. Mais son livre n'est pas à l'origine du développement à l'agriculture nord-africaine, contrairement à ce que certains historiens ont prétendu. « Tout indique, en effet, écrivait Stéphane Gsell, que l'agriculture s'est développée en Afrique du Nord en même temps que l'organisation de la société berbère¹. » Du reste, les découvertes archéologiques ont prouvé que ni le blé, ni l'olivier, ni le figuier, ni la vigne, qui constituent les principales cultures maghrébines n'ont été importées par les Phéniciens lors de leur colonisation de la côte tunisienne. De même, la sédentarisation et l'hydraulique sont apparues au Maghreb bien avant le premier millénaire ; certes, elles ont été influencées ultérieurement par les Phéniciens et les Romains, mais ce ne sont ni les uns ni les autres qui les y ont créées.

¹ . *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (8 volumes, 1913-1928).

Des agriculteurs de vieille date

Contestant l'hypothèse selon laquelle le développement agricole de l'Afrique du Nord aurait été consécutif à un supposé « retour à la terre » survenu dans Carthage au V^e siècle, l'historien marocain A. Laroui écrit : « Si l'on accepte l'idée que le territoire carthaginois était composé des environs immédiats de la ville (Shura, propriété commune) où s'est développée l'arboriculture à l'aide d'une population servile, et d'un hinterland où les Libyens furent maintenus sur leur terre, à condition de payer des redevances (un sur quatre ou un sur deux de la récolte) sous la surveillance de fonctionnaires puniques chargés de faire payer les impôts et lever les troupes auxiliaires, on peut penser que c'est la pression politique qui, indirectement, causa une augmentation de la production céréalière (seule permise jusqu'à la fin du premier siècle après J.-C.) ; c'est probablement aussi ce danger carthaginois qui poussa les Numides voisins à s'organiser en un royaume qui, par un mouvement d'émulation, se lança aussi dans la production céréalière, entra en contact avec les ennemis de Carthage. jusqu'à ce que l'excédent du royaume en 50 avant J.-C. fût le double de celui du domaine carthaginois, un siècle auparavant. Ce n'est pas l'introduction d'une technique nouvelle, mais la concurrence politique, qui obligea les Numides à ensemercer une plus grande superficie, prise sur les pâturages ou les territoires du Sud. C'est probablement cette évolution, qui était une accélération d'un mouvement plus qu'une innovation, qui fit dire plus tard à Polybe que Massinissa¹ sédentarisa son peuple, affirmation manifestement controuvée. Les nombreuses révoltes des Libyens (396-379...), la guerre des mercenaires de 240, la querelle avec Massinissa qui, entre 207 et 148, rebondissait tous les dix ans, tous ces faits sont utilisés parfois pour faire croire (en jouant sur le calembour plusieurs fois critiqué, Numide = Nomade) qu'il s'agit d'une opposition à une sédentarisation forcée ; ces mêmes faits peuvent tout aussi bien dénoter la révolte d'agriculteurs de vieille date, conquis, maltraités et exploités. »

¹ . Grand roi berbère (numide) qui vécut de 240 à 149 avant J.-C.

Un grand domaine urbanisé à 60%

Sous la domination romaine, la Berbérie est devenue si prospère qu'on l'appela « le grenier de Rome ». Charles-André Julien, dont les vues ne sont pas toujours des plus heureuses, a cependant noté que « les Romains ne révélèrent pas aux Berbères l'agriculture, que Carthage et les rois numides avaient déjà développée. En Tripolitaine, en Tunisie, ils ont planté, avant eux, des oliviers et des vignes, ont semé du blé et de l'orge, ailleurs ont pratiqué seulement les céréales. Les empereurs favorisèrent les cultures en maintenant la paix, multipliant les moyens de production, vivifiant les terres de parcours et organisant les débouchés. Ainsi l'Afrique prit l'aspect d'un grand domaine systématiquement exploité¹. »

Dans un tel système économique où prédomine l'agriculture, il y a peu sinon pas de place pour un nomadisme dont les contraintes interdisent l'exploitation agricole sur une grande échelle. On peut donc conclure que, dans son immense majorité, la Berbérie était une terre d'agriculteurs sédentarisés depuis les temps pré-historiques ; sur ses franges sahéliennes, une économie de type pastoral mais inévitablement exiguë a pu cohabiter avec la précédente. Mais on est loin du schéma qui veut amalgamer dans une même notion floue la société arabe originelle de type véritablement nomade et la société berbère sédentaire, agricole, qui était urbanisée au taux exceptionnel de 60% selon Ch. Courtois.

La Berbérie même que trouvèrent les Arabes

La question qui se pose maintenant est de savoir si cette Berbérie-là a bien été celle que les Arabes ont découverte lors de leur invasion. Les adversaires du fait berbère affirment évidemment qu'il n'en fut rien et que, les « civilisateurs » latins ayant été chassés par les Vandales, les populations indigènes « retournèrent à leur anarchie congénitale et à leur barbarie atavique, ce qui les prédisposait non seulement à recevoir et accepter l'Islam, mais bien plus à se fondre en un même peuple avec l'envahisseur ».

¹ . *Histoire de l'Afrique du Nord* (2 volumes, Payot 1952).

Il est vrai que, durant la longue période d'anarchie imposée par les conquérants venus d'Espagne (les Vandales), un certain nombre d'agriculteurs installés à la lisière du Sahel glissèrent vers le désert et se transformèrent en nomades. Pour cette population, dont l'importance numérique reste modeste, la réponse à l'agression dont elle était l'objet fut la fuite ou plutôt le « décrochage », en vue d'organiser la résistance puis la riposte à partir du lieu où elle devenait insaisissable : le désert.

Mais, si l'on excepte cette zone marginale, toute la « Berbérie utile », celle des plaines à haute densité démographique où l'on pratiquait des cultures industrielles, n'avait pas changé. Les historiens de mouvance arabe, eux-mêmes, le reconnaîtront :

« Cette vaste région, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, avait offert l'aspect d'un immense bocage, à l'ombre duquel s'élevait une foule de villages touchant les uns aux autres... » (Ibn Khaldoun).

Un historien français contemporain, Georges Marçais, spécialiste du Maghreb, écrit¹ : « Ce qui frappait surtout les émigrés (arabes) venus par l'Egypte et la Tripolitaine, c'était l'abondance des arbres. Le souvenir de cette fertilité s'associe dans les chroniques à l'histoire en partie légendaire de la Kahina, la reine berbère, qui en consumma méthodiquement la ruine. « Le pays, dit-on, ne présentait autrefois qu'une suite continue d'ombrages depuis Tripoli jusqu'à Tanger. » Nous serions tenté de rejeter dans le domaine de la fable cette tradition de l'âge d'or, si les témoignages dont nous reparlerons et la trouvaille récente de travaux d'irrigation et d'exploitations agricoles, dans des régions maintenant désertiques, ne lui restituaient quelque valeur. Les conquérants eurent même cette notion, reconnue exacte, que ce qui avait fait la fortune de l'Afrique du Nord, c'étaient ses plantations d'oliviers qui naguère fournissaient de l'huile à Rome et à Constantinople. Et c'est encore une légende qui l'exprime. Abd Allah Ben Saad, ayant triomphé du patrice Grégoire et « voyant les pièces monnayées qu'on avait mises en tas devant lui, demanda aux Africains d'où cet argent leur était venu ; l'un d'entre eux se mit à aller de côté et d'autre comme s'il cherchait quelque chose et, ayant trouvé une olive, il la porta à Abd Allah et lui dit : « C'est avec ceci que nous nous procurons de l'argent. — Comment cela ? dit Abd Allah. — Les Grecs, répondit cet homme, n'ont pas d'olives chez eux, et ils viennent nous acheter de l'huile avec ces pièces de monnaie ». En dépit de la décadence économique, que la conquête byzantine n'avait

¹ . *Op. cit.*

pas sensiblement enrayée, la Berbérie offrait aux Musulmans des ressources propres à exciter toutes les convoitises. »

Comparable à l'Espagne

Une indication statistique, relevée dans les chroniques arabes, corrobore les données précédentes. Il est dit, en effet, que Oqba Ibn Nafi ramena 80 000 prisonniers berbères, Hassan Ibn Noman 35 000, et Mousa Ibn Noçair 100 000. On peut légitimement suspecter ces chiffres d'exagération, mais ils ne demeurent pas moins significatifs : comment pourrait-on faire tant de prisonniers dans des populations nomades ? Même en pays de sédentaires, il est difficile d'atteindre de tels chiffres, à l'époque, ce qui donne à penser que la Berbérie livrée aux exactions arabes était assurément très peuplée, comptait un très grand nombre de villes, bourgades et villages.

En résumé, nous pouvons conclure que la Berbérie a connu depuis ses plus lointaines origines un peuplement homogène de sédentaires agriculteurs comparable à toutes les autres populations du bassin occidental de la Méditerranée, et singulièrement de l'Espagne. Parallèlement à ce peuplement majoritaire, des familles pratiquant le pastoral et une transhumance réduite se sont installées, à la veille de la conquête arabe, sur les franges du désert. A d'autres époques historiques, lorsque la société berbère s'était trouvée confrontée à une domination étrangère, des mouvements de population sporadiques s'étaient également produits qui avaient, pour un certain temps, accru la non-sédentarité. Mais dès que le problème s'était résolu, on avait assisté à un retour vers les plaines, à une re-sédentarisation.

Deuxième erreur : la « tribalisation »

Le deuxième aspect contestable de la présentation habituelle de la société nord-africaine, la « tribalisation », peut s'expliquer de la même manière. Cette tribalisation des Berbères, les historiens officiels lui ont attribué des vertus explicatives incompatibles avec la vérité historique, comme nous allons le montrer.

« Quand on dit, et c'est une expression chère à toute l'historiographie coloniale, remarque Laroui, que l'histoire maghrébine est une « histoire de tribus », on n'a rien dit, car chacun sait que des différences

أَبِي وَجَيْدِي
وَأَقْتَنَعِي بِالنَّشِجِ عِنْدَ الْمَوْرِ



Gravure arabe du XIII^e siècle représentant le célèbre voyageur marocain Ibn Batouta traversant le désert africain à dos de chameau. Collection particulière.

essentielles séparent la tribu des grands chameliers, organisation sociale totale, seule possible dans un cadre géo-économique donné, au clan des montagnards, médiation socio-économique d'un équilibre voulu, de la symbolique taxinomique des plaines et des plateaux agricoles. Si l'on parle d'une notion abstraite ou reconstruite de la tribu comme organisme de base et qu'on la retrouve telle quelle à travers les phases de la protohistoire et de l'histoire maghrébines, on aura certes le plaisir d'avoir réduit cette dernière à une sous-histoire « obscure », comme dit Ch. Courtois, mais en même temps on se sera condamné à ne jamais saisir la dialectique de l'évolution maghrébine. Le phénomène doit être considéré avant tout comme un « retour à soi » dans une situation historique déterminée, comme la conséquence et l'expression d'une histoire déterminée, comme la conséquence et l'expression d'une histoire bloquée, expression institutionnalisée, figée, et qui servira de réponse à tous les blocages ultérieurs. On ne sait d'où l'histoire maghrébine est partie, mais on sait où elle n'a pu arriver, et ce voyage interrompu a un nom : la tribu.»

Cette question de l'organisation sociale berbère est au cœur, non seulement du problème soulevé par la conquête de l'Espagne, mais également des préoccupations de l'histoire maghrébine contemporaine. C'est de l'appartenance à un mode de civilisation, l'occidental ou l'oriental, qu'il s'agit. Les classifications, arbitraires et schématiques il va de soi, ne prévoient en effet qu'une alternative : si le système d'organisation repose sur la tribu, il renvoie au type oriental ; dans le cas contraire, il renvoie au type occidental. La plupart des sociologues et des historiens classent la société berbère parmi les sociétés orientales, ce qui contribue à asseoir la thèse de la prétendue conquête arabe de l'Ibérie. Mais ce classement est contestable. Nous allons tout d'abord exposer le schéma systématisé du modèle oriental, tel que l'a établi le sociologue Pierre Guichard ; nous montrerons ensuite en quoi il nous semble inapplicable à la société berbère.

La tribu orientale

« Nous tenterons, écrit Guichard, d'élaborer une sorte de schéma des structures propres aux groupes ethniques orientaux et nord-africains établis en Espagne au VIII^e siècle, structures qu'il nous paraît possible d'opposer presque point par point au mode d'organisation « occidental ». Pour cette raison, et par commodité, nous les qualifierons d'« orienta-

les », tout en étant conscients de ce qu'il peut y avoir d'arbitraire dans une telle dénomination.

« — La société arabe primitive est une société de type « segmentaire », sans cristallisation étatique ou monarchique, où l'équilibre social se réalise par le jeu de l'antagonisme des groupes de parenté. Comme dans les sociétés « primitives », la parenté joue donc un rôle fondamental dans la structuration sociale, rôle que les normes islamiques pourtant d'esprit fort différent n'ont pas toujours réussi à faire disparaître, ni même à atténuer.

« — Le principe qui régit le système de parenté est, d'autre part, un agnatisme¹ rigoureux. Le seul groupe social existant, aux différents niveaux de la famille large, du clan et de la tribu, était à l'origine le groupe de parents paternels, descendant d'une même souche masculine, à l'exclusion des cognats et des alliés par les femmes. Il peut arriver que cette parenté soit fictive ; mais cela n'enlève rien à la force du sentiment de cohésion dû à la croyance en un lien de consanguinité. Et, d'un point de vue culturel, c'est la croyance qui importe plus que la réalité des faits. L'important est que, dans de vastes étendues du monde arabo-berbère, on conçoive difficilement qu'un groupe social puisse être cimenté par d'autres liens que ceux de la parenté agnatique.

« — La troisième caractéristique de la société « orientale » est une forte tendance à l'endogamie² de lignage, qui paraît être dans une certaine mesure une conséquence de l'agnatisme et qui favorise la segmentation. Un homme épouse de préférence sa plus proche parente possible, c'est-à-dire sa cousine germaine en ligne paternelle.

« — Cette tendance à l'endogamie repose, en dernière analyse, sur une conception particulière de l'honneur ('ird) du groupe patrilinéaire. Les femmes sont au centre du cercle du haram (ce qui est sacré, interdit aux étrangers) ; toute atteinte faite à ce 'idr, même une cession en mariage, est considérée comme déshonorante. En revanche, les groupes se trouvant dans un état permanent de rivalité, il est honorable d'enlever à un autre groupe ses femmes (sabî) ou de les obtenir en mariage. Dans la mentalité traditionnelle, et au contraire de ce que nous avons cru pouvoir constater en Occident, ce serait donc la famille

¹ . Système social où la parenté s'établit par les mâles, au contraire du cognatisme où ce lien se transmet par les femmes.

² . Système social dans lequel les membres de la tribu sont obligés de chercher une épouse dans la tribu, exclusivement, au contraire de l'exogamie où l'on recherche des femmes hors de la tribu.

qui reçoit une femme, plutôt que celle qui la cède, qui est honorée. En vertu de cette conception, les femmes sont normalement écartées de toute vie publique. Le moins possible « échangées », elles ne « circulent » pas dans la société de la même façon qu'en Occident et, bien que couramment pratiqués, les échanges matrimoniaux n'y ont pas la même résonance morale et sociale.»

Guichard ajoute : « Le monde d'organisation social des Berbères, qui reposait également sur un système tribal, ne devait pas être très éloigné de celui des Arabes. Nous croyons donc que l'on peut considérer l'ensemble des conquérants [de l'Espagne] comme un groupe ethnique numériquement plus considérable qu'on ne l'admet d'ordinaire, dont la cohésion reposait non seulement sur des facteurs religieux et culturels, mais aussi sur des structures sociales identiques¹. » On ne peut être plus clair : Arabes et Berbères, c'est la même chose, donc Maures d'Espagne et Sarrazins sont de purs Orientaux

Rien de pareil en Berbérie

Or, si l'on considère la première caractéristique du schéma d'organisation sociale oriental, on voit clairement qu'en Berbérie elle n'avait pas cours. L'équilibre social y était réalisé non par le jeu de l'antagonisme des groupes de parenté, mais par celui des groupes sociaux liés aux modes de production propres aux sociétés sédentaires. En d'autres termes, commerçants, artisans, agriculteurs, ouvriers, serfs, nobles et guerriers interagissaient en tant que tels et pouvaient porter au pouvoir des individus que les liens de sang n'y prédestinaient pas. De l'époque carthaginoise jusqu'à nos jours, les exemples en sont innombrables.

Par ailleurs, l'agnatisme n'est certes pas étranger aux sociétés berbères. Mais il est extrêmement difficile, parce que les documents sûrs font défaut, d'établir de manière certaine s'il s'agit là d'une caractéristique originelle ou bien d'une acquisition postérieure consécutive aux occupations étrangères. En outre, d'importants groupes de population berbère, « préservés » de l'assimilation aux normes des envahisseurs, tels que les Touaregs et les montagnards de l'Atlas marocain, ont gardé des structures sociales radicalement différentes de

¹ . « Les Arabes ont bien envahi l'Espagne », *Annales* (Economies, Sociétés, Civilisations), Paris 1974, pages 1483 à 1513.

celles des Arabes. Chez les Touaregs, c'est le système de filiation matrilineaire qui est de règle. Quant aux montagnards de l'Atlas, le moins qu'on puisse dire est que leur agnatisme et leur endogamie sont très relâchés.

L'endogamie de lignage, si prononcée en milieu arabe, n'a d'importance chez les Berbères que parmi les populations fortement arabisées et chez certains citadins. Il y a lieu de penser que nous sommes confrontés là à un phénomène d'imitation secrété par les rapports de civilisation dominante à civilisation dominée.

En ce qui concerne la valeur attachée à l'échange des femmes, à leur circulation et, par voie de conséquence, en ce qui concerne leur pouvoir social, il est aisé de montrer que la Berbérie a démenti, de manière éclatante, son apparentement au système oriental. Ce fut précisément une reine, la célèbre Kahina, qui s'opposa à la pénétration arabe en Berbérie ! Et Ibn Khaldoun cite un autre cas frappant observé en Kabylie : « Les Beni-Iraten reconnaissent aux Beni-Abd-es-Samen, une de leurs familles, le droit de leur fournir des chefs. A l'époque où le sultan (mérinide) Abou-'l-Hacen conquiert le Maghreb central, ils eurent pour cheikh une femme appelée Chimci. Elle appartenait à la famille Abd-es-Samen et s'était assuré l'autorité avec l'aide de ses fils, au nombre de dix. » On pourrait multiplier des exemples semblables.

Un raisonnement « circulaire »

C'est encore à Laroui que nous emprunterons nos conclusions sur ce problème capital des structures sociales berbères. Ses intuitions concordent en effet avec notre analyse : le prétendu tribalisme maghrébin ne rend absolument pas compte de l'énigme historique berbère. « Maures, Numides, Gétules et, plus tard, Masmuda, Sanhaja et Zanata, il ne sert à rien, écrit-il, de les placer sur la carte ou de les reconstruire à partir de groupes plus restreints. »

Dans l'état actuel des connaissances, nul n'est en mesure de décrire très exactement ce qu'était la vie sociale à l'époque carthaginoise ou romaine. Certains historiens ont cru, cependant, pouvoir franchir le pas en se servant d'un subterfuge facile à démonter : ils partent d'une construction sociale élaborée d'après des documents fortement influencés par les Arabes et qui, tout naturellement, décrivaient une société tribale ; ce schéma médiéval une fois accepté, les historiens n'ont plus qu'à décréter qu'il s'agit d'un retour au système originel de la

Berbérie, donc à un système tribal. Il y a là un raisonnement « circulaire », parfaitement inepte.

« Le système tribal, observe très justement Laroui, sous tous ses aspects et avec ses sous-systèmes, doit être décrit au moment où il apparaît ou réapparaît en histoire, après la conquête romaine, et non pas imaginé comme un système de base, à l'origine même de l'histoire. Son importance durable dans le passé du Maghreb n'est pas d'avoir été le fondement d'une évolution ou d'une stagnation, mais la réponse, créée ou reprise (c'est finalement tout un), dialectique, à un blocage historique. De cela vient son double aspect : de permanence, de défense de soi-même, d'attachement traditionnel et aussi de transition, de solution conçue dans l'attente de repasser le limes¹. »

Essence territoriale

Encore faut-il nuancer même cette dernière hypothèse. La conception de la tribu en Berbérie est radicalement différente de celle chère aux Arabes. Pour ces derniers, la tribu n'est jamais qu'une famille étendue, liée intimement par le sang, où la notion de territoire est quasiment inexistante. Au contraire, le modèle berbère peut être défini comme un « modèle tribal familial ». S'il est vrai qu'il constitue une réponse aux problèmes de la communauté comparable à celle des modèles des nomades du désert, il en diffère radicalement par ces deux caractéristiques essentielles : il est d'essence territoriale et se compose d'un agrégat de familles ou d'individus sans parenté entre eux. « Le modèle familial, note Laraoui, est plus territorial qu'on ne l'a dit ; à la longue on change de généalogie et de souvenirs en changeant de place, et le groupe devient une agglomération d'hommes d'origine diverse unis dans une localité. Comment rendre compte de ce fait connu et reconnu, si on ne part pas du principe que le groupe n'est pas le fruit de la subdivision et de l'errance, mais la conséquence d'un pacte d'union et de défense entre individus divers, dont la pérennité est garantie, à travers les générations, par le « nom » choisi que personne n'est plus libre de renier ? Et, dans ce cas, quel intérêt dans les tentatives de dresser une carte historique des tribus ? »

On peut illustrer ce propos par quantité d'exemples de « tribus » maghrébines dont l'éponyme n'a rigoureusement rien à voir avec le nom

¹ . *Op. cit.*

d'un individu quelconque : c'est le cas des Aït Ousameur que l'on peut traduire par « les (fils) ou Ceux de l'Adret » ; des Aït Oumalou, « les (fils) ou Ceux de l'Ubac » ; des Aït Oudrar, « les (fils) ou Ceux de la Montagne »... D'autres « tribus » portent sans équivoque le nom d'un toponyme. S'il fallait qualifier ces communautés villageoises de « tribus », il n'y aurait aucune raison de ne pas l'étendre, par exemple et pour bien montrer l'absurdité de la chose, aux Andorrans, aux Monégasques ou aux Chamoniards. Les intéressés écarquilleraient sans doute les yeux si on les appelait la « tribu » d'Andorre, de Monaco ou de Chamonix.

Ce long développement sur la structure sociale réelle de la Berbérie et la réfutation de la thèse généralement acceptée d'une structure de type tribal et oriental, ne nous a pas éloigné du problème qui nous occupe ici, à savoir : qui étaient les conquérants et les occupants de l'Espagne, qui étaient Mauresques et Sarrazins ? En effet cette conquête et surtout cette occupation si longue, comme les raids qui en ont débordé, n'ont pu être accomplis que par des populations présentant des structures sociales et politiques voisines de celles qui existaient dans la péninsule Ibérique. Or cette Péninsule, qui avait subi les mêmes flux et reflux de l'histoire — occupation carthaginoise, romaine, christianisation, invasion vandale — que la Berbérie, ne pouvait pas ne pas avoir cherché et trouvé des solutions de survie similaires à celles adoptées de l'autre côté du détroit : tout l'y inclinait, la géographie, l'histoire, l'économie...

Les ressorts de la « déberbérisation »

Nous avons dit au début de ce chapitre que les confusions des historiens européens pouvaient se justifier dans la mesure où leurs sources arabes et berbères arabisées entretenaient elles-mêmes des amalgames trompeurs. Il s'est en fait produit un phénomène de « déberbérisation » mentale de l'Afrique du Nord au profit d'une arabisation dont les conséquences sont aujourd'hui le problème majeur de cette région. Ce n'est ainsi qu'à travers la lente arabisation de la Berbérie que l'Andalousie musulmane a pu apparaître aujourd'hui comme une terre d'occupation et de civilisation strictement arabes. Il est essentiel de démontrer le mécanisme par lequel a cheminé cette déberbérisation si l'on veut en faire apparaître clairement les ressorts.

Le Riyad en-Nufus d'Abou Bakr el-Maliki « brosse, dit son traducteur, H. R. Idris¹, le tableau complet de la vie populaire [en Ifrikiya], de la « vie intégrale d'une nation » comme dirait Michelet, pendant trois siècles ». Nous y lisons :

« Berbères. On a la même défiance envers les Berbères [qu'envers les chrétiens] : Buhlul craignait d'être issu des Berbères à cause de certains hadiths [paroles attribuées au Prophète] les concernant. Il apprit qu'il n'en était rien : en l'honneur de quoi il offrit un repas. Il s'en réjouit et remercia Dieu : Ibrahim Ben el-Arabi alla au hadj [pèlerinage à La Mekke] avec Atya el-Hamahari. Ils arrivèrent à Barka dont le père d'Ibrahim était originaire ; là, il s'enquit de sa généalogie et apprit qu'il descendait des Persans. Il écrivit à ses familiers d'El-Jazira qu'il leur avait dit descendre des Berbères, mais qu'en vérité son père était d'origine persane ; il remercia Dieu de ne pas être Berbère. Ibrahim avait peur d'être Berbère à cause des hadiths que l'on rapporte contre eux, tel ce hadith qui se trouve dans le recueil de Ibn Sanjar. D'après Otmar Ben Affan, le Prophète a dit : « Dieu a partagé le mal en soixante-dix portions, il en a donné soixante-neuf aux Berbères et une seule aux autres hommes. » Un cheikh d'Alexandrie, digne de confiance, rapporte que Solayman Ben Dawud envoya un Berbère avec un diable, le diable revint en priant Dieu de le protéger du Berbère. »

Ibn Khaldoun, de son côté, a rapporté que « beaucoup de personnes ont eu de la répugnance à se reconnaître d'origine berbère ». Lui-même, tout en dressant un tableau fort élogieux des dynasties nord-africaines, ne s'est-il pas construit un arbre généalogique que beaucoup contestent : il lui assigne une origine sud-arabique ! Un autre grand écrivain et voyageur berbère, Ibn Batouta, ne s'est-il pas fait passer pour un Arabe de pure souche, alors que son nom complet ne laisse aucun doute quant à ses ascendances berbères : il n'était rien d'autre qu'un fils de la « tribu » des Laouata de Tanger !

Une « Révélation en langue arabe »

« Racisme antiberbère », complexe d'infériorité des indigènes du Maghreb ont une origine commune : l'apparente supériorité du conquérant oriental, supériorité que Dieu lui-même semble avoir décrétée. Le Qoran, qui est considéré par tout musulman comme la

¹ . Extrait de la *Revue des études islamiques* (Geuthner 1935-1936).

Parole divine, précise que ce n'est pas par hasard qu'il a été donné dans la langue arabe. On y constate même une singulière insistance à cet égard puisque ce thème y revient dans quatorze sourates (chapitres). Par exemple dans la sourate 41, où il est dit « Voici le Livre envoyé par le Clément, le Miséricordieux ; un Livre dont les versets ont été distinctement séparés, formant un Qoran (une Révélation) arabe pour les hommes qui savent... » ; dans la sourate 42 où nous lisons : « Dieu surveille ceux qui invoquent d'autres protecteurs que Lui. Tu n'es point leur avocat. C'est pour cela que Nous te révélâmes un Livre en langue arabe afin que tu avertisses la mère des cités et les peuples d'alentour... » ; dans la sourate 20 qui proclame : « Ainsi Nous avons fait descendre une Révélation en langue arabe... »

Cela dit, on chercherait vainement dans le Message coranique les traces de quelque racisme que ce soit. S'il est un Livre qui établit l'égalité des hommes devant un même Dieu, c'est bien le Livre révélé à Mohammad. Le phénomène de racisme antiberbère dont nous parlons n'a pris corps que par l'entreprise de conquête. De même que les colonisateurs européens des XIX^e et XX^e siècles ont justifié leur mainmise et l'exploitation des populations par une mythique mission civilisatrice, les Arabes du VIII^e siècle ont cherché la légitimité de leur expansion économique, politique, religieuse dans le caractère arabe proclamé du Message de Mohammad.

Un formidable mouvement d'identification

Les populations conquises et converties à la nouvelle religion attachèrent donc un caractère sacré non seulement au Livre et aux rites, mais encore au peuple qui les leur imposait. Dès lors que Dieu avait choisi de s'exprimer en arabe, Il sacralisait cette langue ; et le peuple pour qui elle était d'usage quotidien ne pouvait pas ne pas apparaître comme un « peuple élu ». Quoi de plus naturel, pour des populations restées superstitieuses et vivant à une époque reculée, de confondre le contenant et le contenu, la forme et le fond, les Arabes et le Message exprimé en arabe ?

« La honte d'être Berbère » s'accompagna donc de la négation de la berbérité, en un formidable mouvement d'assimilation, d'identification au conquérant, par constante référence aux normes et aux valeurs de celui-ci. D'où la floraison de généalogies fantaisistes, qui « anoblisèrent » à peu de frais toute l'élite berbère. D'où la confusion voulue des

rôles, celui des Berbères passant au second plan puis disparaissant complètement. D'où l'émulation religieuse qui fera des autochtones de l'Afrique du Nord les plus enragés défenseurs de l'Islam orthodoxe. D'où, naturellement, l'acclimatation au moins formelle des structures tribales importées. D'où, en un mot, la volonté de ressembler au conquérant, de se transformer en Arabe parfait, tendance que nous retrouvons à l'époque contemporaine, encore plus accentuée (il n'existe pas une seule école de berbère dans toute l'Afrique du Nord, tandis que l'on pousse partout l'arabisation, jusqu'à l'outrance).

Des contraintes économiques aussi

Ajoutons qu'à côté des facteurs strictement religieux et politiques, d'autres, notamment économiques, ont puissamment contribué à cette déberbérisation systématique. Ainsi c'est pour échapper à l'impôt et au prélèvement d'esclaves supportés par les non-musulmans que les populations des plaines maghrébines s'islamisèrent, s'arabiserent. Tout comme le tirent en partie les populations chrétiennes de l'Espagne « arabe », contraintes elles aussi.

A nouveau, et très concrètement, nous retrouvons la vraie parenté berbère, celle non de l'Est mais de l'Ouest.

Chapitre II

LES IMPOSSIBILITÉS DU RÉCIT DE LA CONQUÊTE

Le récit de la conquête de l'Espagne « par les Arabes » repose lui-même sur un certain nombre d'impossibilités que peu d'historiens se sont préoccupés de faire ressortir.

Pour que cette conquête fût possible, il fallait d'abord que la Berbérie constituât une base d'attaque sûre pour les « conquérants arabes ». Il fallait ensuite que les troupes arabes fussent nombreuses, facilement renouvelables, et capables d'occuper militairement et administrativement les pays conquis. Il fallait encore que le corps expéditionnaire envoyé dans la Péninsule bénéficiât d'un commandement à la hauteur de la mission, de moyens adéquats et suffisants et fût préparé à cette mission spécifique. Il fallait enfin que les problèmes de continuité politique ne soulevassent aucune difficulté majeure, faute de quoi la conquête elle-même, pour les Arabes, n'aurait eu aucun sens, puisqu'elle aurait été destinée, d'avance, à leur échapper.

Or, sur chacun de ces points, non seulement des doutes les plus graves planent mais, dans certains cas, apparaissent des impossibilités.

La Berbérie n'était pas soumise

Dans notre première partie, nous avons survolé l'histoire de la

souligné l'extraordinaire résistance opposée par les Berbères à l'envahisseur et symbolisée par Koceila et surtout la Kahina. A la veille de l'expédition contre la péninsule Ibérique, cinquante-trois ans après l'entrée des Arabes en Berbérie, le pays connaissait une de ces phases de tranquillité superficielle qui précède les grandes explosions. En fait, comme le note avec sa perspicacité habituelle Georges Marçais¹, « il n'avait pas fallu moins de cinquante-trois ans pour acquérir un résultat d'ailleurs précaire, car l'ère des difficultés allait bientôt se rouvrir ; elle ne prendra fin qu'au début du IX^e siècle. Soit plus de cent cinquante ans de luttes ouvertes ou d'hostilité latente, un siècle et demi pendant lequel la conquête arabe avait subi des échecs qui avaient l'allure de faillites et qui remettaient en question l'avenir de l'Islam en Occident. Deux fois au moins — la seconde au milieu du VIII^e siècle — le pays entier étant ressaisi par les Berbères, tout était à recommencer ». Ibn Khaldoun rapporte que, selon Abou Mohammed Ibn Abou Yezid, « depuis Tripoli jusqu'à Tanger, les populations berbères apostasièrent douze fois ». Le moins qu'on puisse dire est que, par conséquent, les relations entre envahisseurs et envahis étaient tendues.

En outre, les troupes arabes, dont les effectifs ne devaient pas dépasser cinquante à soixante mille hommes, étaient incapables de contrôler l'agitation chronique du gigantesque pays berbère qui s'étire sur plus de trois mille kilomètres. Le gouverneur de l'Ifrikiya devait s'en remettre aux chefs indigènes pour le gouvernement de vastes régions. Ainsi, pendant longtemps, bien des provinces nord-africaines ne connaîtront les Arabes que par ouï-dire.

L'hostilité à l'occupation arabe n'était pas un mouvement d'humeur mais une constante fondamentale du tempérament berbère. A titre de simple exemple, rappelons qu'en 721 le gouverneur arabe Yazid Ibn Moslem fut assassiné à Kairouan par les Berbères, signe avant-coureur d'un soulèvement général, en 740-741, d'où surgiront des royaumes berbères, certes islamiques, mais d'obédience kharédjite, c'est-à-dire anticalifale. « L'insubordination des Berbères, cette plaie de l'Afrique, écrivait Ibn Khaldoun, devint plus redoutable que jamais et les Kharédjites, sous la conduite de leurs chefs, déployèrent encore leur animosité contre l'empire. »

Plus tard, au début du X^e siècle, une extraordinaire révolution se produisit au Maghreb ; l'analyse et les conclusions qu'en tire Ibn Khaldoun se passent de commentaires : « Cette révolution détruisit

¹ . *Op. cit.*

pour toujours l'empire des Arabes en Ifrikiya et y mit les Ketama (Berbères) en possession de l'autorité suprême. Les Berbères du Maghreb suivirent, plus tard, l'exemple de leurs voisins, et dès lors l'influence exercée par les Arabes en Ifrikiya et au Maghreb disparut pour toujours, avec le royaume qu'ils y avaient fondé. Le pouvoir passa entre les mains des Berbères...»

Comment le gouverneur arabe du Maghreb, ainsi impuissant à contrôler ce pays et en butte aux insurrections continuelles de ses administrés, aurait-il pu décider et surtout mener à bien la conquête d'un nouveau territoire considérable ? Même si l'on suppose que l'autorité de ce gouverneur au moment de la conquête, Mousa Ibn Noçayr, était incontestée parmi ses troupes, comment ce grand vieillard, de quatre-vingts ans, nous dit-on, aurait-il été tenté par une opération aussi aventureuse ! Et comment aurait-il reçu, pour cela, l'accord de l'autorité centrale, du calife lui-même ? Alors que depuis Omar, dont la répugnance pour l'Occident est passée en proverbe, les califes successifs ont toujours refusé d'engager un corps expéditionnaire nombreux au Maghreb. De mauvais gré, ils n'y dépêchaient des renforts qu'avec parcimonie, seulement en fait lorsque les troupes arabes étaient menacées d'anéantissement. Et si l'autorité centrale était sensible à l'excentricité du Maghreb, elle n'ignorait pas l'insurrection permanente des populations autochtones. Comment, dans ces conditions, le calife n'eût-il pas désavoué avec une extrême énergie une entreprise d'énorme excentricité supplémentaire — la conquête de l'Espagne — qu'il n'eût pas manqué de juger suicidaire et qui eût pu entraîner la perte de la Berbérie ?

Les Arabes s'étaient aliéné le concours des Berbères

Nous croyons devoir insister sur la question cruciale des effectifs combattants dans l'hypothèse d'une conquête « arabe » de l'Espagne. Peu nombreux, isolés au milieu de populations ennemies, éloignés de leurs bases arrières par plusieurs milliers de kilomètres, les soldats arabes du Maghreb, malgré leur courage, ne pouvaient affronter tant d'adversaires à la fois. On a parlé de troupes auxiliaires, de mercenaires berbères, grecs, francs, etc., qui, encadrés par des chefs arabes, auraient accompli l'essentiel de l'effort militaire en Espagne. Mais cette hypothèse est irrecevable. Certes on aura pu recruter quelques soldats



Intérieur de la grande mosquée de Cordoue.
Photo Roger-Viollet.

auxiliaires par-ci, par-là. Mais non de quoi constituer une armée de conquête. Car les Berbères, principaux fournisseurs possibles d'auxiliaires, étaient au moment même de la conquête en pleine guerre contre le gouverneur qui l'aurait entreprise. Et réprimés très durement, massivement, par lui.

Mousa Ibn Noçayr, comme ses successeurs, s'était absolument aliéné, en conséquence, la collaboration spontanée des Berbères. Écoutons de nouveau Ibn Khaldoun : « On sait par les ouvrages qui traitent de la conquête de l'Ifrikiya et du Maghreb et par l'histoire des apostasies et des guerres par lesquelles les Berbères se signalèrent ensuite, que ce peuple formait plusieurs branches et se composait de tribus sans nombre. Ibn er-Rakîk raconte que Mousa Ibn Noçayr, après la prise de Sekîouma, écrivit en ces termes à Walid Ibn Abd el-Malek (le calife régnant alors) : « Votre quint des prisonniers faits à Sekîouma monte à cent mille individus. »

Les chiffres avancés par Ibn er-Rakîk sont assurément exagérés : on ne connaît pas de bataille à l'époque qui se soit terminée par la prise de cinq cent mille prisonniers ! Ils ne révèlent pas moins une situation dramatique. Comment un peuple qui aura été aussi durement combattu aurait-il pu, du jour au lendemain, collaborer avec l'ennemi, alors même que celui-ci continuait sa cruelle répression ?

On peut donc tenir pour certain que les troupes auxiliaires recrutées en Berbérie par les Arabes n'atteignirent jamais un nombre important aussi longtemps que le pays résista à l'emprise étrangère. Certains historiens ont cru pouvoir tourner la difficulté en tenant le raisonnement suivant : les envahisseurs nomades ont trouvé, après les avoir « honorablement » battues sur les champs de bataille, dans les tribus « nomades berbères » sinon des frères du moins des alliés avec qui l'entente était possible. Or nous avons montré que ces « tribus berbères nomades » n'ont existé que dans l'esprit fertile de certains hagiographes de l'épopée arabe...

Le problème de Tariq

La plupart des historiens, se fondant sur les chroniques arabes et chrétiennes anciennes mais toutes postérieures aux événements en cause, admettent que la conquête de l'Espagne s'est déroulée en quatre phases principales : une tentative de débarquement de troupes arabes repoussée par les Wisigoths en 709 ; une expédition très limitée

conduite par Tarif Ibn Malek en 710 ; la grande expédition par Tariq Ibn Ziyad en 711 ; enfin le débarquement, en 712, d'un corps expéditionnaire arabe sous le commandement personnel du gouverneur de l'Ifrikiya, Mousa Ibn Noçayr.

De ces quatre phases, la plus importante est la troisième ; le rôle joué par Tariq est capital. Mais, paradoxalement, jusqu'ici cette forte personnalité a été laissée dans l'ombre par la quasi-totalité des chroniqueurs et des historiens. Probablement parce que, si l'on avait éclairé suffisamment sa personnalité et son rôle, la vision de l'histoire du Maghreb et de l'Ibérie musulmane se serait trouvée bouleversée. En tout cas, le portrait qu'en donnent les chroniques et le récit même de sa conquête appellent les plus expresses réserves. Il nous faut nous interroger sur les véritables origines de Tariq, sur ses fonctions réelles, sur ses rapports avec le fameux comte Julien, gouverneur de Ceuta, et enfin, tout naturellement, sur ses liens avec Mousa.

Quelques auteurs, mal informés ou mal intentionnés, ont crédité Tariq d'une ascendance persane, mais les chroniqueurs les plus sûrs ont combattu cette légende.

Dans le Bayanou l-Maghreb¹, Ibn Idhari a rapporté les controverses de son temps, à cet égard : « On est donc, semble-t-il, unanime à reconnaître que celui qui a fait le plus dans la conquête de l'Espagne est Tariq Ibn Ziyad, mais on n'est pas d'accord sur son origine : la plupart disent que c'est un Berbère de Nefza et que, devenu captif, il fut affranchi par Mousa Ibn Noçayr, tandis que d'autres le disent Persan ». Mais une source, citée également par Ibn Idhari, est absolument formelle : « D'après Câlih' Ben Abou Calai', lit-on, Tariq était fils de Ziyad Ben Abd Allah Ben Refhoû Ben Ourfedjoum Ben Inizghasen Ben Oulhaç Ben Itewwofet Ben Nefzân. » Tariq était donc bien un Berbère puisque la « tribu » Nefzaoua est réputée comme telle et qu'elle a été localisée dans l'Aurès et le Djerid. Aujourd'hui, cette origine berbère du conquérant de l'Andalousie est indiscutée, mais l'on n'y attache pas toute l'attention et tout l'intérêt souhaitables.

Etonnante promotion pour un esclave

Il existe plusieurs versions relatives aux fonctions de Tariq. Le chroniqueur Razi, citant Wakidi, rapporte que, après la nomination de

¹ . Traduction de Fagnan (2 volumes, Alger 1904).

Mousa Ibn Noçayr par le calife Walid Ibn Abd el-Malek au poste de gouverneur de l'Ifrikiya, celui-ci confia à Tariq l'administration de Tanger et de sa région. Selon Ibn el-Kattan, Tariq était le lieutenant de Mousa et résidait à Tanger, ou à Sijilmassa. Pour Ibn Idhari, « on admet sans conteste que Tariq administrait le Maghreb el-Akça (le Maroc) au nom de Mousa avant qu'on se mît à explorer l'Espagne, et que celui-ci lui laissa les otages livrés par les Berbères de cette province (1^{er} janvier 705) ».

D'après Isa Ben Mohammad, cité par Ibn Idhari, « Tariq gouvernait Tanger au nom de Mousa ». Mais En-Noweiri affirme que Tariq était un « client » du gouverneur Mousa, qui lui avait confié le commandement de l'avant-garde musulmane.

Enfin, pour Ibn Khaldoun, « Tariq Ibn Ziyad reçut de lui (Mousa) le commandement de Tanger et s'y installa avec 12 000 Berbères et 27 Arabes, chargés d'enseigner à ces néophytes le Qoran et la loi ».

Ces diverses versions appellent plusieurs remarques. La première est que, si Tariq était un « affranchi » de Mousa, on comprend mal que celui-ci lui ait confié, à lui précisément, le governorat d'une province turbulente alors que les candidats arabes à ce poste important ne manquaient sans doute pas. D'autant que le gouvernement d'une province, le commandement d'une troupe importante supposent des qualités et des compétences de chef que l'on ne s'attendrait pas à trouver chez le premier esclave venu. Surtout, comment un homme, qui n'aurait pas eu une expérience exceptionnelle dans la conduite de la guerre, aurait-il pu conquérir un vaste royaume puissamment défendu, en l'occurrence l'Espagne wisigothe ? Il est donc permis d'écarter l'hypothèse selon laquelle Tariq était un ancien esclave du gouverneur du Maghreb.

Etrange inconséquence

Une information touchant Mousa vient fortement étayer les doutes sur la véracité de la présentation faite du Berbère Tariq, de ses fonctions et de son rôle. Il s'agit de l'opinion que se faisait le gouverneur des Berbères. Ibn Idhari rapporte la conversation qui se serait déroulée entre le calife Soleyman et Mousa, après le retour de celui-ci à Damas : « Quels peuples ont été les plus acharnés au combat ? demande le calife. — Ils sont trop nombreux pour que je puisse les décrire, répond Mousa. — Parle-moi donc des Chrétiens ! — Ce sont des lions quand ils

sont dans leurs forteresses, des aigles à cheval, des femmes sur leurs navires ; ils saisissent l'occasion qui se présente, mais, vaincus, ils fuient avec la vitesse du chamois dans la montagne, car à leurs yeux la fuite n'est pas déshonorante. — Parle-moi des Berbères ! — De tous les barbares, ce sont ceux qui ressemblent le plus aux Arabes au point de vue de l'attaque, de la valeur, de l'opiniâtreté et de l'habileté en équitation ; mais ils sont d'une fausseté sans pareille et ne respectent ni promesses ni engagement...»

Avec une opinion aussi désastreuse des Berbères, on ne comprend pas que Mousa ait confié la garde d'otages berbères à un Berbère, et on comprend moins encore qu'il ait confié le gouvernement d'une riche province à un homme de ce peuple. Quant à l'envoyer conquérir l'Espagne, dans les conditions maghrébines que nous avons soulignées, cela eût relevé de la plus étrange inconséquence.

En résumé, il nous paraît hautement improbable que la réalité du Maghreb au début du VIII^e siècle ait été correctement et exactement restituée par les chroniques arabes.

Variantes sur le fameux comte Julien

Si l'on passe au récit arabe de la conquête elle-même, les objections se lèvent également nombreuses.

La version la plus communément reprise en la matière est celle d'Ibn el-Athir, citée par En-Noweiri¹ : « A l'avènement de Roderic, Yulian (Julien), seigneur d'El Djezira-t-el-Khadra, Ceuta et autres lieux, plaça sa fille à la cour (de Tolède), et le roi, frappé de sa beauté, lui fit violence. Elle écrivit à son père pour l'en informer, et celui-ci, pénétré d'indignation, adressa à Mousa Ibn Noçayr une lettre dans laquelle il se déclara prêt à reconnaître son autorité et l'invita à venir le trouver. L'ayant alors introduit dans les villes dont il était maître [...] il lui dépeignit l'état de l'Espagne et le pressa de s'y rendre. [Sur quoi Mousa en référa au calife qui lui accorda l'autorisation de passer en Espagne.] Mousa fit partir alors un de ses clients [vassaux] nommé Tarif, accompagné de quatre cents fantassins et de cent cavaliers. Quatre navires les transportèrent dans l'île nommée depuis l'île de Tarif. De là

¹ . *Conquête de l'Afrique septentrionale*. Extrait publié en appendice à *l'Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun par son traducteur le baron de Slane.

Tarif fit une incursion vers Algésiras, et revint sain et sauf avec un riche butin. Ce fait eut lieu en juillet 710. Témoins de la suite heureuse de cette tentative, les autres Musulmans se hâtèrent de prendre part à la nouvelle expédition. Mousa fit alors venir son client, Tariq Ibn Ziyad, chef de l'avant-garde musulmane, et l'envoya en Espagne avec 7 000 Musulmans, dont la plupart étaient Berbères et nouveaux convertis.»

Arib, cité dans le Bayanou l'-Maghreb, rapporte la même version, mais avec une variante importante : il dit que l'infidèle Julien était gouverneur d'Algésiras. Cette information est également donnée par Razi, qui se réfère à Wakidi : Tariq devenu administrateur de Tanger se retrouva « voisin de Julien par suite de la proximité d'Algésiras et s'aboucha avec lui ; l'entente se fit entre eux et Julien promit de l'aider, lui et ses troupes, à entrer en Espagne. Tariq, qui avait une armée de 12 000 Berbères, se décida à cette expédition après avoir reçu le consentement de son suzerain, Ibn Noçayr. Pour transporter ces troupes à l'insu des Espagnols, Julien employa les bateaux de commerce qui faisaient le cabotage entre les deux côtes, et l'on crut transporter des marchands. Tous ces soldats furent ainsi introduits peu à peu, et Tariq, accompagné de son entourage, partit avec le dernier bataillon pour aller rejoindre les siens. Julien et ses compagnons, pour plus de sûreté, restèrent à Algésiras. Le lundi 27 avril 711, ainsi que cela a été dit, Tariq débarqua en Espagne près d'une montagne qui porte encore son nom ».

D'autres versions confirment cette présentation des choses avec de très légères variantes.

De nouveau un Berbère

La quasi-totalité des chroniqueurs reconnaissent à Tarif une origine berbère. On a d'ailleurs signalé l'existence d'une « tribu » berbère appelée Banou Tarif, implantée dans la région de Tanger. Rapprochée du fait que Tariq et ses soldats étaient des Berbères, cette nouvelle information confirme que la conquête, du moins à ce stade, était une affaire strictement berbère.

Sur les causes de l'expédition, le scénario imaginé par les chroniqueurs, le viol d'une jeune fille par un méchant roi, n'est pas original. Nous le retrouvons en d'autres circonstances et sous d'autres cieux : c'est l'éternelle justification d'une conquête par la nécessité et

l'honneur de punir un méchant. Les exemples contemporains ne manquent pas...

Mais pour rester dans le domaine arabe médiéval, nous en emprunterons un exemple au grand voyageur Ibn Batouta, qui le rapporte avec le plus grand sérieux. Un jour, alors qu'il se trouvait à la cour de Calicut (Inde), un messenger arriva de l'île de Sendabour. Cet homme pressa le sultan de Calicut de s'emparer de l'île dont il fit une description fabuleuse tout en minimisant l'effort de guerre que représenterait sa conquête. Peu après, on apprit que l'auteur de cette étrange démarche n'était autre que le fils du souverain de l'île. Pour justifier sa requête, il expliqua que, un conflit l'opposant à son père, il était venu solliciter l'« arbitrage » du sultan. Il s'offrit même à embrasser l'islamisme et à encourager la conversion de ses compatriotes... Naturellement, cette version était fantaisiste : en réalité le sultan de Calicut projetait depuis longtemps de conquérir l'île en question. Le fils du roi de Sendabour en conflit avec son père est le double du comte Julien qui, pour laver le déshonneur de sa fille, aurait livré son pays et ses « compatriotes » à l'ennemi...

Une Espagne en réalité florissante

Sur l'état de l'Espagne, les chroniqueurs arabes ont fait dresser par Julien un tableau catastrophique. Or d'autres sources permettent d'établir qu'il n'en était rien. « Le royaume, écrit Paquis, était alors (vers 702) dans une situation florissante, les Arts et les Sciences y étaient cultivés avec succès, et la prospérité y avait atteint un degré inconnu dans tout autre Etat contemporain ; le gouvernement avait bien autrement d'énergie que la France déchirée par les factions et gouvernée par des fantômes de rois. Witiza [qui avait succédé à Egica] chercha par la modération de son gouvernement à cicatriser les plaies de l'Etat. Non seulement il reçut en grâce ceux que la sévérité de son père avait frappés et les rappela de l'exil mais encore il les rétablit dans leurs dignités. Quiconque avait été victime d'une injuste oppression sous le règne d'Egica fut comblé de bienfaits ; et tous ceux que la confiscation avait atteints, rentrèrent dans leurs biens. Toutes les obligations écrites que le père avait obtenues par ruse et par violence furent brûlées par le fils dans une assemblée publique. Ainsi tous les innocents furent libérés des obligations impossibles à remplir ; ils recouvrèrent même leurs biens, et les premières charges de la cour

furent pour eux. Bientôt on vit l'allégresse et le bonheur régner dans toute l'Espagne, et depuis les Pyrénées jusqu'aux Colonnes d'Hercule, on n'entendait que les louanges du roi.»

De ce tableau il est impossible de déduire que, en l'espace des deux années qui séparent la mort de Witiza du débarquement de Tariq, le pays soit tombé en totale décomposition. Or ce tableau est confirmé de nos jours par les historiens espagnols les plus critiques, tel le professeur à Princeton, Américo Castro, qui écrit en 1973 : « La nation wisigothe s'effondra alors qu'elle paraissait en voie d'établir l'unité politique, linguistique et religieuse de toute la Péninsule¹. »

Une aventure feuilletonesque

Sur les moyens de transport des troupes de Tariq, tous les chroniqueurs s'accordent. Tariq et ses soldats berbères ne purent traverser le détroit qu'avec des moyens fort limités, fournis, selon certains, par le comte Julien. Or on a rapporté aussi que les Arabes avaient tenté en 709 une opération de débarquement appuyée par une flotte puissante, et qu'ils avaient été repoussés par les Wisigoths. D'autre part on sait que Mousa expédia vers la même époque une flotte de guerre contre Syracuse qui fut prise d'assaut. Et on ajoute qu'en 712, lorsqu'il eut à traverser le détroit avec ses troupes, le même gouverneur de l'Ifrikiya « s'était fait construire de nombreux navires ».

Comment dans ces conditions, si l'entreprise de conquête de l'Andalousie avait été réellement voulue et préparée par Mousa, celui-ci aurait-il pu laisser son « affranchi » Tariq et ses hommes aussi démunis ? Quant à l'explication selon laquelle on aurait fait passer pour des marchands autant de soldats, en autant de passages, elle n'est vraiment guère convaincante alors que les Espagnols étaient sur leurs gardes, ayant dû repousser peu auparavant une flotte d'invasion musulmane. De toute cette affaire, telle qu'elle est présentée, on retire l'impression d'une aventure feuilletonesque, ne cadrant en rien avec les sérieuses opérations militaires que Mousa avait coutume de monter.

Sur les renseignements préparatoires à l'expédition, les chroniqueurs justifient la première excursion, confiée à Tarif, en disant qu'elle était destinée à recueillir des informations précises sur l'état du pays, ses richesses, les possibilités d'une opération militaire.

¹ . *Op. cit.*, (Des contraintes économique aussi).

Mais ces mêmes chroniqueurs affirment que le comte Julien était gouverneur de Ceuta ou d'Algésiras, qu'il entretenait des relations suivies avec la capitale wisigothe, Tolède, qu'il était prêt à aider les futurs conquérants... Bref, il était en mesure de procurer des renseignements beaucoup plus importants et plus précis que ceux qu'un coup de main limité d'un groupe de quelques centaines d'hommes pouvait obtenir. Et les mêmes chroniqueurs ont rapporté aussi que Julien en personne avait guidé tout d'abord Tariq et ensuite Mousa !

Une bataille et une promenade

A en croire les récits arabes, la conquête de l'Espagne par Tariq se résume en une bataille, et n'est plus ensuite qu'une promenade.

Selon Ibn el-Athir, Tariq s'empara de la plaine d'Algésiras sans coup férir, aussitôt débarqué ; le fort de Carteya tomba à son tour. Devant l'avancée irrésistible des troupes conquérantes, le chef goth Théodimir alerta Roderic qui était occupé à combattre une révolte basque dans le nord de la Péninsule. Aussitôt celui-ci rassembla une immense armée (cent mille hommes selon notre chroniqueur !) et marcha contre Tariq, qui demanda d'urgence le renfort de ses troupes restées à Tanger. « Julien accompagna [Tariq et ses hommes], pour les diriger vers les endroits faibles du pays et leur procurer des renseignements. Roderic vint avec son armée leur livrer bataille ; la rencontre eut lieu sur le bord de la rivière Léka¹ (Bekka selon le chroniqueur Ibn el-Koutia), dans le district de Sidonia, le 19 juillet 711, et huit jours se passèrent en combats. » A la suite de la trahison des fils de Witiza, Tariq mit en fuite les troupes gothes. « La nouvelle de cette défaite jeta la terreur parmi les Goths et ils abandonnèrent leur ville pour se réfugier dans Tolède. » Ayant conquis la ville d'Ecija, entre Séville et Cordoue, le chef berbère, sur les conseils de Julien, partagea son armée en cinq groupes qui se dirigèrent respectivement sur Cordoue, Grenade, Malaga, Murcie et Tolède. Ces cités furent emportées presque sans combats.

¹ . C'est-à-dire non le rio Guadalete, comme on l'écrit souvent, mais le rio Barbate. Celui-ci s'appelait en effet à l'époque Wadi-Lakko ou Wadi-Baka, comme le note le grand historien de l'Espagne musulmane Lévi-Provençal (*La Péninsule ibérique*, p. 204). Confirmation apportée par l'illustre médiéviste espagnol Menendez-Pidal fixant le lieu de la bataille sur les bords de la lagune de la Janda qui se déverse dans le Barbate.

Ces récits comportent un grand nombre d'invraisemblances, de contradictions, d'impossibilités.

Quant aux effectifs engagés, les auteurs disent que lors de la première traversée, Tariq n'emmena que 7 000 soldats, « tous Berbères ». Mais bientôt il lui apparut nécessaire de faire appel à des renforts. Il s'adressa, affirment les chroniqueurs arabes, à Mousa qui lui aurait dépêché rapidement un contingent de 5 000 hommes, « presque tous Berbères ». Mais si l'on veut bien se rappeler que les mêmes chroniqueurs ont chiffré à 12 000 les effectifs berbères placés sous le commandement du chef berbère à Tanger, et si l'on veut bien se livrer à la simple addition des 7 000 premiers hommes et des 5 000 reçus en renfort, on obtient le chiffre des 12 000 aux ordres de Tariq en Espagne et « presque tous berbères ». Il devient dès lors évident que les renforts envoyés par Mousa relèvent de l'imaginaire. Par surcroît un chef de guerre pressé par un ennemi nombreux n'aurait pas attendu un mois et demi sinon davantage — le temps qu'aurait nécessité le voyage aller et retour d'un émissaire de Tariq à Kairouan, auprès de Mousa — alors qu'il disposait lui-même, tout près, d'une réserve de troupes berbères. Autrement dit Tariq, qui a déclenché l'invasion de sa propre initiative, a appelé le reste de ses troupes au moment qu'il a jugé opportun. L'« affaire » d'Espagne restait en tout une affaire berbère.

Un subterfuge absurde

A en croire les récits arabes, les 12 000 soldats de Tariq réussirent un exploit sinon unique du moins peu commun dans l'histoire militaire : ils mirent en fuite une armée nationale estimée (avec beaucoup d'exagération il est vrai) à 100 000 hommes. Les chroniqueurs ayant sans doute conscience de l'énormité de leur affabulation, ont imaginé, pour la faire passer, des explications où le surnaturel le dispute au grand-guignol.

Ainsi, pour Ibn Abd el-Hakkam, Tariq dut son succès fulgurant à un abominable subterfuge. Après la première bataille, il saisit un « Infidèle » parmi ses prisonniers et le fit couper en petits morceaux qu'un cuisinier entreprit d'accommoder sous les yeux horrifiés des coreligionnaires de la victime. Ensuite, ayant fait substituer au macabre récipient culinaire un autre qui contenait de la viande de mouton, il fit servir ses soldats en présence des prisonniers qui, abusés, crurent à une pratique invétérée de l'anthropophagie. Naturellement,

toujours selon Ibn Abd el-Hakkam, Tariq libéra les prisonniers épouvantés qui allèrent raconter dans tout le pays l'horrible spectacle dont ils avaient été témoins. La nouvelle aurait provoqué la fuite éperdue des armées wisigothes...

Le chroniqueur semble considérer qu'entre l'Andalousie et le Maroc les distances étaient infranchissables, et que des deux côtés les peuples s'ignoraient. Tout indique, au contraire, des liens immémoriaux étroits, confirmés au moment même par les rapports dont on fait état entre Julien, Mousa et Tariq, par le cabotage dont on fait également état, d'une côte à l'autre. Au reste, il n'y a que quinze kilomètres entre Tarifa et la côte africaine. Et entre celle-ci et la côte espagnole, depuis les Phéniciens, d'importantes madragues jalonnent le détroit, en fait un lieu de contact très animé. Le subterfuge particulièrement odieux, « barbare », attribué à Tariq ne traduit donc qu'une réalité : le mépris que le chroniqueur égyptien portait à la nation berbère.

Selon une autre version rapportée par Ibn el-Athir, Tariq aurait vu en songe, pendant la traversée du détroit, le Prophète Mohammad en personne ainsi que les quatre premiers califes, qui l'encouragèrent à accomplir la conquête. Puis, quand il débarqua sur le sol ibérique, Tariq rencontra une vieille femme qui lui dit : « J'avais un mari qui prévoyait l'avenir ; il annonça au peuple qu'un chef entrerait dans leur ville (Algésiras) et en prendrait possession ; il leur décrivit la figure du conquérant, qui devait avoir, selon lui, une grosse tête et une tache velue sur l'épaule gauche. » Naturellement Tariq avait une énorme tête et, s'étant dépouillé de ses vêtements, « eut le plaisir d'apprendre que sur son épaule il se trouvait, en effet, une tache telle que la vieille femme l'avait décrite »....

En fait le feuilleton continue. Rapportons seulement cette appréciation de Mousa sur les Francs, frères de race et de technique militaire des Wisigoths, d'après Ibn Idrisi : « Ils ont pour eux le nombre, l'équipement, la fermeté, l'acharnement, la vigueur et la valeur. » Il est vrai aussi que, parlant des princes goths d'Espagne, le gouverneur de l'Ifrikiya assurait qu'ils étaient efféminés et piètres cavaliers.

Le mystère d'une promenade

A en croire les chroniqueurs, Tariq, dont l'armée était bien peu nombreuse, la divisa en quatre corps qui partirent chacun à l'assaut

d'une ville. Ainsi, un certain Moghith put s'emparer de la puissante Cordoue avec seulement 700 cavaliers. La chronique précise que « les principaux habitants ont quitté la ville où il ne resta plus qu'un patrice avec quatre cents soldats montés et des gens de basse naissance ». Malaga tomba sans résistance, « les chrétiens ayant pu se réfugier dans les hautes et inabornables montagnes de Reyya ». La chute de Grenade fut acquise au terme d'un bref siège. Quant à Murcie, elle fut la seule cité à opposer une vive résistance sous le commandement de Théodomir. Mais à son tour elle se rendit. « Quelques soldats restèrent à Murcie avec les habitants mais la plupart allèrent rejoindre Tariq qui était devant Tolède. »

La capitale de l'Espagne wisigothe était une ville abandonnée au moment où le conquérant y pénétra. Seul « un petit groupe de Juifs était resté sur place ». La chronique ajoute que Tariq se lança à la poursuite de l'armée gothe et arriva jusqu'à Guadalajara.

Selon une autre variante, celle d'Ibn el-Athir, Tariq « établit dans Tolède les Juifs avec quelques-uns de ses compagnons et se dirigea vers Guadalajara ». Ensuite, il se rendit à « Médina el-Maïda » où il s'empara de la « table de Salomon », meuble fabuleux en émeraude verte, les bords garnis de perles, de corail, de rubis... De là il passa à « Maïa » et aurait poussé une incursion jusqu'en Galice, pénétrant à Astorga, puis revenant à Tolède.

Outre l'extrême facilité avec laquelle les conquérants, franchissant des barrages montagneux difficiles, voire redoutables (Sierra Nevada, Sierra Morena, etc.), se rendaient maîtres de cités dont la puissance était notoire, nous relèverons que, après leur passage dans les grandes villes soumises, les hommes de Tariq ne laissaient jamais qu'une escouade symbolique pour maintenir l'ordre. Comment dans ces conditions les populations, à défaut des troupes régulières autochtones, ne se seraient-elles pas vite ressaisies et n'auraient-elles pas massacré la dizaine de soldats ennemis ? D'autre part, si l'on suit sur une carte le trajet parcouru par les troupes berbères, on constate qu'elles auraient pu être aisément tournées par l'ouest, puis par le sud et donc isolées de leurs arrières, ce qui les aurait placées dans une situation désespérée. Bref, on voit donc mal comment Tariq a pu, non seulement avancer aussi facilement, mais encore consolider son avance. A moins qu'il ait reçu des renforts sur lesquels les chroniques sont muettes, ou qu'il ait bénéficié sur place de complicités particulièrement actives. Mais comment l'Espagne, si compartimentée et si aisément défendable

(Napoléon en fera la triste expérience), a-t-elle pu se vider à ce point devant lui ? Le mystère subsiste.

Des Berbères sarrazins jusqu'en Velay

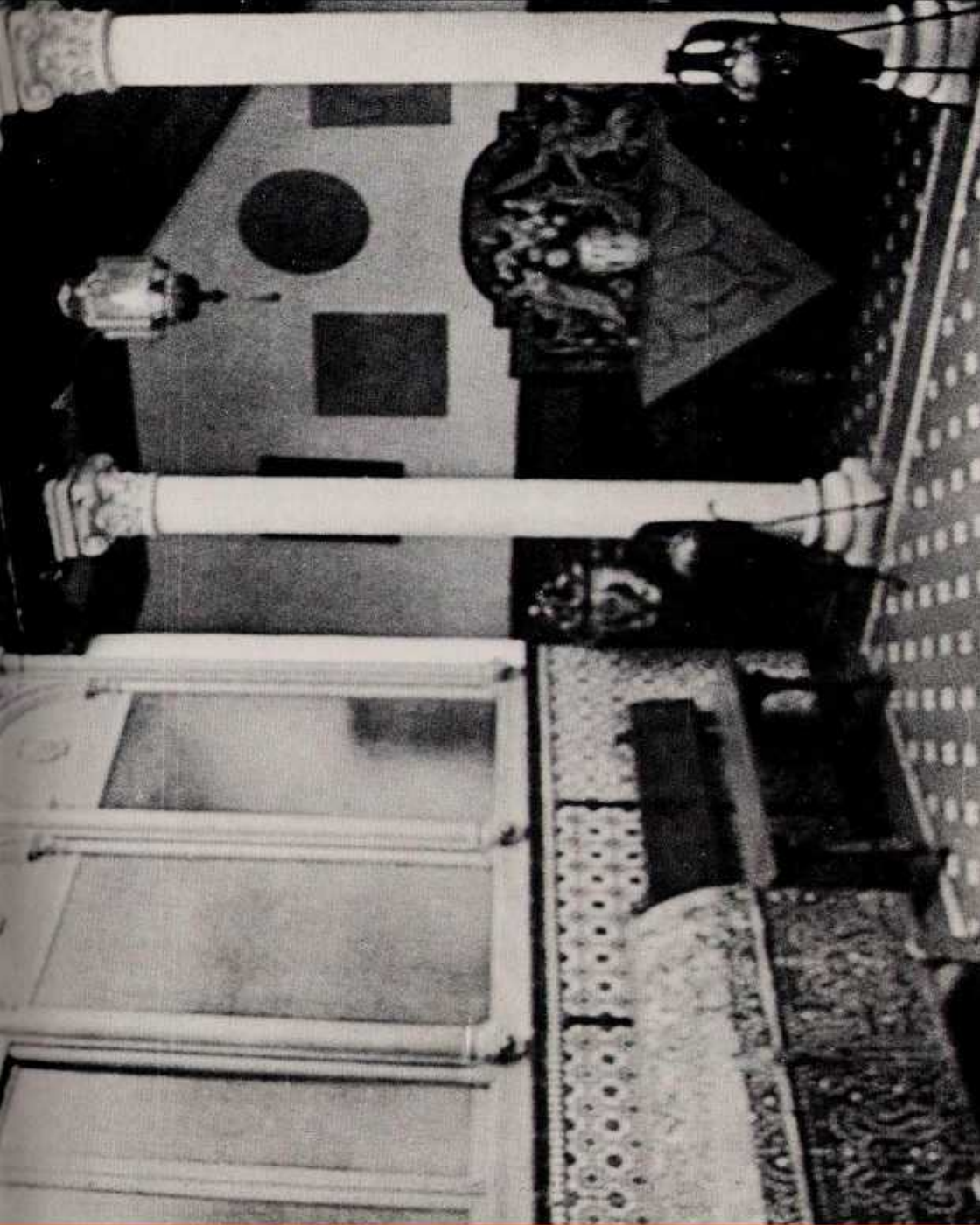
Revenant à l'identité berbère des conquérants, nous pouvons verser au dossier deux confirmations intéressantes. La première est une lettre, citée par de Marlès, que Théodomir aurait adressée à Roderic peu après le débarquement de Tariq. « Il vient de paraître sur nos côtes, lui manda-t-il, une horde d'Africains ; je ne sais s'ils viennent du ciel ou de la terre. Ils m'ont attaqué à l'improviste, et je n'ai pu ni résister à leur nombre, ni soutenir avec mes soldats leur choc impétueux. Envoyez-moi des troupes sans délai ; rassemblez tous vos gens de guerre. La chose me paraît si importante que votre présence ici serait nécessaire. »

La deuxième information, nous l'avons trouvée dans l'ouvrage de M. Reinaud : *Invasion des Sarrazins en France*¹. Rapportant un raid de Sarrazins dans les diocèses du Puy et de Clermont, l'auteur écrit : « Ce jour-là était pour les Barbares un jour de fête, où ils avaient coutume d'offrir un sacrifice à Dieu. Le chroniqueur d'après lequel nous parlons ne dit pas en quoi consistait ce sacrifice. Il paraît seulement qu'il consistait en libations ; d'où on pourrait induire que la bande sarrazine qui envahit le Velay n'était pas mahométane, mais se composait de Berbères, dont plusieurs étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie... »

La campagne de Mousa

La quasi-totalité des chroniqueurs anciens admettent que le débarquement de Mousa se produisit en 712, soit exactement un an après le début de la conquête par Tariq et ses Berbères. Pourtant c'est aux Arabes et à Mousa qu'on a attribué avec une constance déconcertante la gloire d'avoir accompli l'extraordinaire exploit. Comme en manière d'excuse ou de justification, Ibn Idhari dit que « la coutume attribue au chef les actes qu'il a ordonnés ». Or nous avons examiné les circonstances dans lesquelles s'est produite l'expédition de Tariq et nous avons fait ressortir un certain nombre d'indices convergents qui

¹ . Paris 1836. Réédité en 1964.



La demeure de Ibn Hazm, à Grenade. Théologien intransigent, polémiste doué d'une plume acerbe, juriste, poète et philosophe, Ibn Hazm fut une figure centrale de l'Espagne musulmane du XI^e siècle.

Famot.

permettent de douter que cette entreprise fût ordonnée par le gouverneur arabe de l'Ifrikiya. Ces doutes déjà bien fondés se renforcent par ce que nous savons du passage de Mousa dans la Péninsule.

En-Noweiri raconte que, dans les mois de juin-juillet 712, Mousa conduisit en Espagne une armée nombreuse et « apprit avec dépit les hauts faits de Tariq ». Refusant de suivre la même route que son prédécesseur, de peur de paraître moins conquérant et moins valeureux que son « affranchi », il se dirigea vers Carmona, guidé de nouveau par le comte Julien en personne, lequel lui prédisait une très grande victoire, assure le chroniqueur. Après s'être emparé de la grosse bourgade de Carmona que l'hagiographe En-Noweiri se croit obligé de baptiser « la ville la plus forte d'Espagne » — succès qu'il dut d'ailleurs à un stratagème de Julien et de ses hommes —, Mousa se tourna vers Séville, « l'une des villes les plus considérables et les plus célèbres d'Espagne », précise avec insistance En-Noweiri. Il fallut un siège de plusieurs mois, au terme duquel presque tous les habitants avaient fui, pour que le gouverneur pût entrer dans la cité.

De là, « il marcha à l'assaut de Mérida ». Cependant l'assaut fut vain, et cette ville « qui était très forte » (En-Noweiri) ne se rendit que le 30 juin 713 après de longs mois de siège. Un peu plus tard Séville se soulevait contre la garnison arabe : « Mousa envoya alors son fils Abd el-Aziz, à la tête d'une armée, pour en faire le siège, et celui-ci fit périr tous les habitants. » Entre-temps Mousa avait subjugué Niebla, près de Huelva, et Béja, au Portugal, puis il retourna à Séville.

Une rencontre orageuse

Ce ne fut qu'à ce moment que Mousa se décida à marcher sur Tolède où résidait Tariq. Celui-ci ayant appris l'approche du gouverneur, partit à la rencontre de son « supérieur ».

Il faut rappeler ici les raisons de l'expédition de Mousa en Espagne. Le Bayanou-l'Maghreb dit que « le motif qui amena Mousa Ibn Noçayr en Espagne fut qu'on l'excita contre son serviteur Tariq et qu'on lui parla de l'abondant butin que Dieu lui faisait tomber entre les mains. Mousa lui écrivit alors une lettre des plus injurieuses avec défense de dépasser Cordoue avant qu'il arrivât lui-même ». Selon Ibn el-Qattan, le gouverneur de l'Ifrikiya passa en Ibérie « à cause de la défense qu'il avait faite à Tariq de dépasser, les uns disent Cordoue, les autres le théâtre de la défaite de Roderic. D'après d'autres, Mousa obéit à la

jalousie que lui firent concevoir les victoires et le butin de Tariq. On prétend encore qu'il ne fit que répondre à l'appel de Tariq lui-même ». De son côté le chroniqueur Razi, se fondant sur Wakidi, affirme que « Mousa irrité contre Tariq quitta l'Ifrikiya avec dix mille hommes et débarqua à Algésiras ».

Quoi qu'il en fût, les deux hommes eurent une rencontre des plus orageuses. En-Noweiri rapporte que « Tariq alla au-devant de lui [Mousa] et descendit de cheval sitôt qu'il le vit, mais Mousa lui porta à la tête un coup de fouet, parce qu'il avait outrepassé ses ordres. Arrivé à Tolède, Mousa exigea de Tariq la remise du butin et de la table (dite de Salomon) ». Ibn Idhari se fait l'écho d'une version des faits analogue : « Tariq faisait diligence pour recevoir [Mousa] avec honneur et témoigner de sa soumission. Mais Mousa, en colère, l'accueillit avec des reproches, et l'on dit même qu'il lui porta un coup de fouet à la tête ; selon d'autres, il lui en donna plusieurs, lui fit raser la tête et l'emmena à Tolède. »

Hostilité à l'envahisseur oriental

Une première chose frappe dans ces récits de la campagne de Mousa : l'extrême lenteur de l'avance du gouverneur et de son armée. Cette lenteur contraste violemment avec l'extraordinaire rapidité de la marche conquérante de Tariq. Pourtant, au moment où le gouverneur de l'Ifrikiya débarqua en Andalousie, l'essentiel des forces wisigothes a fui depuis un an devant Tariq. La très vive résistance qu'opposent les villes et les campagnes ibériques à l'armée arabe est donc incompréhensible, du moins dans le contexte des chroniques arabes.

Une deuxième remarque, directement liée à la précédente, a trait à la précarité des conquêtes de Mousa. L'insurrection de Séville, féroce ment réprimée par Abd el-Aziz (« il tua tous les habitants »), n'a aucun équivalent dans la campagne du chef berbère. Mousa devait recourir à la rigueur la plus sanguinaire, alors que Tariq avait pu se contenter de moyens « doux ». Si l'on excepte l'unique grande bataille de la vallée du Bekka et le siège de Murcie, toute la conquête berbère semble en effet s'être déroulée de manière pacifique. Tarik ne disposait que d'effectifs peu nombreux et ne pouvait laisser, dans les cités conquises, que des détachements symboliques. Or il n'eut jamais,

comme Mousa, à revenir sur ses pas pour mater des insurrections ou consolider ses acquis.

Si l'on reporte sur une carte les résultats des conquêtes de l'un et l'autre chefs, on constate que la portion de territoire soumise péniblement par Mousa, après un an de dures batailles et de répression, est exiguë par rapport aux immenses territoires gagnés par Tariq. Les faits illustrent un phénomène sur lequel les chroniques arabes sont malheureusement silencieuses : une irrépressible hostilité envers l'envahisseur oriental et envers lui seul.

Une « explication » bien peu croyable

Enfin, des raisons qui auraient décidé Mousa à passer en Espagne, le moins qu'on puisse en dire est qu'elles sont peu convaincantes. Jalousie, nous dit-on ! Cela n'est guère sérieux, s'appliquant à un vieux guerrier octogénaire. Du reste, son relatif échec à accomplir des exploits comparables par leur ampleur à ceux de Tariq — nonobstant les superlatifs des hagiographes — ne milite guère en faveur de cette hypothèse. On a aussi suggéré que Mousa a été contraint de traverser le détroit pour punir son « affranchi » qui lui aurait désobéi. Mais alors pourquoi a-t-il attendu un an, en Espagne même, avant de marcher contre le « félon » tout proche ? Et comment expliquer que celui-ci soit venu de son plein gré à la rencontre de son « chef » ?

D'autre part, les intentions du gouverneur étant supposées connues de Tariq, comment se fait-il que celui-ci n'ait pas eu le sursaut d'orgueil légitime qui l'aurait dressé, au moins pour la forme, contre son agresseur ? En vérité, on comprend mal qu'un conquérant aussi glorieux et valeureux que Tariq ait pu se laisser fouetter en public par un podagre juché sur sa mule¹. Les compagnons de Tariq, victorieux avec lui, n'auraient assurément pas accepté sans réagir un outrage aussi infamant. Pareille « explication » entre le « maître et son esclave », telle qu'elle nous a été rapportée par les chroniqueurs, est aussi peu croyable que le reste.

¹ . En-Noweiri dit qu'un envoyé du calife El-Walid « saisit la mule de Mousa par la bride et emmena ainsi le chef musulman », vers Damas...

Chapitre III

LES IMPASSES DE L'HISTOIRE DE L'OCCUPATION « ARABE »

Il est impossible de revenir en détail ici sur l'histoire de l'occupation musulmane de l'Espagne qui dura près de huit siècles. Au demeurant, ce n'est point l'objectif de notre étude. Il nous suffira de montrer l'absence de fondement de la thèse « officielle » lorsqu'elle soutient que, outre la civilisation et la culture qui s'épanouirent dans la Péninsule, le peuplement de celle-ci fut également « arabe ». Car les données historiques, si on veut bien se donner la peine de les serrer d'un peu près, rejettent cette assertion. Nous allons mettre en lumière les impasses auxquelles aboutissent les récits des chroniqueurs arabes et de leurs thuriféraires contemporains.

Dès le début, les Arabes sur la défensive

Commençons par le commencement de l'occupation « arabe ». Entre le départ de Mousa et de Tariq pour l'Orient où les mandait le calife, et le moment où Abderrahmane I^{er} fonda la dynastie Ommeyyade d'Espagne, en 756, il se passa une quarantaine d'années. Or, pendant tout ce temps régna dans la Péninsule l'anarchie la plus complète. On a traditionnellement attribué l'origine de ces troubles tantôt aux ambitions personnelles de quelques-uns des officiers arabes, tantôt à

l'absence d'un pouvoir central fort, tantôt encore au tempérament belliqueux des Orientaux.

Mais si l'on met en parallèle, comme il convient, les événements d'Andalousie avec ceux qui se déroulent dans la Berbérie voisine, à la même époque, on aperçoit une explication tout autre : les troubles de la Péninsule ne furent que le prolongement naturel de l'affrontement arabo-berbère au Maghreb même. Cet affrontement qui, dans les années 740, à la suite d'un soulèvement général des Berbères, leur fait ressaisir le pays entier. Le Maghreb passa de la mouvance califale à celle de royaumes berbères kharédjites. On comprend dès lors que, en Espagne, les troupes arabes venues avec Mousa aient dû s'assurer le concours de mercenaires slaves, pour ne pas être débordées par les soldats berbères de Tariq...

Et cette période d'anarchie préfigure ce qu'allait être l'effondrement du califat Ommeyade au début du XI^e siècle. La même hostilité obtuse des princes et des chefs berbères à l'égard de la domination arabe se cristallisera, à cette époque, en minuscules royaumes, ceux des fameux Reyes de Taifas. Ainsi la principauté fondée au début du VIII^e siècle par le Berbère Munuza dans le nord de l'Espagne est en quelque sorte le modèle du futur émirat de Grenade.

Pas de peuplement arabe

Passons au peuplement et aux problèmes démographiques de la Péninsule. La thèse d'une occupation « arabe » suppose qu'il y ait eu d'importants transferts de populations venues d'Orient en Andalousie. Or nous savons que les troupes arabes qui conquièrent l'Afrique du Nord ne devaient guère dépasser les cinquante à soixante mille hommes, que sur ces effectifs passablement laminés par les guerres berbères, moins de quinze mille passèrent en Espagne avec Mousa, enfin que ces quinze mille payèrent tribut à la dure résistance espagnole. Par ailleurs, dans les périodes postérieures, il n'est signalé nulle part de déplacements considérables de populations arabes d'Orient vers l'Occident ibérique. Les invasions des Hilaliens¹ au XI^e siècle ne touchèrent pas la Péninsule : ces deux cent mille Arabes se fondirent dans la masse

¹ . Les Hilaliens, ainsi que les tribus Soleiman, furent envoyés en Afrique du Nord-Ouest par le calife fatimide du Caire afin de ravager ce pays indocile, tâche dont ils s'acquittèrent avec un zèle effroyable.

autochtone du Maghreb. Par conséquent, le peuplement musulman de l'Andalousie fut presque exclusivement d'origine berbère, si l'on laisse de côté les populations ibériques qui se convertirent à l'islamisme (moualids).

Il ne peut d'ailleurs en être autrement : ce peuplement musulman s'étant réalisé sans convulsions majeures, atteste qu'il y avait similitude des structures sociales entre les envahisseurs et les envahis. Si, au contraire, les populations musulmanes d'Espagne avaient été surtout d'origine arabe, elles y auraient importé leurs structures tribales, ce qui aurait engendré des bouleversements radicaux que l'histoire n'a pas constatés. En outre les résistances à leur implantation, inévitablement violentes, n'auraient pas permis l'éclosion puis l'épanouissement de la culture andalouse.

Enfin la proximité du « réservoir humain berbère » autorisait des mouvements de population à la fois amples et aisés. Les brassages de peuples ont d'ailleurs toujours été comme naturels entre le Maghreb et l'Ibérie, depuis les plus lointaines origines.

L'Ommeyade, chef berbère

Considérons maintenant la fondation de la dynastie andalouse des Ommeyades et son règne de deux siècles et demi. A en croire les chroniqueurs arabes, l'avènement de la dynastie Ommeyade en Espagne, dû à l'unique rescapé de la famille de Mouawiya, relèverait du pur miracle. On s'étonne qu' Abderrahmane, représentant d'un pouvoir contre lequel tout le Maghreb s'était insurgé et avait basculé dans le kharédjisme, ait été sauvé par des Berbères, qu'il ait été reçu dans le royaume kharédjite de Tahert, qu'on l'y ait traité avec tous les honneurs dus à un chef d'Etat. On s'étonne plus encore que ce survivant de la famille califale persécutée ait nourri des ambitions que les Berbères ont jugé tolérables, que même ils ont faites leurs puisqu'ils se sont constitués bientôt en une vaste armée sous ses ordres.

On comprend que les chroniqueurs arabes y perdent... leur arabe. Car c'est bien ainsi, en chef berbère, qu'Abderrahmane passe en Andalousie où sévit une furieuse guerre civile opposant Berbères, Arabes, Ibériques et Francs, et ainsi qu'il parvient à soumettre tous les partis à son autorité. Comment, dans ces conditions, peut-on prétendre encore que l'Andalousie musulmane ait été un royaume arabe ? En fait,

il n'y avait d'arabe en Andalousie que le monarque et quelques milliers de guerriers issus de l'armée, au milieu d'une masse ibéro-berbère.

Quant à la survie de la dynastie Ommeyade en Espagne pendant deux siècles et demi, les chroniqueurs et les historiens n'ont même pas cru devoir l'expliquer. Pourtant cette survie n'est pas avare de questions, restées sans réponses. Comment, par exemple, un royaume « arabe » aurait-il pu tenir aussi longtemps alors qu'il était pris en tenaille par la menace chrétienne sur ses frontières nord et le péril berbère sur ses frontières sud ? Comment aurait-il été capable, non seulement de repousser les assauts des royaumes chrétiens, mais même de porter profondément la guerre chez eux et de les soumettre à tribut alors qu'il lui était impossible de recevoir des secours de l'Orient arabe en raison de l'hostilité virulente qui opposait les Ommeyades aux Abbassides, détenteurs du pouvoir à Bagdad ? Est-il logique, là encore, et plus que jamais, d'imaginer une histoire de l'Ibérie indépendante de celle de la Berbérie voisine, ce seul recours possible des Ommeyades ?

Les « Tarifas » : des principautés berbères

Quant à la chute de la dynastie Ommeyade, si elle n'avait été que le résultat des disputes entre clans arabes de la cour et de la dégénérescence de la famille régnante, comme l'affirme la thèse officielle, on aurait dû assister, après une période plus ou moins courte d'incertitude et de flottement, à la promotion d'une branche alliée, comme ce fut le cas pour le califat arabe oriental. Or, de l'effritement du pouvoir est né non une nouvelle unité mais un morcellement du royaume en nombreuses principautés, celles des Reyes de Taifas. Un morcellement qui n'est jamais qu'une réplique de cette fragmentation du pouvoir chère aux Berbères, et visible encore de nos jours, sous une forme atténuée, dans les montagnes du Maghreb. De nouveau, il y a une similitude frappante entre l'Espagne, au début du XI^e siècle, et la Berbérie de toujours.

Quoi d'étonnant, dès lors, que la période qui s'ouvre à ce moment et s'achèvera en 1492 rattache l'Andalousie, comme une sorte de province, aux royaumes berbères de l'ouest, almoravide d'abord, almorade ensuite, mérinide enfin (l'émirat de Grenade, malgré la versatilité de certains de ses souverains, n'ayant jamais eu qu'une autonomie fictive) ? Selon le vœu, initialement, des Andalous musulmans eux-mêmes qui ont fait appel aux Almoravides.

Sans réplique : l'histoire de l'art

On pourrait multiplier les questions pareillement dévastatrices. Les adversaires de l'histoire berbère de l'Espagne musulmane se sont longtemps raccrochés au témoignage de l'art hispano-mauresque pour sauver le caractère prétendument arabe de l'histoire andalouse.

Pour eux, les monuments édifiés dans ce pays pendant la période considérée étaient tous des monuments d'inspiration arabe ; donc le pouvoir, la civilisation étaient arabes. Or la réponse de l'histoire de l'art, informée par les recherches modernes, est sans réplique.

D'abord les structures essentielles de l'art hispano-mauresque sont de vieilles structures indigènes ibériques. Ainsi l'arc outrepassé, appelé longtemps « arc arabe », est une forme bétique (andalouse) que l'on a retrouvée dans quantité de monuments espagnols d'avant la conquête « arabe », notamment dans les églises ou ermitages wisigoths. De même les claveaux polychromes des dits « arcs arabes », que l'on observe dans la Grande Mosquée de Cordoue, se trouvent déjà dans des monuments bétiques antérieurs à la conquête arabe, notamment dans l'aqueduc romain de Mérida. Ce qui donne un ton « arabe » à l'art hispano-mauresque, ainsi profondément indigène, est la décoration répondant aux principes musulmans, commune à tout l'Islam. En définitive il n'y a pas d'art arabe, mais une vêtue, une sensibilité islamiques animant un art syro-persan en Orient, un art andalou en Occident.

Ensuite, et précisément, cet art andalou islamisé s'observe non seulement en Espagne mais aussi dans toute l'aire berbère occidentale, d'Alger à Marrakech où, par exemple, la mosquée Koutoubiya lui appartient.

Par ses structures fondamentales, par son extension, l'empire de l'art hispano-mauresque, loin d'être « arabe », est clairement l'empire de la civilisation hispano-berbère.

3. Ce que nous croyons être la vérité

Les doutes nombreux et essentiels que nous avons vus se lever à la lecture de l'histoire « officielle » dégagent de plus en plus nettement une conviction. L'Espagne a été conquise au début du VIII^e siècle par des armées berbères qui, au départ, ne semblèrent pas avoir été mues par le prosélytisme islamique.

Cette conquête achevée, l'Andalousie a subi le contre-coup des événements d'Afrique du Nord, c'est-à-dire qu'elle fut le théâtre, aussi, de la propagation de l'Islam. Ce ne fut qu'au terme de la lente islamisation, puis orientaliation et enfin arabisation partielle de la Berbérie que des mutations du même ordre s'observèrent aussi dans la Péninsule.

En tout état de cause, il n'y eut jamais de bouleversement radical dans les mœurs ni dans les idées qui se fût produit avec violence et rapidité dans le temps et dans l'espace. Au contraire, nous avons cru discerner des mouvements lents dans l'évolution des sociétés et des peuples concernés, et c'est faute d'avoir saisi cet aspect fondamental de l'histoire médiévale du bassin occidental méditerranéen que beaucoup d'historiens se sont enfermés dans la fausse impasse « du viol incompréhensible de la civilisation gréco-romaine par des barbares orientaux ».

Cette conviction, il nous reste à l'établir sur des fondations plus solides encore. D'abord en établissant les continuités des mondes ibéro-berbères : la Berbérie et la Péninsule ibérique constituent un ensemble géopolitique dont les liens remontent aux origines. Cette situation explique et justifie les événements consécutifs à l'invasion de l'Afrique du Nord par les Arabes.

Ensuite en établissant que les conquêtes du Maghreb et de l'Espagne s'inscrivent dans le même environnement politique bien qu'elles aient été accomplies par des « acteurs » différents et dans des conditions différentes. Si l'on fait l'effort de relier les événements militaires du VIII^e siècle à leur contexte historique, politique et économique, alors s'ébauche une explication parfaitement logique et plausible de la conquête et de l'islamisation de l'Ibérie.

Enfin en établissant que l'occupation musulmane de l'Andalousie et la civilisation islamo-orientale ont été essentiellement le fait des Berbères, dont la proximité géographique, ethnique et culturelle a facilité l'implantation. La conquête des esprits par les idées venues d'Orient a dès lors demandé des siècles. Et c'est par cette lente alchimie des cultures ibérique, berbère, arabe, juive, européenne, qu'une nouvelle et originale civilisation s'est épanouie.



Une autre enluminure des Cantigas de Santa Maria (détail) illustre un épisode de la Reconquista. Bibl. du Monastère de l'Escorial, Madrid. Photo Giraudon.

Chapitre I

CONTINUITÉS DES MONDES IBÉRO-BERBÈRES

Sans remonter à l'ibéro-maurusien¹ dont la présence a été communément signalée de part et d'autre du détroit de Gibraltar, les continuités entre le Maghreb et l'Ibérie sont patentes dès le début de la période historique. Mais tout d'abord il importe de rappeler l'originalité de la Berbérie, nettoyée de sa gangue. Les affinités avec la personnalité ibérique s'imposeront ensuite d'elles-mêmes.

Première originalité de la Berbérie : la langue

Comme toutes les autres régions du monde, la Berbérie d'aujourd'hui ne présente plus de caractère uniforme dans son peuplement, dans ses cultures et dans ses structures sociales : les brassages historiques ont inévitablement conduit à des métissages souvent heureux. Toutefois, il a existé une unité originelle que la langue authentifie de nos jours encore.

Les Berbères, qui se nomment entre eux Imazighène (pluriel de amazigh, homme libre) parlent une langue spécifique dont l'antiquité

¹ . Civilisation néolithique commune à l'Ibérie et à la Mauritanie (nom antique de l'Afrique du Nord).

est attestée par d'innombrables inscriptions. Autrefois baptisée libyque, cette langue était commune à tous les peuples de la région s'étendant des rives du Nil jusqu'aux îles Canaries et du rivage méditerranéen jusqu'aux boucles du Niger. Elle s'écrivait en un alphabet de caractères géométriques qui n'est pas sans rappeler certains signes de l'écriture phénicienne et des hiéroglyphes. Cet alphabet a été conservé par les Touaregs du Hoggar qui lui ont donné le nom de tfinagh et qui l'utilisent encore de nos jours. Mais au cours des siècles, la langue berbère a lentement reculé devant la poussée de l'arabe, au point d'avoir été totalement supplantée dans certaines régions de plaines et dans les villes.

Parallèlement à ce recul, les variations dialectales se sont accentuées, si bien que, pendant longtemps, les colonisateurs européens du siècle dernier pensèrent être en présence de langues différentes. « Le berbère, écrit André Basset¹, n'a pas échappé aux tentatives d'apparement. De très bonne heure on a pensé à l'égyptien et par-delà l'égyptien aux langues sémitiques, le tout avec inclusion variable d'autres langues encore, regroupé en un chamito-sémitique diversement articulé. La pauvreté des résultats a fait diriger les recherches dans d'autres directions encore, le basque, par exemple, pour nous en tenir à des possibilités dignes, à priori, d'être prises en considération. Des amateurs n'ont-ils pas en effet songé au grec et un livre ne s'intitule-t-il pas « Les Berbères en Amérique » ? Toutes ces tentatives paraissent avoir encore plus catégoriquement échoué, si bien qu'on en est revenu plus fermement au chamito-sémitique. Mais les tenants de cette hypothèse sont les premiers à reconnaître que les éléments de la comparaison sont extrêmement limités. Bref, sous cet angle, les divergences du berbère au sein de la communauté sont telles qu'elles supposent, dans cette langue de si forte stabilité apparente depuis si longtemps comme en témoignent des phrases du XII^e siècle et la comparaison actuelle des parlers, une profonde et vigoureuse évolution, rapide ou lente à un moment donné.»

Le débat est donc loin d'être clos ; l'apparement du berbère, comme celui du basque et du magyar, ne cesse de poser de nouveaux problèmes à mesure que s'approfondissent les recherches. Un fait est certain : cette langue a été commune à toute la région évoquée plus haut et demeure la langue privilégiée d'une proportion considérable de la

¹ . *La langue berbère* (Oxford University Press 1952).

population du Maghreb pour qui elle est l'unique langue d'expression malgré les persévérants efforts d'arabisation à outrance.

Des structures sociales comparables

A cette unité de langue correspond naturellement une unité de culture et d'histoire. On a trop souvent tenté d'accréditer l'idée que le Berbère « a toujours été incapable de concevoir la notion d'Etat ». Mais l'histoire fait justice elle-même de cette affirmation. Si le royaume de Massinissa, le grand adversaire de Carthage et de Rome, n'était pas berbère, on se demande ce qu'il pouvait être d'autre. Et dans la période arabe, de l'aveu même d'Ibn Khaldoun, les plus grands royaumes d'Afrique du Nord furent constitués par des Berbères.

Nous avons vu que l'hypothèse qui fait des Berbères des populations pour partie nomades et belliqueuses, et pour partie sédentaires et impuissantes, était insoutenable comme l'est également la structure tribale qu'on leur a attribuée. En fait, ce n'est qu'à partir du XI^e siècle et consécutivement aux effroyables exactions des barbares hilaliens, que l'arabisation forcée des Hauts Plateaux s'accompagna d'une nomadisation et d'une tribalisation des populations berbères menacées par ces épouvantables conquérants. Originellement, les populations d'Afrique du Nord et de la Péninsule ibérique avaient des structures sociales et économiques tout à fait comparables.

En outre, on peut observer une égale incapacité des Ibères et des Berbères à se muer en peuples conquérants, du moins aussi longtemps que se maintinrent chez eux leurs structures anciennes. Les Berbères ne constitueront des empires conquérants qu'après avoir assimilé et adapté le modèle d'organisation étatique oriental importé par les Arabes ; de même, les Espagnols ne deviendront une puissance expansionniste qu'après avoir accommodé à leur manière le système d'organisation du Nord de l'Europe.

A Carthagène comme à Carthage

C'est le lieu ici de souligner aussi d'autres parallélismes historiques de part et d'autre du détroit. Ce ne fut pas par hasard que, dès leur apparition sur la scène du bassin méditerranéen occidental, les Phéniciens s'implantèrent simultanément à Carthage (Ifrikiya) et à

Carthagène (Andalousie). Pour eux, il y avait non seulement continuité géographique, mais aussi continuité socio-culturelle que leur présence ne fera que renforcer, un peu comme le fait un ciment. Hannibal se sentira chez lui à Carthagène comme à Carthage, bénéficiant ici et là des mêmes concours de bonne volonté. Parce que le système punique de domination instauré en Ifrikiya et en Andalousie résultait des mêmes conditions politiques et économiques qui en firent un type de lien léger et supportable par les autochtones et limité à la frange côtière.

Après les Carthaginois, les Romains ne procédèrent pas différemment. De même qu'il n'y eut pas de grands transferts de population phénicienne en Occident, de même la colonisation romaine sera surtout une entreprise militaire : les légions s'occuperont de faire rentrer les impôts tout en assurant la sécurité des populations. De nouveau il n'y a pas de colonisation de peuplement. A cet égard, la bétique Andalousie est en tous points une « province romaine » comparable à la Mauritanie tingitane (Maroc). Si bien que, à Volubilis (près de Tanger) comme à Hispalis (Séville), les mêmes rapports de pouvoir créent des clivages socio-culturels identiques.

Un éclatant parallélisme culturel

Au surplus, la domination romaine va consolider les apparentements structurels et établir un lien supplémentaire entre la Berbérie et l'Ibérie. Tandis que se constitue et s'épanouit une classe aristocratique romanisée, et que s'élargit l'horizon des classes intermédiaires, essentiellement les marchands, dont l'impitoyable concurrence a pour corollaire un vaste brassage économique, il s'établit un début d'unification linguistique « par le haut », c'est-à-dire par la classe intellectuelle des pays conquis. Ce grand fait de civilisation sera illustré notamment par Sénèque, Trajan, Martial, Pomponius Mela, etc. pour l'Ibérie ; Manilius, Florus, Apulée de Madaure, Septime Sévère, etc. pour la Berbérie.

Plus tard, le même phénomène se renouvellera lorsque l'Ibérie et la Berbérie auront épousé la civilisation chrétienne, grâce aux apports de Cyprien, de Tertulien, d'Augustin, etc. pour l'Afrique du Nord ; et ceux de Priscillien, d'Orosius, d'Isidore de Séville, etc., pour la Péninsule. Dès lors la période musulmane également commune offrira le même parallélisme : parmi les plus illustres noms, pour la Berbérie, Ibn

Khaldoun, Ibn Rochd (Averroès) ; pour l'Ibérie, Ibn Hazm, Ibn Djobeir, Maimonide.

Superficialité de la langue arabe, des deux côtés

Mais ce phénomène de civilisation ne doit pas nous aveugler par son éclat et nous masquer la réalité profonde. En Berbérie, tandis que le latin — et plus tard l'arabe — s'implantait solidement dans la classe aristocratique et dans l'administration, le berbère continuait de remplir ses fonctions de langue économique et quotidienne. C'est faute d'avoir aperçu ce fait majeur derrière quoi se préservait l'extraordinaire conservatisme des populations indigènes que beaucoup d'historiens s'étonnent de « l'incompréhensible facilité » avec laquelle l'arabe se substitua au latin comme langue de pouvoir, d'administration et de civilisation.

Quoi de plus naturel, en effet, que, les principaux utilisateurs du latin ayant été ou tués ou chassés du pays, se soit alors imposée la langue des nouveaux maîtres. Encore faut-il souligner que cette substitution ne fut pas brutale : pendant assez longtemps, le latin fut concurremment utilisé avec l'arabe, en particulier chez les citadins romanisés ; la numismatique est à cet égard tout à fait explicite.

En revanche, il faudra des siècles — et combien de massacres perpétrés contre les populations sans défense des régions de plaine — avant que la langue arabe n'entame réellement et en profondeur la zone linguistique autochtone. Et même, malgré les atouts dont elle disposait, la langue arabe a partiellement échoué dans son entreprise de « cannibalisme linguistique » : de vastes régions demeurent encore strictement berbérophones.

Si l'on compare cette situation à celle qui prévaut dans l'Espagne à la fin de la période musulmane, on aboutit au même constat : à côté des grandes villes où l'usage de la langue arabe est alors prédominant, les masses rurales d'Andalousie parlent soit les dialectes romans, soit même le berbère dans les villages et bourgades à fort peuplement maghrébin.

Continuités et parentés

Entre la Berbérie et l'Ibérie, il y a toujours eu continuité et parenté d'évolution.

Continuité et parenté historiques : les deux pays ont été touchés simultanément par les mêmes mouvements de l'histoire, introduits ou propagés par les Grecs, les Phéniciens, les Romains, etc. Jusqu'au XV^e siècle, il est impossible de citer un seul cas de grand mouvement historique qui ait atteint l'un des deux pays sans s'étendre comme automatiquement à l'autre.

Continuité et parenté politiques : ayant subi les mêmes soubresauts venus de l'extérieur, les peuples de Berbérie et d'Ibérie ont développé un système de défense politique remarquablement similaire. Les institutions qui en ont découlé offrent tout naturellement des analogies que tous les auteurs ont soulignées.

Continuité et parenté culturelles : les faits de culture étant toujours le résultat de la lente alchimie de l'histoire, la similitude et la simultanéité des évolutions de l'Ibérie et de la Berbérie ont produit des cultures sinon identiques du moins très voisines. On peut par exemple retrouver sous les épaisseurs des apports étrangers les mêmes caractéristiques religieuses dans les rites chrétiens et musulmans de part et d'autre du détroit : culte prononcé des saints ici et des marabouts là.

Continuité et parenté économiques : la géographie physique et l'écologie générale ont déterminé en Ibérie et en Berbérie (surtout au Maroc) un mode d'organisation économique comparable, qui eût été tout à fait identique sans la différence de richesse du sous-sol (l'Espagne produisait très tôt une grande variété de minerais dont certains précieux comme l'argent). Du fait que ces économies n'étaient pas complémentaires, elles autorisaient une mobilité de peuplement qui explique et renforce la thèse de la continuité. Un paysan marocain transplanté en Andalousie n'aura pratiquement pas besoin d'adapter ses pratiques pour exploiter son nouvel environnement. L'inverse est également vrai : le paysan andalou se trouvera dans un paysage familier en traversant le détroit de Gibraltar. Ainsi n'y eut-il jamais de tentation d'exploitation de l'une des régions par l'autre, mais osmose. Les déplacements délibérés de populations ont été comme naturellement provoqués, dans la période historique, par des crises climatiques ou par les guerres d'invasion. Et lorsque les éléments ou les événements ne venaient pas bouleverser l'équilibre, les populations

ibériques et berbères maintenaient sereinement des relations de bon voisinage.

Axe et culs-de-sac

Le grand axe commercial nord-sud qui joint l'Afrique profonde à l'Europe septentrionale en passant par Sijilmassa et Compostelle a toujours joué un peu le rôle de balancier d'un équilibriste. L'équilibriste serait en quelque sorte l'envahisseur : pour ne pas tomber, il lui faut chercher des points d'appui le long de cette barre ; s'il la brise, il se condamne à une chute inéluctable. C'est une des raisons majeures qui ont fait que les conquérants et maîtres successifs du bassin méditerranéen occidental se sont toujours efforcés de s'assurer la maîtrise de l'Ibérie et du Maghreb extrême par où transite cet axe. Même après le XV^e siècle, alors que les deux rives de la Méditerranée s'observaient avec les passions exarcebées de deux religions concurrentes, il a toujours subsisté un trafic et des contacts intenses par cet axe nord-sud.

Pour être complet, il nous faut ajouter une remarque sur la similitude de la constitution des peuplements tardifs de la Péninsule et du Maghreb. L'une et l'autre région peuvent être regardées comme des sortes de culs-de-sac où viennent mourir les vagues parties d'Orient : certaines suivent le trajet septentrional et viennent buter contre la barrière des Pyrénées puis des sierras qui compartimentent l'Espagne ; les autres, celles qui se sont propagées par la voie méridionale, se sont essouffées le long du grand désert et touchent rarement aux rives de l'Atlantique. Dans les deux cas, les rares survivants de ces équipées n'ont d'autre choix que de s'adapter aux conditions locales, ou de retourner sur leurs pas.

On ne peut donc pas parler d'un renouvellement du peuplement de ces régions, mais d'apports limités qui se sont métissés et confondus avec les indigènes. Ainsi des Arabes au Maghreb, ainsi des Wisigoths en Espagne.

Ces considérations éclairent d'un jour nouveau la période qui nous intéresse, celle de la conquête et de la domination musulmanes au Maghreb et en Andalousie. Les conditions et continuités essentielles de ces deux régions ne sauraient s'accorder avec l'hypothèse d'une conquête par des armées venues d'Orient. L'aspect guerrier ne saurait y être que tout à fait secondaire, et sa portée réduite aux péripéties

superficielles d'un vaste mouvement de fond qu'elles ont masqué aux yeux de beaucoup d'historiens.

Chapitre II

CONQUÊTE PAR TRANSFERT

Au moment où les Arabes s'apprêtent à pénétrer en Afrique du Nord et dans le bassin occidental méditerranéen, en suivant la route terrestre d'Egypte en Tunisie par la Libye, cinq principaux groupes protagonistes cohabitent dans un équilibre instable depuis quelques siècles en Berbérie et en Ibérie.

Les protagonistes des Arabes

D'abord les Byzantins, en principe la puissance dominante en Afrique du Nord. Ils exerçaient à vrai dire un pouvoir plutôt symbolique et limité essentiellement à la Byzacène (Tunisie) ; leur contrôle militaire sur quelques ports de la côte africaine et ibérique de la Méditerranée était théorique. Leur puissance étant de surcroît minée par les luttes intestines, leur capacité à contenir l'avancée arabe se révélera tout à fait négligeable.

Ensuite les Wisigoths, établis en Espagne depuis trois siècles et demi. Ils constitueront l'énigme des événements. Car apparemment puissants et prospères, nous l'avons vu, ils s'effondreront au premier choc de l'invasion. Au sein de la classe dirigeante, les luttes pour le pouvoir étaient féroces, pouvant aller jusqu'à la trahison, mais les anciens conquérants avaient assoupli leur intransigeance doctrinale arienne et s'étaient ralliés au catholicisme des autochtones. Ils s'étaient fait des ennemis des nombreux Juifs de la Péninsule en les persécutant.

En revanche, il semble bien qu'ils aient bénéficié du soutien et de l'estime de la masse chrétienne comme en témoignent le « souvenir nostalgique » que celle-ci garda d'eux pendant tout le Moyen Age, et l'«orgueil de l'origine gothe » qui fut alors et ensuite une tradition espagnole¹.

Puis les Berbères. A l'exception de l'Ifrikiya et de quelques cités portuaires, tout le Maghreb central et occidental échappait à l'autorité étrangère. Il était organisé en petits royaumes indépendants, dont certains reconnaissaient la suzeraineté factice de Byzance. Certes, la Berbérie du VIII^e siècle n'avait pas ce que l'on pourrait appeler une « conscience nationale » (et qui songerait à le lui reprocher puisque l'éveil des nationalités est un phénomène des temps modernes !), mais elle avait cependant nettement conscience de son unité profonde. Les réactions spontanées de solidarité qui s'y développeront contre l'envahisseur arabe, la vigoureuse résistance que tout le pays opposera à la tentative d'invasion seront la meilleure preuve de cette unité.

Puis les Ibères ou Celtibères. Les populations de l'intérieur de la Péninsule, de formation et de composition assez hétéroclites, ne semblent pas avoir conçu d'autres formes d'opposition à la conquête wisigothe que la fidélité à leurs structures sociales, à leur culte et à leurs lois. Toutefois, des embryons de principautés indigènes se seraient déjà manifestés dans les zones montagneuses d'accès difficile (Galice, Aragon).

Enfin les Juifs. Il faut distinguer les communautés ethniquement juives, émigrées au Maghreb et en Ibérie, des communautés indigènes judaïsées. Dans la Péninsule, on l'a noté, les Juifs furent soumis à des persécutions, en particulier dans la dernière décennie du VII^e siècle et dans la première du VIII^e. En Afrique du Nord, au contraire, non seulement ces communautés prospéraient et professaient librement leur culte, mais encore il y eut des princes et des rois de confession judaïque. Un petit Etat juif subsista même jusqu'à la fin du XIV^e siècle dans le Gourara.

Tels sont les principaux protagonistes contre lesquels vont se jeter les Arabes.

Il est impossible de comprendre l'histoire des conquêtes de la Berbérie et de l'Ibérie autrement que dans une perspective d'unité et de continuité historiques. Ce qui surviendra en Andalousie ne sera que le

¹ . Carlos Claveria, *Reflejos del « goficismo » español*, « Homenaje a Dámaso Alonso » (Madrid 1960, I, pages 358 et 360).

prolongement, le transfert de ce qui sera advenu au Maghreb. Par conséquent, il nous faut intensément éclairer les événements de Berbérie si nous voulons voir clair dans ceux qui affecteront l'Ibérie.

Déroulement réel des conquêtes arabes

Rappelons donc les principales phases de cette histoire, en l'exposant cette fois telle que nous croyons qu'elle s'est véritablement déroulée. D'abord les Arabes culbutent sans difficulté le pouvoir byzantin en Ifrikiya : cette terre a toujours été considérée par les Berbères comme « vouée à l'étranger ». Mais dès que les conquérants cherchent à s'infiltrer dans le Maghreb intérieur, ils se heurtent à une violente opposition berbère qui sera conduite successivement par deux rois, Koceyla et la Kahina.

L'organisation de cette résistance montre une certaine unité politico-militaire de la Berbérie face à l'agression étrangère. A la mort des deux prestigieux chefs, la résistance armée s'effondre dans tout le pays, ce qui est une autre preuve de son unité.

C'est alors qu'intervient Tariq Ibn Ziyad, de la famille royale de l'Aurès. Il conduit en Extrême-Maghreb les débris de l'armée berbère qui se regroupe à Tanger. C'est là qu'il sera rejoint par l'armée arabe dirigée par Mousa Ibn Noçayr, lequel lui fait accepter sa suzeraineté, après de laborieuses négociations.

Aux désordres engendrés par la guerre, s'ajoute bientôt une sécheresse catastrophique : les réfugiés du Sud marocain affluent vers Tanger. La famine menace. C'est dans ces conditions que Tariq, après avoir obtenu la promesse d'une coopération des communautés juives et d'une faction wisigothe d'Andalousie contre le roi Roderic, passe le détroit de Gibraltar avec son armée.

Grâce aux concours qu'elle s'est assurés, l'armée berbère n'a aucun mal à battre celle de Roderic, dont les rangs s'étaient clairsemés par suite de défections.

C'est alors que, ayant appris ce succès miraculeux de son « vassal » Tariq, Mousa, le gouverneur arabe de l'Ifrikiya, accourt en Andalousie dans l'espoir de s'approprier les nouvelles terres, et surtout par crainte de voir s'édifier un puissant et menaçant empire ibéro-berbère.

Naturellement les forces arabes, fort peu désirées par les indigènes, rencontrent une résistance vigoureuse. Cependant Mousa, jouant

adroitement Berbères contre Ibères, Juifs contre Chrétiens, et même Berbères contre Berbères, parvient après un an de tractations à isoler politiquement Tariq, qui se rend à son « maître ».

Histoire réelle de l'Andalousie musulmane

Pour prix de leur lâcheté, les princes berbères et espagnols de toutes confessions sont récompensés par Mousa qui leur octroie des titres de souveraineté locale. Lorsqu'il quittera la Péninsule pour retourner en Orient, l'anarchie la plus totale s'instaurera : les princes qu'il a installés refuseront de se soumettre à une autorité centrale.

Cette situation s'aggravera encore du fait que le Maghreb est à son tour secoué par l'insurrection « nationaliste » qui se cache sous le masque de l'hérésie kharédjite.

C'est dans ce contexte d'insurrections et de particularismes que l'Ommeyyade Abderrahmane surgit. Fils d'une Berbère et du dernier calife de Damas, il est auréolé d'un prestige que sa double appartenance à la famille du Prophète et à une illustre famille royale berbère rehausse encore. Il n'a, de ce fait, aucun mal à se constituer une armée de Berbères avec laquelle il passe en Espagne où, ses talents de chef de guerre et d'homme d'Etat aidant, il réduit des révoltes et fonde un royaume.

Aussi longtemps que les successeurs d'Abderrahmane surent maintenir un subtil dosage, dans la répartition des charges politiques, entre les différentes forces du pays (Ibères, Berbères, Juifs, Orientaux, affranchis d'origine européenne), la dynastie subsista, incontestée. Mais dès que ce fragile équilibre fut brisé par l'ambitieux El-Mansur qui profita de la faiblesse du souverain régnant, ce fut de nouveau l'anarchie sous la forme des Reyes de Taifas.

Bien entendu, la puissance qui accourut alors au secours de l'Andalousie musulmane et qui y rétablit l'ordre, fut berbère : d'abord le souverain almoravide, ensuite l'almohade ; ce qui souligne, une fois encore, la continuité absolue de l'histoire de la Berbérie et de la Péninsule.

Ce ne fut pas non plus par hasard que la progression de la Reconquista suivit la courbe inverse des empires berbères du Maroc : tandis que ceux-ci s'affaiblissaient, celle-là gagnait du terrain, jusqu'à finir par expulser les ultimes souverains musulmans de Grenade, qui étaient Berbères, naturellement.

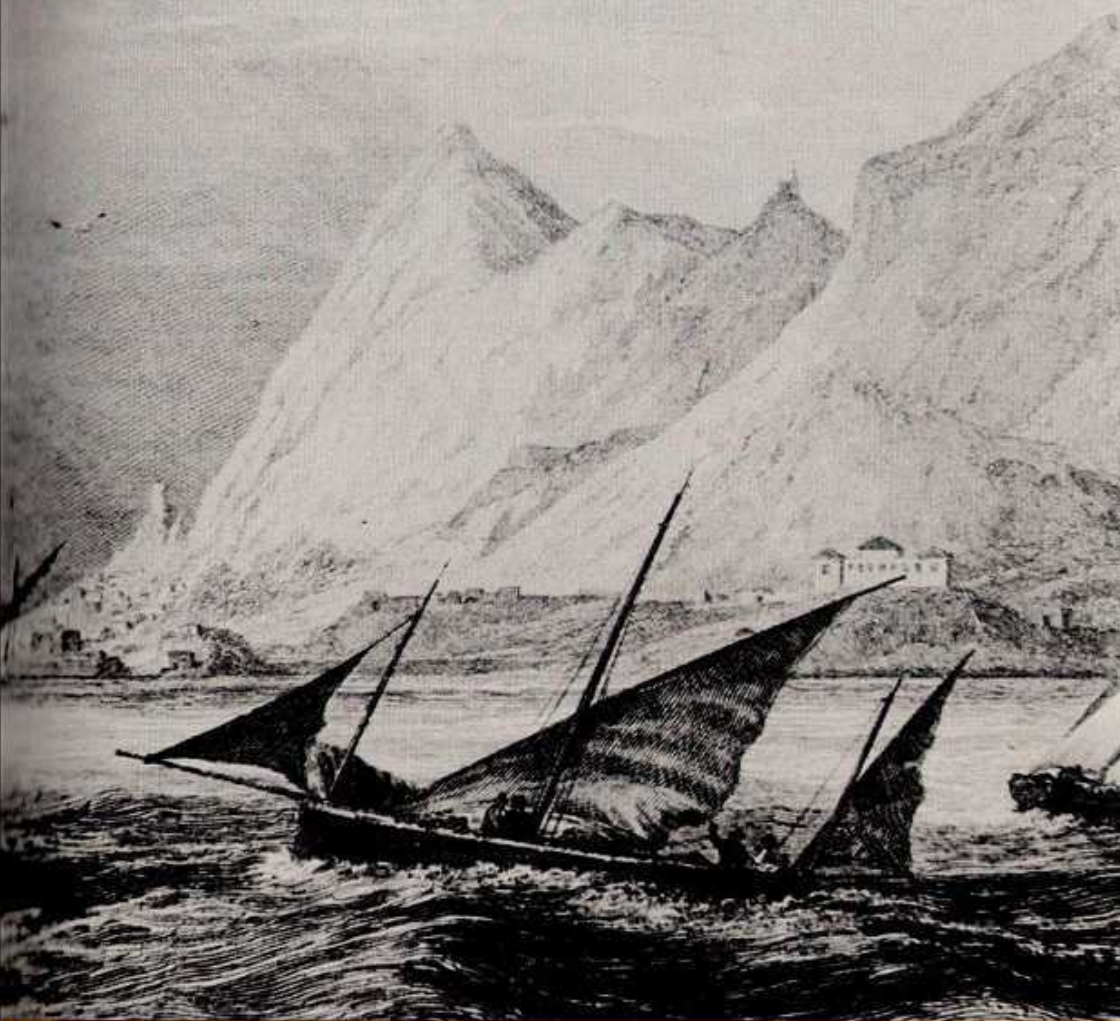
Telles sont donc résumées les principales articulations de l'exposé authentique des événements. Il nous faut maintenant entrer dans les détails et étayer ces affirmations en les développant. En privilégiant, comme annoncé, la période de la conquête de la Berbérie, car toutes les idées reçues, toutes les erreurs, tous les mensonges propagés sur l'histoire du Maghreb et de l'Espagne musulmane y prennent leur source.

Arabes et Berbères : premier round d'observation

Entre le premier raid arabe conduit par Ibn Saad en 344 et la fondation de la ville de Kairouan par Oqba Ibn Nefi en 670, court une période pendant laquelle s'observe une « étrange indifférence » des Berbères face aux velléités arabes. Les conquérants venus de l'Est n'ont trouvé devant eux, pendant les premières batailles, que des troupes byzantines (comprenant naturellement des soldats berbères, mais mercenaires). Et, de toute évidence, les envahisseurs n'ont pas cherché à s'établir à demeure, se contentant de « faire du butin ».

L'affaiblissement consécutif des Byzantins fut ressenti plutôt comme une aubaine par les Berbères. La chronique rapporte même que, profitant de la disparition du patrice Grégoire qui laissait vacant le pouvoir, un usurpateur nommé Gennadius se fit proclamer roi ; après la nomination d'un nouveau patrice par l'empereur byzantin, Gennadius aurait sollicité et obtenu l'intervention des Arabes en sa faveur. Cet intermède rendait encore plus précaire l'autorité byzantine sur l'Ifrikiya, ce qui explique la grande facilité avec laquelle les troupes de Moawiya Ibn Hodej ravagèrent tout le sud de la Byzacène jusqu'à Hadrumète (Sousse).

Les Berbères ne commenceront à s'inquiéter vraiment qu'après l'arrivée d'Oqba et la fondation par lui de la ville de Kairouan, place d'armes défiant la « forteresse » de l'Aurès. Il devenait évident que les conquérants ne se limiteraient plus aux raids de razzia. En outre, Oqba se livra à des excès et à des massacres. Son successeur, Abou el-Mouhadjir, inaugura une politique de conciliation qui lui valut l'amitié de Koceyla, « chef des tribus berbères Auréba » selon les traditions des chroniqueurs arabes (tous postérieurs aux événements). Il nous faut nous arrêter un instant sur la personnalité de Koceyla.



Tariq-Ibn Ziyad, général musulman d'origine berbère, né dans la seconde moitié du Vile siècle, aborda au rocher qui prit de lui le nom de Djabal-âl-Tariq ou Gibraltar. Vue de Gibraltar, d'après une gravure du XVIIIe siècle. Photo Martin Holzapfel.

Koceyla, roi de la Berbérie

Nous avons vu qu'il faut opposer les plus extrêmes réserves à la notion de « tribus berbères ». Lorsque nous aurons à nous référer ici à cette notion, ce sera donc exclusivement pour y puiser les renseignements d'ordre géographique : là où les chroniqueurs arabes emploient, par exemple, tribu des Nefzaoua, nous traduirons « habitants de la région de l'Aurès et du Djerid ». De même par « tribu Auréba », il faut entendre l'« Oranais ». Ainsi Koceyla, que les chroniqueurs arabes désignent comme le « chef des tribus berbères Auréba », était-il en fait le souverain d'un royaume berbère érigé en Oranie¹. Les chroniqueurs, et singulièrement Ibn Khaldoun, précisant « qu'à cette époque (vers 675) les Auréba occupaient les premiers rangs parmi les « tribus » berbères, honneur qu'ils devaient à leur force numérique et à leur bravoure », il faut en déduire que ce royaume exerçait une suzeraineté sur les principautés berbères, ainsi que d'autres informations incitent à le penser.

En effet, Koceyla, qui succéda à Sekerbid, prit la direction de la résistance berbère à l'envahisseur. Il arrêta l'avance des armées d'Abou el-Mouhadjir près de Tlemcen. Conformément à la politique suivie par ce chef arabe, il y eut négociation : moyennant sa conversion à l'Islam, Koceyla obtint le retrait des troupes arabes du Maghreb moyen. Malheureusement, juste à ce moment, le terrible Oqba retrouvait son poste de chef des armées arabes en Ifrikiya. Sa première initiative fut la mise aux arrêts d'Abou el-Mouhadjir et de son « ami » Koceyla, qu'il traita avec la plus extrême dureté.

Oqba reprit ensuite ses sanglantes razzias contre le pays berbère et, racontent les chroniqueurs, poussa sa chevauchée vers l'Extrême-Ouest. Mais contrairement à ce que beaucoup d'auteurs admettent, il n'est pas acquis qu'il ait atteint l'océan Atlantique. La fameuse phrase par laquelle il prenait Dieu à témoin que seuls les flots l'empêchaient d'aller plus loin, a pu être prononcée au bord de la Méditerranée, plus précisément à Rachgoun, le port de Tlemcen.

¹ . Il est fort probable que ce royaume soit celui qui construisit les imposants monuments connus sous le nom de Djedar, situés près de Frenda (Tiaret).

La grande victoire berbère de Tehouda

Sur le chemin du retour, vers Kairouan, il fut attaqué par Koceyla, puis vaincu et tué à Tehouda, au sud de l'Aurès. Le lieu de cette victoire berbère n'est pas indifférent, ni les circonstances de la bataille que les chroniqueurs ont voulu, à dessein, réduire aux dimensions d'une petite embuscade.

Tout d'abord le lieu. Ce n'est pas la première ni la dernière fois que le massif Aurésien a joué le rôle de cœur de la résistance berbère contre les envahisseurs. Déjà Carthage s'était vu mesurer son aire d'expansion par les Aurésiens ; plus tard, Massinissa, puis Jugurtha s'appuieront également sur ce môle inébranlable pour battre en brèche l'autorité de l'Empire romain ; plus près de nous, l'insurrection algérienne a pris naissance dans ce réduit inexpugnable. On peut donc considérer cette région et ses rudes montagnards comme les véritables gardiens des « portes du Maghreb », des gardiens jaloux de son indépendance.

Ensuite l'importance de la bataille de Tehouda. Si la version des chroniqueurs — tous postérieurs aux événements, rappelons-le encore une fois — n'était pas entachée de partialité quand ils minimisent l'importance des effectifs engagés, on ne comprendrait pas que les autres corps d'armée arabes ne se soient pas retournés, dès qu'ils eurent appris la nouvelle de la défaite de leur chef, contre Koceyla et ses partisans dont la faiblesse numérique est par ailleurs affirmée par les chroniqueurs.

En vérité, il y eut une grande bataille à Tehouda. Le roi Koceyla, dont le rayonnement et le prestige politique avaient largement dépassé les frontières de ses Etats, reçut le soutien spontané de l'armée du royaume berbère aurésien que présidait une femme, la fameuse Kahina. Au demeurant, Ibn Khaldoun a laissé glisser dans sa relation une indication qui confirme l'importance de cette bataille : « Quand la nouvelle de ce désastre (il s'agit de la mort d'Oqba et de la plupart de ses soldats) parvint à Kairouan, Zoheir Ibn Caïs el-Beloui (un des grands généraux arabes) quitta la ville précipitamment avec les débris de l'armée musulmane et s'enfuit à Barqa pour y attendre l'arrivée de renforts... » Si Zoheir, qui n'avait pas participé au combat, à en croire les chroniqueurs arabes, n'avait plus que des débris d'armée, on se demande bien ce qu'étaient devenues les nombreuses et fougueuses cohortes conquérantes ? Autour d'Oqba, nous dit-on, il n'y aurait eu

qu'un petit bataillon « traîtreusement » assailli au cours d'une embuscade...

Un témoignage éloquent d'unité

Le fait saillant de cette affaire, celui qui mérite d'être mis en évidence, est en réalité la reconnaissance immédiate et spontanée de la souveraineté de Koceyla par un autre royaume berbère. Fait qui témoigne éloquentement de l'unité du pays berbère, par-delà les fractionnements régionaux, cette unité qui s'est manifestée à toutes les époques lorsque l'indépendance de la Berbérie se trouvait menacée. Et ce fut ensuite grâce à l'afflux des soldats de l'Aurès que Koceyla put se rendre maître de Kairouan, puis régner sur le pays pendant trois ans.

« Dans cette histoire de la conquête, ces trois années pendant lesquelles un puissant chef berbère, sorte de Jugurtha du VII^e siècle, est maître de la première ville arabe d'Occident, marque un curieux intermède dont il n'est pas inutile de souligner le caractère », écrit Georges Marçais. « Curieux intermède ! » La formule est caractéristique, s'agissant d'un événement capital de l'histoire de la Berbérie. Elle illustre la déformation d'optique de la plupart des historiens occidentaux, abusés par une lecture trop littéraire et littérale des chroniques arabes.

La deuxième confirmation que nous apporte cette victoire maghrébine est l'absence de fondement de la théorie d'un peuplement berbère supposé divisé en « tribus », les unes sédentaires, les autres nomades, et irréductiblement ennemies ! Si telle avait été la réalité, on n'aurait pas donné cher de la peau de Koceyla. Car ce chef appartenait à la « tribu des Auréba » qui, avec les Haoura, les Sanhadja et les Kétama, étaient les descendants présumés de Bernés, alors que les Nefzaoua, établis dans la région de Tehouda, appartenaient, eux, au rameau des « tribus Botr ». On aurait donc dû assister pour le moins, entre « tribus aussi opposées, à une de ces trahisures dont « sont coutumiers les Berbères entre eux »...

L'« empire berbère »

Tandis que Koceyla consolidait sa victoire en organisant un nouvel Etat berbère sur les décombres de la Byzacène, les Arabes se

regroupaient en Tripolitaine. En 686 Zoheir Ibn Caïs, ayant reçu les renforts qu'il attendait, partit en expédition contre Koceyla. Les deux armées s'affrontèrent à Mems ; Koceyla fut tué, Kairouan reprise. Mais ce fut un demi-échec pour les armées arabes : une contre-attaque berbère les contraignit à une nouvelle retraite. Dans sa deuxième fuite vers l'Est, Zoheir eut en outre le malheur de rencontrer à Barqa une concentration de forces byzantines débarquées dans l'espoir de reconquérir le pays en l'absence des Orientaux. Au cours de la bataille qu'il dut subir, Zoheir fut tué.

Entre la date de la mort de Koceyla, 686, et la date de reprise en main de Kairouan par les Arabes, 691, il s'écoule alors une période de cinq années sur lesquelles nous ne disposons d'aucun renseignement avéré. Le seul indice figure dans le Kitab el-Istiḳa d'Ahmed en-Naciri¹, qui écrit sans citer ses sources : « Le départ de Zoheir Ben Qaïs pour l'Orient et sa mort à Barqa furent suivis du soulèvement du Maghreb ; l'empire berbère se disloqua en une série de commandements indépendants exercés par les chefs. De tous ces chefs, l'un des plus forts était la Kahina Dahiya ez-Zenatiya el-Gueraouiya, qui occupait les montagnes de l'Aurès et commandait à son peuple, les Gueraoua et les Botr.» En-Naciri est le seul compilateur arabe qui mentionne l'existence d'un empire berbère, alors que tous les autres ne parlent jamais que de tribus.

Mais les événements ultérieurs, bien analysés, vont nous fournir quelques indications sur l'évolution probable de la Berbérie pendant ces cinq mystérieuses années. On assiste, en effet, au terme de cette période, à l'émergence du pouvoir politique des Aurésiens, dirigés par une femme, la Kahina. Nous avons vu que le succès de Koceyla à Tehouda et son occupation de Kairouan avaient été produits par la coalition des Auréba-Oranais et des Nefzaoua-Aurésiens. Il est permis d'en déduire que le pouvoir était partagé entre les deux partenaires : les Aurésiens gardaient le contrôle de leur royaume, les Auréba celui du leur, Koceyla assumant la sorte de magistrature suprême d'un Etat berbère confédéral.

Si l'on tient compte de la situation géographique, qui fait du royaume de l'Aurès le plus exposé aux attaques étrangères, il paraît logique d'en conclure que, Koceyla ayant prévu les difficultés de sa succession en cas de disparition brutale, aura fait accepter par tous les princes berbères alliés la décision de transférer le commandement

¹ . Compilateur marocain du début du XIX^e siècle.

suprême de la Résistance aux Aurésiens. Naturellement, ce transfert de pouvoir ne signifiait pas une ingérence dans les affaires intérieures des alliés : le sacro-saint goût des Berbères pour l'indépendance ne l'eût pas supporté.

Des coalitions de ce type sont fréquentes dans l'Histoire, à toutes les époques et dans tous les pays. Et les événements maghrébins du début du VIII^e siècle, si obscurs et incompréhensibles lorsqu'on s'en tient à la lecture littérale des chroniques, s'illuminent dès lors qu'on admet que les Berbères n'étaient atteints d'aucune malformation politique congénitale qui les eût empêchés de s'organiser en royaumes comme tous les autres peuples.

La Kahina, nouveau chef de la Résistance berbère

Après la mort de Zoheir, le calife Abd el-Malek se montra d'abord trop absorbé par les dissidences apparues en Irak et en Egypte pour songer à nommer un nouveau responsable arabe de l'Ifrikiya. Ce fut seulement ces rébellions réprimées qu'il fit partir Hassan Ibn Noman avec quarante mille hommes, « la plus grosse armée musulmane qui fût entrée jusque-là en Berbérie ». Apparemment, Hassan ne rencontra pas de grandes difficultés en Byzacène et reprit Kairouan aisément. Peut-être conscient de la puissance que représentaient les Berbères, le nouveau conquérant choisit-il de limiter ses ambitions au seul territoire de l'Ifrikiya (Tunisie), du moins pour un temps. Il marcha donc contre Carthage, encore tenue par les Byzantins. Il la prit d'assaut mais en fut délogé trois ans plus tard par une contre-offensive byzantine qui, elle-même, fut sans lendemain. Ce fut la fin de la présence grecque en Afrique. Mais pas encore le début de l'implantation arabe.

Jusque-là, les Aurésiens semblent avoir assisté avec une certaine impassibilité à la progression de Hassan.

Le fait ne doit pas étonner outre mesure : l'Ifrikiya est, comme l'a fort justement souligné Laroui : « cette partie du Maghreb qui a toujours été reconnue aux étrangers depuis les Carthaginois ». Terre de passage, par conséquent, et de contacts, dont l'occupation toujours précaire par l'étranger n'a jamais représenté un réel danger pour l'indépendance de la Berbérie profonde. Mais dès que les Arabes tournèrent leurs regards et leurs armes vers l'Ouest, alors les Aurésiens

se dressèrent. Le personnage central de cette épique résistance fut leur reine, la Kahina¹.

Les chroniqueurs ont rapporté que, la conquête de l'Ifrikiya achevée, Hassan se dirigea vers l'Aurès avec l'intention de l'occuper. Les armées berbères, sous le commandement de leur reine, fondirent sur les troupes arabes qu'elles massacrèrent sur les bords de la rivière Miskiana. Puis « la Kahina, dit Ibn Khaldoun, ne perdit pas un instant dans sa poursuite des Arabes et, les ayant expulsés du territoire de Gabès, elle contraignit leur général (Hassan) à chercher refuge dans la province de Tripoli ». La Kahina avait donc réédité l'exploit de Koceyla, et, comme sous le règne de celui-ci, l'unité politique berbère était un fait patent.

Cependant, en Byzacène, des personnages ambitieux s'étaient abouchés avec le fugitif chef arabe : moyennant des compensations dont nous ignorons la nature, ils lui promirent de l'aider à reconquérir l'Ifrikiya. Ayant demandé et reçu d'importants renforts, Hassan reprit donc le chemin de Kairouan, sans rencontrer d'obstacles notables, et s'empara définitivement de Carthage.

Ensuite, il prépara avec minutie sa revanche contre le royaume aurésien, n'omettant pas les ruses de guerre. Puis il marcha contre les armées de la Kahina : cette fois le sort des armes fut néfaste aux Berbères ; non seulement ils furent battus, mais encore ils perdirent leur reine dans le combat. La résistance armée s'effondra pour quelque temps. Mais ce succès ne signifia pas la conquête de l'Aurès : les armées arabes n'y pénétrèrent jamais. Le royaume de la Kahina y subsista, avec à sa tête le fils aîné de la défunte reine. Un accord intervint entre celui-ci et le général arabe : le premier reconnaissait une manière de suzeraineté, toute théorique, au second. Ces événements se déroulèrent entre 698 et 702.

Avec la mort de la Kahina s'ouvrait une ère nouvelle pour la Berbérie.

¹ . L'assertion selon laquelle la Kahina était de confession juive doit être accueillie avec prudence. Il est probable en effet qu'en présentant ainsi l'animatrice de la résistance berbère on a cherché à disqualifier cette dernière, par le biais du rigorisme islamique dont les Berbères firent preuve dans les siècles suivants.

Où l'on retrouve Tariq, conquérant de l'Espagne

Nous avons dit que la souveraineté suprême — confédérale — de la Berbérie avait échoué, au lendemain de la disparition de Koceyla, à la famille régnante de l'Aurès. Dans le langage des chroniqueurs arabes : la souveraineté du royaume aurésien était exercée par la « tribu » des Djerawa (ou Gueraouiya selon une autre orthographe), la « tribu » de la Kahina. Et, si nous nous reportons à la filiation prêtée à cette « tribu », nous voyons qu'elle est apparentée à une autre « tribu », celle des Ourfedjouma. Or celle-ci nous intéresse non seulement par le rôle politico-militaire qui fut le sien au milieu du VIII^e siècle, mais surtout parce qu'elle était la « tribu » d'origine de Tariq Ibn Ziyad, le futur conquérant de l'Espagne.

Rappelons, en effet, que Ibn Idhari, citant Câlih' Ben Abou Câlih', affirme dans le Bayanou l'Maghreb que « Tariq était fils de Ziyad Ben Abd Allah Ben Rehfoû Ben Ourfedjoum ». Ce lien a, paradoxalement, été négligé par tous les auteurs. Pourtant, il éclaire d'un jour nouveau toute l'histoire de la Berbérie des VII^e et VIII^e siècles. Le fait que Tariq appartint à une vieille maison royale permet d'expliquer un grand nombre d'événements jusqu'ici restés mystérieux. Mais avant de procéder à la reconstitution du puzzle nord-africain, nous voulons faire toucher du doigt la partialité — et l'incongruité — des chroniqueurs arabes.

La famille de Tariq à la tête des insurrections

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, les chroniqueurs ne nous parlent du rôle des Ourfedjouma (pour le stigmatiser d'ailleurs) que dans la période qui a précédé l'arrivée de Mousa Ibn Noçayr en Ifrikiya et dans celle qui a suivi le départ de celui-ci (et de Tariq) d'Andalousie vers Damas. Sur la période intermédiaire, c'est-à-dire la période cruciale de la conquête de l'Ibérie, il y a un silence pesant, injustifiable et incompréhensible. La mention expresse de l'appartenance de Tariq à la famille Ourfedjouma ne figure que dans deux ouvrages arabes, comme si cette indication avait « échappé » aux deux chroniqueurs. Ailleurs la volonté de tronquer la généalogie de Tariq est évidente, particulièrement chez Ibn Khaldoun. Peine perdue.

Car, à lire ce qu'on nous dit du rôle des Ourfedjouma avant la conquête de l'Espagne et après celle-ci, il est aisé de reconstituer ce qu'il fut dans la période intermédiaire.

Avant la conquête de l'Espagne, les Ourfedjouma sont présentés comme l'un des piliers de la Résistance berbère à l'invasion arabe, en tant qu'ils constituent l'une des grandes familles du royaume de l'Aurès. Par leur nombre et par la valeur militaire de leurs généraux, dont plusieurs sont à la tête des armées berbères, les Ourfedjouma ont un rôle décisif sur les champs de bataille.

Après la conquête de l'Espagne, les chroniqueurs s'attardent sur le rôle des Ourfedjouma dans la conduite de l'insurrection kharédjite. Au moment où ils écrivaient, l'opinion berbère avait répudié depuis longtemps l'hérésie kharédjite pour épouser l'orthodoxie sunnite la plus étroite ; laquelle, naturellement, condamne sans appel les hérétiques. Il n'y avait donc pas à craindre alors de rallumer le « nationalisme » berbère en faisant le récit des exploits des Ourfedjouma : ces exploits condamnaient, au contraire, leurs auteurs.

On nous dit, en effet, que les Ourfedjouma prirent la tête de l'insurrection kharédjite (vers 745) et qu'ils rallièrent à leur cause les « tribus » Nefzaoua (entendez les Aurésiens et Tunisiens du Sud). Ils s'emparèrent à nouveau de Kairouan. « Maîtres de cette ville et de toute la province, rapporte Ibn Khaldoun, les Ourfedjouma y massacrèrent les Arabes qoraïchites, logèrent leurs montures dans la grande mosquée et accablèrent les habitants de toutes espèces d'outrages. » Ces excès auraient provoqué, selon les chroniques, une violente réaction des autres Berbères kharédjites qui battirent les Ourfedjouma et leurs alliés. A la suite de cette défaite, un grand nombre d'entre eux se réfugièrent dans le Maghreb central où ils participèrent à la fondation du grand royaume kharédjite de Tahert.

Dix ans plus tard, l'Ifrikiya étant de nouveau secouée par la lutte contre les envahisseurs, nous retrouvons à la tête du mouvement, tout naturellement, des membres de la famille Ourfedjouma.

Un silence éloquent

De ce que nous disent les chroniqueurs avant et après la conquête de l'Espagne ressortent ainsi clairement l'ancienneté du pouvoir des Ourfedjouma, leur parenté avec la famille régnante du royaume aurésien, leur constante hostilité envers l'envahisseur arabe ; à cet

égard le massacre qu'ils firent des membres de la tribu qoraïchite, c'est-à-dire de la tribu « tabou » du Prophète Mohammad, est particulièrement typique. Comme leur rôle de dirigeants nationalistes se retrouve dans les deux périodes considérées, que ne séparent qu'une quarantaine d'années, il en résulte clairement que les Ourfedjouma continuèrent d'occuper le premier rang dans la Résistance au cours de la période intermédiaire, pendant laquelle les chroniqueurs arabes taisaient leur rôle.

Ce silence masque à peine une volonté délibérée de réduire à néant le rôle joué par Tariq l'Ourtedjoumi dans la conquête de l'Andalousie. Lui reconnaître une importance quelconque eût été l'aveu même que la conquête de l'Andalousie a été l'oeuvre des Berbères et non des Arabes : un tel aveu eût été ressenti comme un abominable sacrilège, inconcevable pour un historien arabe. Il est, on le sait, des « oublis » beaucoup plus significatifs que de longs discours.

Le point central

Nous touchons ici au point central de toute l'histoire des Berbères et de leurs projections extérieures, les Hispano-Mauresques et les Sarrazins. En effet, l'une des armes favorites des détracteurs des Berbères consiste à fractionner leur histoire, à en faire un inextricable embrouillamini de « tribus » qui découragerait les plus obsédés rats de bibliothèque, bref à assombrir le paysage historique maghrébin jusqu'à le rendre totalement incompréhensible. Or nous avons vu que, correctement interprétés selon une unité et une continuité par ailleurs prouvées, les événements de cette histoire prennent un relief saisissant.

Ainsi en est-il de « l'incroyable conquête de l'Andalousie » à laquelle nous arrivons : en réalité un événement parfaitement logique qui s'insère dans une chaîne historique qu'aucune rupture n'interrompt. Car cette conquête participe du grand mouvement de flux et de reflux, vers le nord ou vers le sud, des civilisations du bassin méditerranéen occidental. Elle marque, à sa manière, la permanence des liens tissés depuis des millénaires entre les peuples établis des deux côtés du détroit de Gibraltar. Elle est, dans son immédiat, l'inévitable prolongement des soubresauts dont la Berbérie était affectée. Une fois replacée dans son contexte, « l'énigme de Tariq » se dénoue d'elle-même.

Un nouveau « *modus vivendi* »

Nous avons vu qu'au lendemain de la mort de la Kahina, son fils aîné, Abdallah, monta sur le trône de l'Aurès. Et qu'un accord avec le général arabe Hassan ouvrit une période de relative stabilité et de paix : les Arabes étaient contenus en Ifrikiya moyennant paiement d'un tribut raisonnable. Mais cette bonace n'allait pas durer longtemps.

En 704, en effet, à la suite d'un différend entre le calife de Damas et le général Hassan, un nouveau gouverneur de l'Ifrikiya est nommé : Mousa Ibn Noçayr. Comme pour souligner l'importance nouvelle que Damas attachait au Maghreb, le gouvernement de l'Ifrikiya devint autonome par rapport à l'Egypte dont il dépendait jusqu'alors. Naturellement, dès son arrivée, Mousa chercha à montrer son autorité. Mais les renseignements que nous ont transmis les chroniqueurs sur ses initiatives sont extrêmement sommaires et proprement inacceptables dans le tableau qu'ils font de l'évolution de la situation en Berbérie. Ils affirment, en effet, à la suite du chroniqueur égyptien Ibn Saad, que Mousa et ses deux fils Abdallah et Marwan combattirent avec une telle rage les Berbères que ceux-ci « n'osaient leur opposer aucune résistance et firent leur soumission pour éviter la mort ». Or le même historien soutient que Mousa et ses fils firent cinq cent mille prisonniers berbères ! L'énormité du chiffre autant que la contradiction sont par trop évidentes pour mériter de retenir l'attention.

Les choses se sont, bien sûr, passées tout autrement. Assurément Mousa, dès son arrivée, tenta de reprendre et d'étendre la conquête. Mais il se heurta aussitôt à une réaction des Aurésiens. Il apparut alors aux deux antagonistes que la sagesse commandait de faire l'économie d'une nouvelle guerre, le pays ayant par trop souffert. Sur la base de l'accord conclu avec Hassan, un nouveau *modus vivendi* fut négocié. En échange de la promesse faite par le gouverneur arabe de ne se livrer à aucun acte de guerre, les souverains berbères de l'Aurès acceptèrent de l'aider à islamiser la Berbérie, « la plus noble des conquêtes » pour un prosélyte de Mohammad. A cet effet, un corps d'armée aurésien fut mis à la disposition de Mousa pour la « promenade » de conquête pacifique à laquelle il s'était résolu. Sa mission : obtenir des princes berbères du Maghreb central et occidental, par la caution de sa présence, qu'ils se convertissent à l'islamisme et reconnaissent la suzeraineté du calife.

L'armée de la persuasion

Le commandement de cette armée de la persuasion fut tout naturellement confié à un homme de grande famille, dont les capacités guerrières étaient connues et dont le patriotisme berbère plongeait ses racines dans la plus haute tradition : cet homme, c'était Tariq Ibn Ziyad.

Le souvenir des atrocités perpétrées par Oqba, l'autorité morale et politique du royaume de l'Aurès sur le reste du Maghreb, le prestige familial et personnel de Tariq et de ses compagnons — dont certains étaient les fils des généraux de Koceyla, restés en Aurès —, l'habileté de Tariq comme diplomate et négociateur, contribuèrent au succès de l'opération. Les princes berbères ne s'opposèrent pas à la « promenade » de Mousa. Mises à part quelques escarmouches sans importance, la colonne arabo-berbère atteignit Tanger sans difficulté. Au passage, conformément à une pratique fort répandue à l'époque, les princes « soumis » déléguaient plus qu'ils ne livraient des membres de leur famille auprès du « vainqueur » : c'est ce qu'on appellera la politique des otages de cour.

Quand, en 709, Mousa et sa suite s'arrêtèrent à Tanger, le corps d'armée berbère, sous le commandement de Tariq, s'était donc enrichi d'un grand nombre de guerriers de haute lignée : la chronique rapporte que l'armée de Tariq comptait douze mille cavaliers « tous berbères ». Quant à l'effectif des fantassins, aucun renseignement précis ne nous a été transmis, mais on peut l'évaluer, selon les proportions habituelles alors, au moins au double du nombre de cavaliers.

Un Etat berbère à Tanger

On peut se demander pour quelles raisons Mousa décida de repartir en Ifrikiya, laissant à Tariq « le commandement de l'armée berbère et de la province de Tanger ».

Il est possible d'avancer tout d'abord une raison d'ordre stratégique : Tanger marquait l'extrême limite de l'expansion de l'Islam vers l'Occident ; en principe, toute menace de reconquête par les Chrétiens devrait passer par ce point faible. Quoi de plus normal, alors, que d'exposer en première ligne des « musulmans de fraîche date », les Berbères, plutôt que des Arabes ! La deuxième raison que l'on peut invoquer tient aux dispositions de l'accord conclu avec le royaume

aurésien. En cas de non-respect de leurs obligations par les Berbères dans le Maghreb occidental, Mousa avait un moyen de pression et de chantage : menacer de reprendre les effroyables razzias et cette fois contre des principautés indigènes très affaiblies par le départ vers l'ouest de beaucoup de leurs guerriers.

Enfin, en accordant une certaine autonomie à Tariq dans l'Extrême-Ouest maghrébin, l'habile gouverneur arabe déplaçait le centre de gravité de la puissance berbère, l'éloignant de Kairouan. Les événements ultérieurs illustreront la justesse de l'analyse de Mousa : la révolution kharédjite sera consécutive au retour du centre de gravité de la puissance berbère dans les Aurès. Or cette révolte consacrera la fin des prétentions arabes en Berbérie.

Ayant « installé » Tariq dans ses fonctions de gouverneur de Tanger (traduisons : ayant admis la création d'un Etat berbère islamique au Maroc, sous l'autorité de Tariq), Mousa rentra en Ifrikiya. Ce retour se déroula sans incident — le gouverneur arabe, qui avait sans doute en tête la tragique aventure d'Oqba, ne tenta rien contre les populations berbères —, ce qui confirma la fermeté des engagements réciproques des princes berbères et du chef arabe. Au cours de cette même année 709, Mousa chargea une flotte de guerre de razzier la côte ibérique. Mais les Wisigoths parvinrent à repousser l'attaque.

Les atouts du comte Julien

C'est le lieu, maintenant, de reparler de l'énigmatique comte Julien. En recoupant tous les renseignements fournis par les anciennes chroniques arabes et latines, on peut dire avec une assez grande certitude que Julien était le souverain d'un petit Etat berbère constitué autour de Ceuta et dans le Rif, et qui reconnaissait la suzeraineté byzantine ; il n'est pas impossible que cet Etat ait compris aussi la région d'Algésiras en Espagne qui fait face immédiatement à Ceuta, de l'autre côté du détroit. De confession chrétienne, le souverain semble avoir entretenu d'assez étroites relations avec le royaume wisigoth de Tolède. L'aventure galante que les chroniqueurs ont prêtée à Roderic, aux dépens de la fille de Julien, doit être considérée comme une fable, du type explicatif et moralisant fort répandu dans les chroniques du Moyen Age. Il faut donc l'exclure d'une tentative de reconstitution sérieuse des événements.

Au moment où Tariq s'installa à Tanger, les liens de dépendance de Julien envers Byzance, qui étaient déjà fort lâches, furent pratiquement coupés. Pour sauver son autonomie, le prince de Ceuta s'empressa de reconnaître l'autorité de Mousa, et par conséquent celle de Tariq, dont le voisinage pouvait devenir à la longue menaçant pour son petit Etat. Et, de toute évidence habile à nouer et dénouer des intrigues diplomatiques, Julien chercha à pallier sa faiblesse militaire par ses dons politiques. Comme il était bien au fait de la vie à la Cour de Tolède, du jeu des forces politiques dans la Péninsule et n'ignorait pas la large liberté dont jouissait le Berbère Tariq à l'égard de son « suzerain » arabe Mousa, il fut naturellement conduit à valoriser ces atouts par une machination politico-militaire de grande envergure.

Un concours de circonstances exceptionnel

Nous avons vu que la version traditionnelle de la conquête éclair de l'Espagne wisigothe est insoutenable. Mais en recoupant les informations parvenues jusqu'à nous avec les données fournies par l'archéologie, il est possible de reconstituer de manière plausible le « scénario » de l'expédition de Tariq. Entre 709 et 711, date à laquelle eut lieu le débarquement, se situe une courte période riche en événements.

D'abord la création du royaume berbère de Tanger sous la souveraineté de Tariq y attira tout naturellement un grand nombre de Berbères venus de différentes régions du Maghreb, y compris de l'Ifrikiya. Particulièrement les Berbères riches de qualités militaires.

Ensuite on a pu déterminer qu'il se produisit à ce moment une grave crise climatique dont le paroxysme correspond approximativement aux deux années en question ; chassée par une sécheresse désastreuse, une nombreuse population de paysans et de pasteurs remonta du sud vers le nord, vers Tanger, où elle espérait trouver des moyens de subsistance. Tariq eut donc à chercher une issue à cette congestion.

Au même moment en Espagne, nous avons vu qu'une crise de régime aiguë éclatait au sein de la classe dirigeante wisigothe : au lieu qu'un des deux fils de Witiza montât sur le trône à la mort de ce souverain en 709, un usurpateur, Roderic, accéda au pouvoir, ce qui provoqua une guerre civile. Les partisans des fils de Witiza, lésés, cherchèrent bien entendu à nouer des alliances extérieures qui permissent à la dynastie évincée de reconquérir ses droits souverains.

Nous avons vu aussi que la puissante communauté juive d'Ibérie avait subi une terrible répression de la part des Wisigoths. Certains de ses membres, réfugiés auprès de leurs coreligionnaires berbères, songèrent tout à la fois à prendre leur revanche et à essayer de sauver les Juifs demeurés comme de véritables otages de l'autre côté du détroit. Or, parmi les princes et les officiers qui entouraient Tariq, beaucoup étaient ou d'origine juive ou de confession israélite. Ils pesèrent de tout leur poids sur Tariq pour l'amener à étudier le dossier de l'Ibérie, tragique pour eux.

Enfin le comte Julien avait pris parti dans la querelle dynastique wisigothe en faveur des fils de Witiza, probablement à la suite de négociations fructueuses pour cet ingénieux ambitieux (peut-être obtint-il la cession de quelques territoires jouxtant ses possessions péninsulaires ?). Quoi qu'il en fût (et sur ce point au moins tous les chroniqueurs sont d'accord), il poussa de toutes ses forces Tariq (et Mousa ?) à intervenir en Espagne.

Bref un concours de circonstances exceptionnel obligea presque le souverain berbère de Tanger à franchir le détroit, qui portera son nom, et à conquérir l'Andalousie. Dans cette conjoncture, se demander s'il obtint l'autorisation de Mousa avant de s'engager, n'a pas un grand intérêt. Le fait que son expédition fut précédée par le raid de Tarif en juillet 710 confirme que l'initiative venait bien de lui : de toute évidence, en effet, l'action de Tarif a été ordonnée par les autorités locales, c'est-à-dire par Tariq ; comme elle fut avalisée a posteriori par le gouverneur de l'Ifrikiya, on peut en déduire que celui-ci n'y attachait pas une importance capitale. Il dut en être de même pour l'expédition de Tariq. Ce qui provoquera la fureur de Mousa, plus tard, comme nous le verrons plus loin, ce ne sera pas l'entrée de troupes musulmanes en Andalousie sans son consentement, mais le risque d'y voir s'édifier un puissant royaume berbéro-ibère qui pouvait devenir un concurrent mortel pour le Maghreb arabe.

Une conquête de la collaboration et de la connivence

Tariq et ses conseillers intéressés étudièrent donc minutieusement la future campagne contre les Wisigoths. Ils étaient assurés de trouver une collaboration efficace et franche des communautés juives et,

surtout, la connivence des troupes wisigothes fidèles aux fils de Witiza. Le choix même de la date de débarquement retenue est assez significatif de la minutie avec laquelle fut préparée l'opération : chaque année, au début de l'été, le roi de Tolède remontait avec ses armées vers le Nord pour briser les lignes de forteresses édifiées par les montagnards pyrénéens¹ ; ce faisant, il dégarnissait les provinces méridionales, dès lors faciles à conquérir.

On a beaucoup disputé sur les moyens de transport maritime qui furent mis en œuvre pour le débarquement. Bien entendu, il faut d'office écarter l'hypothèse farfelue des quatre barques mises à la disposition des conquérants par le comte Julien ; cette hypothèse procède du même genre littéraire et historique qui inspira l'explication galante de la conquête. En réalité, cette question de transport ne pose de véritables problèmes que si l'on accepte la version des chroniqueurs arabes : comme ils refusaient d'admettre que la conquête ait été l'œuvre des Berbères, il est naturel qu'ils leur aient refusé aussi les moyens de l'entreprendre.

Si l'on se place dans la perspective qui est la nôtre, alors la question du transbordement de l'armée de Tariq se résout d'elle-même. D'abord l'expérience acquise par le raid de Tarif ne peut pas ne pas avoir servi. Ensuite la collaboration étroite de deux Etats du détroit (celui de Tarik et celui de Julien), des marchands juifs et des princes Witiziens d'Espagne rendait sans grand problème la constitution d'une flotte suffisante, ne serait-ce que par la réquisition de tous les navires disponibles chez les alliés.

Pas un seul converti à l'islamisme !

Et l'on comprend mieux que, dans ces conditions, l'armée de Tariq, somme toute assez modeste, parvint à vaincre celle de Roderic en une seule vraie bataille, celle du Barbate. De même l'on comprend mieux l'extrême facilité avec laquelle Tariq et ses hommes s'emparèrent des grandes villes d'Andalousie et foncèrent jusqu'à Tolède presque sans rencontrer de résistance. Alors que les pays qu'ils traversaient étaient riches d'une implantation chrétienne atteignant les moindres hameaux : sur le territoire de Vejer de la Frontera qui fut celui de la

¹ . Cette pratique fut continuée par les souverains musulmans de l'Andalousie, aussi longtemps qu'ils le purent.

bataille du Barbate, l'archéologie à retrouvé dans les profondeurs de la campagne, à côté de villas romaines et de tombes wisigothes, une série d'églises-ermitages du VII^e siècle (La Oliva, San Ambrosio, etc.).

Le souverain berbère semble en effet avoir respecté scrupuleusement les engagements qu'il avait pris à l'égard de ses alliés ibériques. Il est remarquable notamment que, malgré leurs outrances hagiographiques, les chroniqueurs arabes n'aient pas relevé un seul cas de conversion à l'islamisme en Andalousie pendant le règne de Tariq !

Autrement dit, celui-ci ne venait pas combattre l'Espagne chrétienne en prosélyte de Mohammad, mais concourir en homme d'Etat berbère à la solution de la grave crise politico-socio-économique dont étaient victimes deux peuples solidaires. Car il est certain — le fait est unanimement admis par les chroniqueurs — qu'une masse importante de Berbères traversa le détroit sur les traces de Tariq et s'installa en Andalousie, décongestionnant la région de Tanger surpeuplée par les réfugiés de la famine. La similitude des cultures et des expériences historiques des deux peuples, berbère et ibère, facilita cette transplantation que, par ailleurs, la fuite des Wisigoths rendait plus tolérable économiquement.

La vraie raison de l'intervention de Mousa

Comme on pouvait s'y attendre, les chroniqueurs arabes sont presque muets sur l'état de l'Espagne sous le gouvernement de Tariq entre 711 et 713. En revanche, ils sont très loquaces sur les « hauts faits » de Mousa passé bientôt en Espagne.

Nous avons souligné le grand embarras des historiens à donner une explication plausible de l'intervention du gouverneur de l'Ifrikiya. Les uns ont parlé de « jalousie », les autres ont parlé d'acte d'insoumission de Tariq... La vérité, une fois encore, est ailleurs.

C'est à Câlih' Ibn Abou Câlih', cité par Ibn Idhari dans le Bayanou l'Maghreb, que nous devons encore la timide indication qui permet de trouver la bonne explication. Selon ce chroniqueur, Tariq « administrait le Maghreb el-Akça (le Maroc) au nom de Mousa avant qu'on se mît à explorer l'Espagne, et que celui-ci lui laissât les otages livrés par les Berbères de cette province en 705. Mais on dit encore que Tariq passa en Espagne avec les otages berbères ». Cet auteur, qui ne fait nulle part référence aux prétendus ordres, donnés par Mousa à son « affranchi » Tariq, de conquérir l'Espagne, admet donc implicitement que son

passage en Espagne avec les otages fut un acte d'autorité de Tariq seul. Un autre chroniqueur, cité également par Ibn Idhari, fait entendre le même son de cloche.

Il faut se rendre à l'évidence : le souverain berbère a agi de son propre chef, dans un domaine ne concernant pas le Maghreb qui n'était pas couvert par l'accord conclu avec Mousa et dans lequel il avait — ou croyait avoir — les mains libres. Aussi la réaction de Mousa, tant par sa violence que par son caractère d'improvisation, trahit une anxiété d'une tout autre nature que celle que lui ont supposée les chroniqueurs. Comment ce rude octogénaire, qui a démontré des qualités exceptionnelles de manœuvrier, de diplomate, de fin stratège et de chef militaire, a-t-il pu se lancer en Espagne dans une entreprise bâclée, incertaine, qui risquait d'assombrir la fin d'une carrière prestigieuse, comme elle l'assombrît effectivement ? Quant à lui attribuer des gestes brutaux contre la personne physique de Tariq, cela semble bien relever d'une maladive conception de la « supériorité arabe »¹.

En fait le gouverneur de l'Ifrikiya ne songea à partir en Andalousie « pour corriger son affranchi » qu'après avoir reçu des informations très alarmantes. Il avait cru pendant longtemps que Tariq et ses Berbères étaient allés « faire du butin » à l'arabe et regagneraient leur base à Tanger dès qu'ils jugeraient avoir les mains suffisamment pleines. Mais une année s'écoula et les « razzieurs » n'étaient toujours pas rentrés. Pis : Mousa apprit que son « affranchi » avait décidé de s'installer à Tolède en qualité de souverain de l'Andalousie !

Le terrible danger d'un empire hispano-berbère

Le gouverneur de l'Ifrikiya était suffisamment subtil et perspicace pour déceler le terrible danger que représentait à terme le nouveau royaume pour le « Maghreb arabe ». Qui, mieux que Mousa, connaissait les capacités et les compétences de Tariq à promouvoir un Etat puissant ? Qui, mieux que lui, savait les origines du conquérant et son attachement viscéral à l'indépendance de la Berbérie ? Un empire hispano-berbère placé sous l'autorité de Tariq, c'était assurément l'arrêt de mort de l'entreprise arabe en Occident, et peut-être même une grave

¹ . On pense irrésistiblement au « coup d'éventail » que le dey d'Alger infligea au consul de France... et qui fut à l'origine de la conquête de l'Algérie.

menace pour l'empire califal d'Orient. Il fallait donc éliminer le danger immédiatement, avant que l'évolution ne soit irréversible. A cette tâche, le vieux guerrier arabe consacra ses dernières énergies, tout son savoir politique, tout son art du commandement. Il y réussira, mais à quel prix ! Sa carrière s'achèvera dans une disgrâce imméritée ; plus grave encore, c'est toute l'autorité arabe en Occident qui se trouvera compromise, et, à cet égard, ce sera le triomphe de Tariq.

Dès son débarquement sur le sol ibérique, Mousa trouva un allié inattendu en la personne de l'intrigant comte Julien. Les chroniqueurs ont tous rapporté que le comte s'offrit à guider les armées arabes « dans une autre direction que celle qu'avait suivie Tariq ». Ce choix n'a certainement pas été dicté par des considérations d'orgueil, comme l'ont prétendu les historiens, mais au contraire par d'impérieuses nécessités de prudence militaire et politique. Militaire : Mousa entreprit d'établir son contrôle sur les territoires méridionaux délaissés par Tariq, ce qui permettrait de couper celui-ci de sa base berbère. Politique : Mousa, en attaquant des régions où les anciens maîtres de la Péninsule avaient maintenu un semblant de pouvoir, et qui n'étaient donc pas soumises à Tariq, restait dans la tradition : il venait guerroyer contre les Infidèles non contre les musulmans berbères. Ce faisant, il déniait par avance toute légitimité à une éventuelle offensive du Berbère.

Le calcul était fort habile : en apparence, le gouverneur arabe ne venait pas dans l'intention de contester à son « vassal » ses conquêtes, il venait les parfaire en leur donnant le sceau islamique. Et le mérite de Mousa éclaterait d'autant plus fortement que lui, dès lors, ne disposerait pas des complicités dont avait bénéficié Tariq.

Une habile entreprise de sape

En fait, l'intention du très lucide chef arabe était de saper par la bande les fondements du jeune Etat hispano-berbère. Avec la complicité de Julien, il manoeuvra très adroitement, encourageant les velléités anarchiques des princes berbères et ibériques, jouant avec une étonnante virtuosité les clans berbères les uns contre les autres.

Il en arriva même à user de la libéralité la plus anti-islamique, toujours dans le but d'isoler Tariq. Ainsi fit-il signer entre son fils Abd el-Aziz et le Goth Théodomir un traité particulièrement révélateur. Qu'on en juge : « Théodomir obtient la paix et reçoit l'engagement, sous la garantie de Dieu et celle de son Prophète, qu'il ne sera rien changé à

sa situation, ni à celle des siens ; que son droit de souveraineté ne lui sera pas contesté ; que ses sujets ne seront ni tués, ni réduits en captivité, ni séparés de leurs femmes et de leurs enfants ; qu'ils ne seront pas inquiétés dans la pratique de leur religion ; que leurs églises ne seront ni incendiées, ni dépouillées des objets du culte qui s'y trouvent et, cela, aussi longtemps qu'il satisfera aux charges que nous lui imposons. La paix lui est accordée moyennant la remise des sept villes suivantes : Orihuela, Baltana, Alicante, Mula, Villena, Lorca et Ello. Par ailleurs, il ne devra donner asile à aucune personne qui se sera enfuie de chez nous ou qui sera notre ennemie, ni faire du tort à quiconque aura bénéficié de notre amnistie, ni tenir secrets les renseignements relatifs à l'ennemi qui parviendront à sa connaissance. Lui et ses sujets devront payer chaque année un tribut personnel... »

Le traité date d'avril 713. Pour obtenir la coopération des princes ibériques alliés, Tariq n'a certainement pas été plus libéral que le gouverneur arabe, tel qu'il nous est révélé par ce document. Il y a donc tout lieu de croire que, sous le couvert de sa campagne militaire islamique, si laborieuse, Mousa avait surtout consacré son temps à pervertir l'entourage de Tariq et à se concilier les princes et les chefs locaux. Ce travail de sape porta ses fruits. La coalition hispano-berbère craqua de toutes parts. Tant et si bien que Tariq se retrouva bientôt isolé politiquement.

La fin du rêve de Tariq

Prit-il alors les devants en envoyant au calife de Damas un messenger demandant l'arbitrage du souverain dans le conflit qui l'opposait à Mousa ? En tout cas, la rencontre entre le gouverneur de l'Ifrikiya et le chef berbère fut extrêmement désagréable. Peu après arriva l'envoyé personnel du calife muni d'un ordre impératif : que les deux adversaires se présentent devant le souverain de Damas dans les plus brefs délais. C'est ici que se situe l'épisode burlesque où les chroniqueurs nous représentent le délégué de Damas saisissant la bride de la mule sur laquelle est juché le très digne général octogénaire.

Tariq avait-il la possibilité de s'opposer à ces décisions ? Non ! Car son isolement politique l'avait considérablement affaibli en Espagne, et il ne pouvait espérer recevoir des renforts de Berbérie : les armées de Mousa, qui contrôlaient maintenant la région méridionale de l'Andalousie, les auraient inmanquablement interceptés. En outre, une

opposition armée contre les Arabes n'entraînait ni dans ses desseins ni dans son tempérament, pour autant qu'on le connaisse. C'est donc la mort dans l'âme qu'il assista à la fin de son rêve d'un royaume hispano-berbère et qu'il quitta la Péninsule pour se rendre en Orient. On peut penser qu'il s'arrêta en chemin dans sa région natale, les Aurès, et qu'il y étudia toutes les hypothèses de la conduite politique à tenir, sans d'ailleurs trouver le moyen de rétablir la situation à son avantage.

Pour sa part, Mousa avait quelques raisons d'être satisfait : il laissait le commandement de l'Espagne et de l'Ifrikiya à ses deux fils. Mais l'accueil que lui réserva le calife Soleyman Ibn Abd el-Malek fut des plus désagréables, dit-on. Les chroniqueurs sont unanimes pour reconnaître que Tariq, avant de disparaître dans un anonymat historique inexplicable, eut la joie de savourer sa revanche indirecte sur le général arabe : Mousa tomba dans une disgrâce totale.

Chapitre III

LA CIVILISATION ISLAMO-OCCIDENTALE

Notre longue reconstitution de l'histoire de la conquête « arabe » de l'Espagne aura permis, nous l'espérons du moins, d'éclaircir certaines « énigmes » historiques. Surtout cette nouvelle analyse débouche sur une compréhension plus intime et plus juste de ce grand phénomène de civilisation qu'a été l'Andalousie médiévale.

Dans le cadre trop restreint de cet ouvrage, il ne nous est pas possible d'examiner, d'une manière aussi détaillée que nous l'avons fait pour les premières années, l'ensemble de l'histoire de l'Espagne maure. Nous allons pourtant dire l'essentiel de ce que fut cette histoire.

Le legs de Mousa : l'anarchie

Un an et demi après le départ de Mousa et de Tariq, le gouverneur d'Andalousie, Abd el-Aziz, propre fils de Mousa, fut assassiné. Sur les causes de ce meurtre, plusieurs versions ont été rapportées, les unes plus absurdes que les autres, en particulier celle d'El-Wakidi. Pour complaire à son épouse (une des filles de Roderic), Abd el-Aziz aurait, selon ce chroniqueur, fait percer, dans le mur de la salle d'audience du palais, une porte si basse que les visiteurs devaient se courber pour passer, donnant ainsi l'impression de se prosterner devant le gouverneur. Ayant appris que cette disposition était délibérée, les princes assaillirent et massacrèrent Abd el-Aziz...

En réalité le fils de Mousa tomba sous les coups d'ambitieux qui, à leur tour, allaient périr dans des circonstances semblables. Le cycle de l'anarchie ne faisait que commencer. Il allait durer jusqu'en 756, date à laquelle l'Ommeyade Abderrahmane se fit proclamer émir d'Andalousie. Entre-temps, pas moins de dix-neuf princes ou généraux, arabes ou berbères, se succéderont comme gouverneurs théoriques.

Cette anarchie eut des raisons à la fois politiques, économiques, sociales et personnelles.

Sur le plan politique, les dissensions qu'avait créées Mousa pour triompher de Tariq avaient cristallisé les oppositions suivant des clivages où le facteur ethnique avait perdu sa prédominance. Le camp berbère lui-même ne formait plus un bloc monolithique et préfigurait trois siècles à l'avance ce qu'allaient être les fameux Reyes de Taifas, cette poussière de princes faibles et pourtant concurrents.

Inégalités croissantes et début d'intolérance

Dans le domaine économique, des inégalités croissantes distinguaient les populations ibériques et berbères immigrées, d'une part, les officiers et soldats orientaux, d'autre part. Les seconds s'octroyèrent des domaines dans les plaines les plus riches de la Péninsule au détriment des autochtones, qui furent réduits quasiment à l'esclavage. Quant aux Berbères, ils furent peu à peu refoulés vers les régions montagneuses du Centre et du Nord. Leur sort n'était guère plus enviable que celui des Ibériques. Mais la promiscuité dans la misère ne favorisa pas une entente entre les deux peuples, du moins dans les zones à forte densité de peuplement. Les rapports sociaux devinrent extrêmement tendus entre toutes les communautés. Les révoltes locales se multiplièrent, jusqu'à déboucher sur de véritables sécessions, comme celle du fameux prince berbère Munuza qui s'allia au duc Eudes d'Aquitaine.

La tolérance religieuse absolue du court règne de Tariq fit place à une assez large intolérance, notamment à l'égard des religieux chrétiens. Nous en assure l'exode vers l'Europe du Nord de nombre d'entre eux. Tel le fameux saint Pirmin, Hispano-Wisigoth qui évangélisa l'Alsace, la Suisse, l'Allemagne. Et qui fonda dans ces régions les monastères de Reichenau (en 724) et de Murbach, grands foyers d'érudition auxquels il apporta de nombreux manuscrits sauvés d'Espagne. Nouvelle preuve, soit dit en passant, de la vitalité du royaume wisigoth.

Jusqu'aux environs de 740, le mouvement de population berbère d'Afrique vers l'Europe ne cessa pas. Mais à partir de 745, du fait de la sécheresse survenue en Andalousie et de la répression des révoltes paysannes, un mouvement de reflux s'amorça. Toutefois, la population ainsi revenue dans son pays d'origine ne fut pas considérable et, lorsque la paix fut rétablie et lorsque les pluies reprirent, on assista à une nouvelle émigration berbère.

Seulement quelque 25 000 Orientaux

Pendant ce temps, la colonie arabe, qui ne comptait que les survivants de la troupe de 15 000 hommes amenée par Mousa, à l'exclusion de toute population féminine, n'avait reçu en renfort que sept à huit mille hommes, les débris d'une grande armée arabe expédiée d'Orient pour réduire la révolution kharédjite au Maghreb.

Conduits par Baldj, ces sept à huit mille rescapés du désastre arabe en Berbérie étaient tous Syriens. Leur faiblesse numérique était en partie compensée par leur valeur guerrière, si bien que leur présence en Andalousie contribua à aggraver l'anarchie.

Le fait important à noter est que cette armée constitua le dernier apport démographique « massif » arabe ; jusqu'à la fin de la Reconquista, les mouvements de population entre l'Espagne et l'Orient se limiteront à quelques centaines d'individus, migrant volontairement pour des raisons privées.

Au total donc le peuplement musulman de la Péninsule fut, dans son immense majorité, un peuplement berbère.

Libération kharédjite du Maghreb

En 720, à l'issue de péripéties scabreuses, Yazid Ibn Abi Mouslim est nommé gouverneur d'Ifrikiya. Cet homme, qui fut le secrétaire du fameux vizir El-Hadjadj réputé pour ses méthodes expéditives d'administration, tenta de transplanter en Berbérie les pratiques de son ancien maître. En particulier il voulut obliger sa garde, composée de Berbères, à se faire tatouer sur la main droite la mention : « Garde de Yazid ». Les gardes berbères, refusant cette humiliation, assassinèrent le présomptueux.

Le calife de Damas, paradoxalement, donna raison aux meurtriers, et le nouveau gouverneur qu'il dépêcha en Ifriklya, profitant de la leçon, eut une conduite exemplaire. Mais treize ans plus tard, à la suite d'un changement d'émir, de nouveaux troubles éclatèrent, en réplique à de nouveaux abus de l'administration arabe. La révolution kharédjite commençait.

Les Berbères du Maghreb avaient fini, en partie à l'instigation de Tariq, par se convertir massivement à l'Islam : ils espéraient échapper ainsi aux dures conditions imposées par le conquérant. « Pour se garantir contre le pillage et la servitude, note Georges Marçais, la seule ressource est la conversion. Et l'on se convertissait en masse, quitte à revenir aux pratiques des ancêtres dès que les cavaliers arabes avaient disparu et à se mettre de nouveau à l'abri de leurs exigences par une semblable profession de foi dès leur retour dans le pays.» Cette attitude, à l'origine tout à fait opportuniste et, pensait-on, sans conséquence, fut une des causes, sinon la cause de l'islamisation effective de la Berbérie. Mais les Arabes continuèrent à traiter leurs nouveaux « coreligionnaires » comme des païens et à exiger d'eux impôts et tributs, en contradiction formelle avec l'enseignement coranique. A travers les révoltes, se préparait ainsi l'adoption de l'hérésie kharédjite par les Berbères.

Car, né en Orient en marge de la lutte pour la succession du Prophète, le kharédjisme offrait une arme idéologique parfaitement adaptée aux revendications berbères. Prônant, on l'a vu, une égalité absolue entre les croyants — le meilleur musulman pouvait devenir calife, « fût-il un esclave noir » — cette doctrine va servir de paravent au « nationalisme » berbère, comme plus tard l'adoption du chi'isme, puis celle du malékisme, dissimuleront de semblables phénomènes politiques.

S'il est donc difficile de ne voir que l'effet du hasard dans la popularité du kharédjisme en Berbérie, il est encore plus difficile de soutenir que les circonstances seules ont fait que ce furent les Ourfedjouma qui conduisirent à ses débuts le mouvement insurrectionnel anti-arabe. L'initiateur de celui-ci était Maissara, un ancien vendeur d'eau originaire du Maghreb occidental, mais l'insurrection ne prit véritablement forme qu'après l'entrée en guerre du royaume aurésien sous les couleurs du kharédjisme.

Les conséquences furent énormes : tout d'abord la révolte du Maghreb accéléra la chute de la dynastie Ommeyade de Damas ; ensuite et surtout, l'exercice du pouvoir en Berbérie par les Arabes fut

désormais strictement limité à l'Ifrikiya, « terre traditionnellement reconnue aux étrangers », et encore pour un siècle seulement (émirat Aghlabite, 800-909). Tout le reste de la Berbérie sera dorénavant gouverné et administré par les autochtones, qui parfois mettront à la tête de leurs Etats un homme d'origine étrangère, mais pour des raisons purement honorifiques ou symboliques.

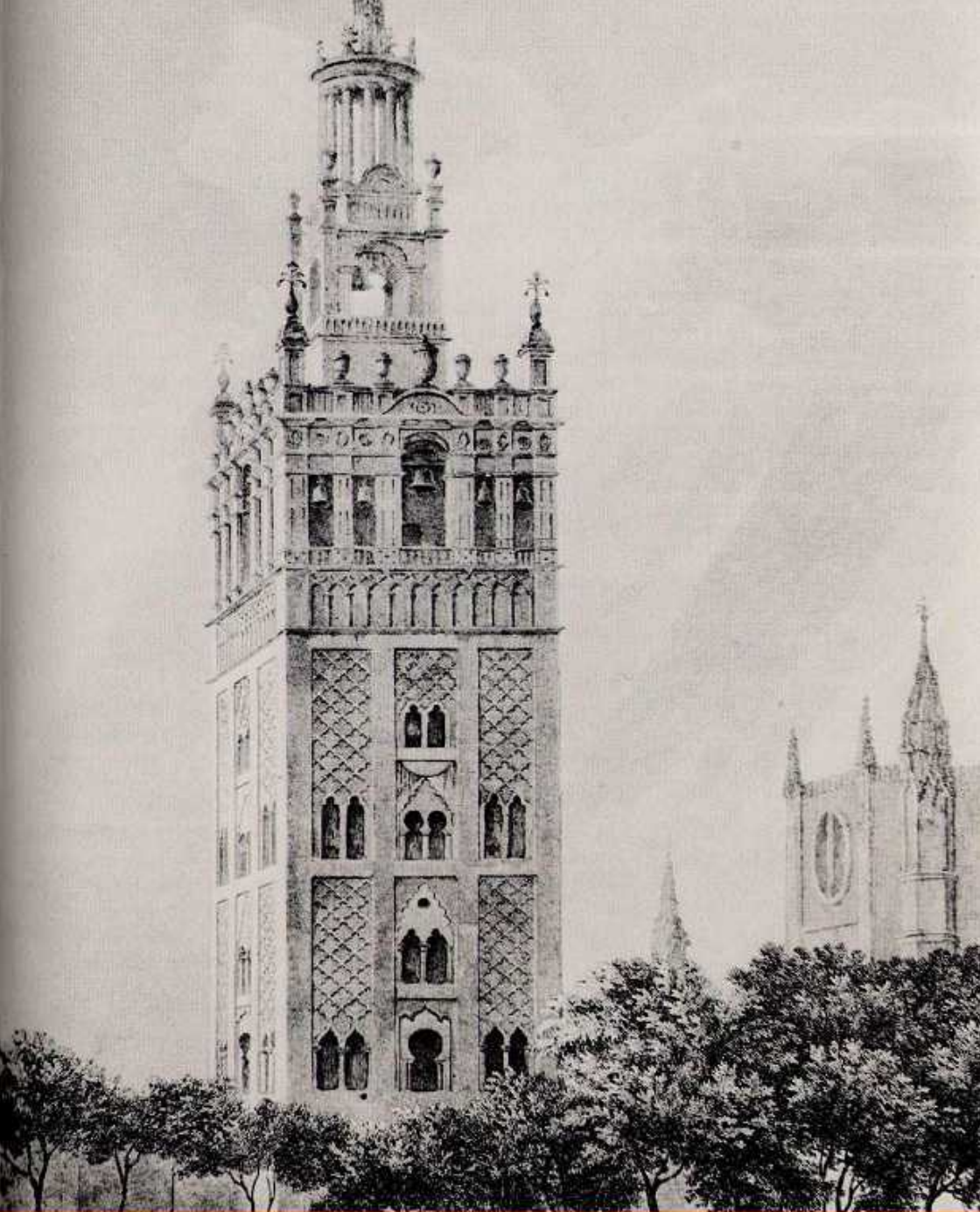
Abderrahmane, un destin berbériste

Quand en 750 Abderrahmane, pourchassé par les Abbassides, arriva dans une Berbérie en pleine effervescence, personne ne lui eût prédit un grand avenir politique. Cependant, avec une habileté consommée, il passa d'une Cour berbère à l'autre, distribuant louanges et promesses. Il fit surtout ressortir qu'il était le fils d'une esclave berbère, allant, avec une flagornerie de bonne guerre, jusqu'à appeler les Berbères ses « oncles ». La flatterie porta ses fruits : non seulement on ne le livra pas à ses poursuivants, mais encore on lui constitua une armée et on le dépêcha en Andalousie pour y rétablir l'ordre, lutter contre les Infidèles et surtout instaurer un régime politique d'où serait bannie la discrimination anti-berbère.

Nanti de la confiance des Etats maghrébins et trouvant un ferme soutien auprès des sept ou huit mille soldats syriens de Baldj, Abderrahmane n'eut aucun mal à se rendre rapidement maître de la situation dans la Péninsule. La dynastie qu'il fonda n'eut pratiquement jamais à faire face à des séditions de caractère ethnique, du moins aussi longtemps qu'elle se conforma à ses engagements moraux et politiques à l'égard des Berbères.

Un pouvoir exclusivement berbère

C'est, comme nous l'avons vu dans notre première partie, au moment où l'équilibre intercommunautaire fut rompu que la dynastie ommeyade de Cordoue s'effondra. En effet, lorsque le chambellan El-Mansur, profitant de la débilité du calife régnant, voulut instaurer une nouvelle dynastie qui menaçait de réintroduire les anciens clivages privilégiant les Arabes, les chefs de la communauté berbère d'Ibérie commencèrent à s'organiser en vue d'un affrontement avec le pouvoir central arabe. Des principautés se constituèrent de fait ; peu à peu elles allaient se



La Giralda de Séville, chef-d'oeuvre de l'art hispano-mauresque. Gravure du XVIII^e siècle, d'après un dessin du baron Taylor. Photo Martin Holzapfel.

dégager de la tutelle de Cordoue, provoquant la dislocation de l'Etat musulman d'Andalousie, situation que ne manquèrent pas d'exploiter les princes chrétiens lancés dans la croisade de la Reconquista.

Cet éclatement de l'émirat ommeyade en une multitude de royaumes minuscules est aussi un fait caractéristique de la civilisation berbère (et hispanique). Au Maghreb, une tendance politique « congénitale » dans ce sens a été observée des dizaines de fois au cours de l'histoire. On peut dire que les Reyes de Taifas consacrèrent, à leur manière, l'avènement d'un pouvoir exclusivement berbère en Andalousie musulmane.

Cet avènement allait être scellé par l'intervention, dès leur constitution, des deux grands empires berbères, l'almoravide et l'almoade. Sur cette période, les historiens reconnaissent, dans leur très grande majorité, l'orientation et la coloration absolument maghrébines du pouvoir, des institutions et de la civilisation. Point n'est donc besoin de s'y attarder. Notons simplement, pour mémoire, que le dernier maillon de l'histoire de l'Espagne musulmane, l'émirat de Grenade, sera lui aussi berbère : ainsi s'acheva le cycle qu'inaugura Tariq Ibn Ziyad, l'Aurésien.

Une lente alchimie terminée dans l'hispanité

Il est impossible de résumer ce que fut la civilisation de l'Espagne musulmane. Elaborée par au moins cinq peuples — les Espagnols, les « Européens », les Juifs, les Arabes, les Berbères —, elle fut une lente alchimie où, pendant près de huit siècles, les apports respectifs de ces peuples se fécondèrent, s'enrichirent, se complétèrent. Tenter de dégager la part qui revient à chacun des participants dans le produit final serait aussi vain qu'absurde : est-il possible de mesurer chez un enfant les caractères transmis par l'un ou l'autre des parents ?

Ainsi, s'il est permis de voir dans la célèbre Giralda de Séville le reste d'une œuvre architecturale authentiquement berbéro-andalouse, l'influence orientale n'y est pas moins sensible à la fois dans les proportions et dans la décoration. Au contraire, à Grenade, dans le fameux Alhambra, il n'est plus possible de distinguer les caractères empruntés aux uns et aux autres : c'est déjà une œuvre originale, qui préfigure l'art mudéjar dont on ne peut contester l'« hispanité ».

Dans le domaine de l'esprit, des sciences, de la musique, des arts mineurs, le même brassage fécond d'inspirations, de connaissances, de tensions artistiques, se retrouve, plus libre encore que dans l'art

monumental où la nécessité spirituelle a toujours commandé à la vision matérielle. Cette liberté de création, qui a rarement existé ailleurs avec une telle intensité, produira tout naturellement des chefs-d'œuvre immortels et une renaissance des idées qui contribua à enfanter le monde moderne.

Toujours la continuité ibéro-berbère

Pour souligner la continuité ibéro-berbère, nous concluons par une citation empruntée à l'observateur espagnol Alvàrez, dont le nationalisme sourcilieux ne peut être taxé de complaisance à l'égard des Berbères. Parlant de l'« Eternelle Berbérie », qui surgit toujours renaissante d'un côté et de l'autre des Colonnes du détroit, il écrit en notre siècle :

« Les Berbères offrent le même tempérament moral que les Espagnols, plus énergique que cérébral, plus artistique que scientifique, plus improvisateur que systématique, plus passionné qu'inspiré, plus indépendant que discipliné, plus génial dans l'improvisation que patient dans le travail, plus fataliste que prévoyant¹...»

Cette identité des sensibilités, en un mot des âmes, est assurément la plus belle preuve du parallélisme et de la continuité historiques des deux peuples, pour qui le grand événement de l'apparition de l'Islam en Occident fut l'occasion d'un rapprochement de leurs destins.

¹ . A.M. Alvàrez, *Marruecos (Madrid 1928)*.

EPILOGUE

« LES ARABES N'ONT JAMAIS ENVAHI L'ESPAGNE »

Nous empruntons ce titre à celui d'un ouvrage écrit il y a une dizaine d'années par un professeur à l'université de Madrid, Ignacio Olagüe, et traduit en français peu après¹. Ouvrage sur lequel nous avons indiqué que nous reviendrions en terminant.

Le lecteur pensera peut-être que ce raccourci saisissant résume l'évidence que nous avons voulu faire apparaître. Mais bien que nous soyons très conscient de la nécessité de donner la parole aux historiens espagnols sur ce sujet, et que notre analyse se trouve confortée sur plusieurs points importants par Olagüe, il nous faut marquer des réserves sur son livre.

Schématiquement, Olagüe souligne tout d'abord l'apparente contradiction qu'il croit relever entre les sources historiques d'origine arabe et celles d'origine chrétienne. Tandis que les premières, toutes postérieures aux événements et « peu crédibles » selon lui, relatent la conquête avec un luxe de détails, les secondes, pourtant plus rapprochées des événements et « plus crédibles » aux yeux d'Olagüe, ne mentionnent rien de la présence arabe à l'époque considérée. Ce fait à lui seul lui paraît déjà une preuve qu'il n'y eut jamais aucune conquête (ni arabe, bien entendu, ni non plus berbère), et à cet égard Olagüe se complait dans la confusion). Après s'être livré à de subtils calculs de distances, d'effectifs, bref d'intendance, il conclut à l'impossibilité

¹ . Chez Flammarion, en 1969.

matérielle d'une invasion venue d'Afrique ou, encore moins, du Proche-Orient.

Une confluence de l'arianisme et de l'Islam ?

En fait, explique-t-il, le climat méditerranéen traversa, au début du Moyen Age et pendant une longue période, une phase de dessèchement aigu qui provoqua de désastreuses sécheresses. La répercussion économique de celle-ci se traduisit par de dramatiques bouleversements sociaux qui n'épargnèrent aucun pays de cette région. Toujours selon Olagüe, ces antagonismes sociaux s'exprimèrent politiquement à travers deux courants religieux hostiles : une tendance orthodoxe trinitaire, qui se rattachait à l'Eglise romaine ; et un courant nouveau dont le dogme essentiel professait l'unicité de Dieu (par opposition à la Trinité).

Ce dernier mouvement était représenté par l'arianisme dont les Wisigoths furent les propagateurs zélés et qui l'implantèrent dans la péninsule Ibérique. Or, ajoute notre auteur, l'Islam ne diffère point fondamentalement de l'arianisme : n'ont-ils pas en commun le dogme de l'unicité divine ? Par conséquent, il faudrait voir dans l'apparition et l'adoption de l'Islam en Espagne, un épiphénomène de l'arianisme. La fameuse Grande Mosquée de Cordoue elle-même serait, comme l'auraient montré les fouilles, l'extrapolation exacte de l'église arienne Saint-Vincent qui en fut l'embryon.

En somme, l'Islam n'aurait été qu'une nouvelle appellation de l'hérésie arienne. Et le ralliement d'une partie des Ibériques à la doctrine mahommadienne ne supposa aucun effort militaire de la part des prosélytes « arabes », ni non plus de résistance de la part des populations hispaniques préparées de longue date à accueillir de semblables doctrines. A l'appui de sa démonstration, l'auteur rappelle ce fait que, tandis que tout le reste de l'Europe adoptait le courant trinitaire, seule l'Espagne conservait l'unitarisme. Celui-ci était d'ailleurs une vieille tradition ibérique antérieure à l'arrivée des Wisigoths, puisqu'elle remonte au priscillianisme espagnol du IV^e siècle qui persista jusqu'au VI^e siècle.

Cette convergence idéologique facilita les échanges divers (religieux, culturels, commerciaux) entre l'Orient et l'Occident, dont le théâtre privilégié était la Péninsule et le Maghreb. Au fil des siècles, la langue

arabe s'imposa peu à peu comme langue unique de communication entre les deux peuples des deux côtés du détroit. Ce fut par ce canal que l'islamisation de l'Andalousie fut progressivement réalisée.

Olagüe affirme que ce ne fut qu'après l'intervention almoravide, à la fin du XI^e siècle, que l'Espagne méridionale fut associée et intégrée dans la civilisation arabo-berbère. Et il croit pouvoir en donner la preuve dans l'ignorance de la doctrine musulmane constatée jusqu'alors en Espagne. Les souverains du Maghreb, soucieux de justifier et de légitimer leur intervention politico-militaire en Espagne, ordonnèrent alors à des chroniqueurs de reconstituer l'« imaginaire conquête arabe » du début du VIII^e siècle.

Nous négligeons les arrière-plans que notre auteur associe à sa thèse et qui débordent le cas de l'Espagne musulmane, essentiellement sa vision de l'antagonisme fondamental entre Sémites et Indo-Européens.

Faiblesses et contradictions

Sur sa thèse proprement ibérique, l'historien-sociologue français Pierre Guichard a conclu son analyse par ces mots : « On trouve là une série d'assertions dont les unes sont franchement inacceptables (l'absence de sources anciennes relatives à la conquête de l'Espagne par les Musulmans orientaux), d'autres peu probables (la persistance des courants « unitaires » et en particulier de l'arianisme, dans la Péninsule après la conversion des Wisigoths à l'orthodoxie), quelques-unes enfin plausibles bien qu'encore insuffisamment démontrées (la correspondance des bouleversements sociaux, religieux et politiques du haut Moyen Âge méditerranéen avec une phase « xérothermique »). Ces affirmations sont assez artificiellement rattachées les unes aux autres pour l'élaboration d'une hypothèse présentée parfois de façon assez adroite, mais bien moins solidement fondée et bien plus invraisemblable que la présentation traditionnelle des faits dont l'auteur prétend démontrer l'inanité¹. »

Nous ajouterons pour notre part que l'exposé d'Olagüe comporte un grand nombre de faiblesses et de contradictions. Il commence par voir dans les soldats de Tariq « sept mille Arabes ». Plus loin il voit en eux « quelques milliers de Rifains qui ne parlaient pas l'arabe »... Il évoque

¹ . « Les Arabes ont bien envahi l'Espagne », *Annales* (Paris 1974), pages 1483 à 1513).

d'abord la « minorité juive » d'Espagne. Puis il lui reconnaît pas moins de neuf cent mille foyers, soit plusieurs millions d'individus, ce qui l'aurait rendue presque majoritaire...

Un petit chef-d'œuvre surréaliste

Quant à la biographie de Tariq qu'il propose, il nous semble bien difficile d'y voir autre chose qu'un petit chef-d'œuvre surréaliste. « Une alternative se pose aussi pour Tariq écrit Olagüe : ou bien il n'était qu'un chef de tribu berbère soumis au gouverneur de la Tingitane, ou bien, si nous acceptons l'information berbère selon laquelle Tariq était le gouverneur de Tanger, il aurait été d'origine germanique — ce que son nom orthographié à la wisigothe : « Taric », peut parfaitement nous engager à admettre (dans cette hypothèse, « Taric » signifierait « fils de Tar »). Cela expliquerait sa charge très importante ; à la demande des fils du souverain qui l'avait nommé, et qu'il tenait pour son maître, il traversa le détroit avec des troupes de mercenaires marocains, pour soutenir le parti de la légitimité, en même temps celui de ses idées. Son autorité provinciale expliquerait aussi que Tariq fût, selon certains auteurs (lesquels ?), le commandant en chef des troupes unitaires (sic) à la bataille du Guadalète : Réchésinde étant mort, Agila trop jeune et Oppas ecclésiastique (les chefs witiziens), il était, en tant que gouverneur, le plus haut dignitaire civil et loyaliste présent en Bétique.»

Quant au célèbre gouverneur et général Mousa Ibn Noçayr, il est travesti, pour sa part, en « prophète » sous la plume de notre auteur.

Mais aussi confirmation éblouissante

Ces faiblesses, dues de toute évidence à un excès de passion démonstratrice, ne doivent cependant pas nous cacher la valeur au moins partielle de la vision générale. Olagüe, en historien espagnol, a bien vu la profondeur de la continuité ibéro-berbère, même s'il l'enveloppe d'une présentation par trop provocante et paradoxale.

La persistance de courants unitaires ariano-islamiques en Espagne longtemps après les Wisigoths, que Pierre Guichard juge « peu probable », est par exemple puissamment attestée par d'autres historiens espagnols jouissant d'une autorité internationale. Qui en donnent

des exemples d'une portée considérable, apportant une confirmation éblouissante de la communauté d'âme hispano-berbère que nous soulignons.

Déjà, à la fin du XIX^e siècle, Marcelino Menéndez y Pelayo, dans sa classique Histoire des hétérodoxes espagnols¹, avait signalé l'extraordinaire aventure des « plombs de Grenade » qui agita l'Espagne chrétienne, jusqu'à provoquer l'intervention de Rome, à la fin du XVI^e siècle, et au XVII^e siècle. Un siècle donc, au moins, après la fin de l'Espagne musulmane et près de neuf siècles après la disparition de la monarchie wisigothe, Puis, de nos jours, un grand professeur de Princeton, le judéo-hispano-américain Américo Castro, a donné à cette aventure une place notable dans sa Réalité historique de l'Espagne².

De février 1595 à la fin de 1597 furent découvertes, dans le sol de ce qui est depuis appelé le Sacro-Monte (le Mont-Sacré) de Grenade, des séries de plaques de plomb sur lesquelles étaient gravés des textes inconnus. Ces plaques constituèrent en définitive une véritable bibliothèque remontant au premier millénaire de l'ère chrétienne.

Certains textes étaient écrits en latin et relataient le martyre souffert en ces lieux par un certain saint Hiscius, compagnon de l'apôtre saint Jacques (Santiago), par saint Cécil, patron de Grenade, et plusieurs de leurs disciples. Mais d'autres textes étaient écrits en arabe et donnaient un Rituel de la messe de Santiago, le Livre de la prédication de celui-ci, une Vie du même, un traité De la nature de l'ange et de son pouvoir, une Vie de Jésus, une Vie de la Vierge, une Histoire de la certitude du Saint Evangile, etc.

A la fin du XVI^e siècle, un étonnant synchrétisme

Comme le relève Américo Castro, dans tous ces textes « le Christianisme et l'Islam se syncrétisaient d'étonnante manière : « Il n'y a pas d'autre Dieu sinon Dieu et Jésus, esprit de Dieu ». La référence à la Trinité était très sommaire, de manière à rendre moins difficile aux musulmans de l'accepter. Le Verbe Incarné était « l'esprit de Dieu » mais non une des personnes de la Trinité, de telle manière que cette

¹ . Pages 247 à 250 du tome II de la réédition de 1967 (B.A.C. Madrid).

² . Mexico 1973, pages 200-202 et 226.

religion particulière des Morisques [anciens musulmans restés en Espagne] se rapprochait de l'arianisme. »

Car tout cela était en fait une vaste fabrication de faux, abondant en incongruités et en anachronismes, œuvre de Morisques grenadins vivant en cette fin du XVI^e siècle. Fabrication déjà « typique » de la persistance du courant unitaire, mais qui va l'être encore bien plus en raison de l'appui décidé que lui apporteront l'austère archevêque de Grenade, Don Pedro de Castro, et une commission de théologiens catholiques réunie par lui. L'archevêque et les théologiens déclarèrent en effet les textes découverts « message divin », « doctrine surnaturelle et révélée ». Le bruit fait par l'événement fut tel que le Conseil de Castille fit transférer les « plombs » à Madrid, afin qu'ils soient traduits et examinés de nouveau. Malgré les doutes manifestés par nombre de savants, en 1623 encore, lorsque mourut Don Pedro de Castro, la supercherie n'avait pas été officiellement dénoncée. Une collégiale avait été construite sur le lieu des découvertes et était devenue objet de pèlerinage et centre de culte en l'honneur des martyrs dont la vie avait été révélée par les « plombs ». Il fallut attendre 1682 pour que, Rome ayant à son tour réclamé les dits plombs, le pape Innocent XI déclarât officiellement les textes en arabe (mais non ceux en latin) « une fiction forgée pour la ruine de la foi catholique », « beaucoup de choses y étant des relents de mahométisme, pris du Qoran et autres très impurs livres mahométans ». Mais en Espagne, en plein XVIII^e siècle encore, les chanoines de la collégiale du Sacro-Monte publièrent une biographie de Don Pedro de Castro (1741) où son rôle était magnifié ; il y était simplement noté que les plaques écrites en arabe étaient prohibées. Or il faut savoir que l'archevêque de Grenade, au début du XVII^e siècle, chassait les démons du corps des possédés, un des « plombs » à la main et disant en arabe : « Il n'y a qu'un Dieu sinon Dieu et Jésus, esprit de Dieu »...

Saint Jean de la Croix lui-même

Il y a plus important encore. Au moment où commença la découverte des « plombs » de Grenade, était mort depuis quatre ans dans la ville proche d'Ubeda un des plus grands mystiques catholiques, parfaitement orthodoxe, saint Jean de la Croix. Un religieux carme dont les vers, dit Menéndez y Pelayo, « sont supérieurs à tous ceux possédés par la langue espagnole ». Et dont Jacques Maritain a écrit qu'il est tenu pour

« le plus grand docteur du savoir incommunicable ». Un religieux canonisé en 1726 et proclamé « docteur de l'Eglise » en 1926.

Or le grand islamisant espagnol Miguel Asin Palacios, dans ses *Empreintes de l'Islam*¹, a montré que le vocabulaire mystique de Jean de la Croix est le calque sur plusieurs points essentiels de celui du mystique musulman Ibn Abbad, né en Andalousie à Ronda en 1371. Lui-même disciple du mystique marocain Abu-l-Hassan al-Sadili, fondateur du sadilisme pour qui « Dieu est inaccessible à la créature [...], rien que nous puissions sentir, imaginer, penser et aimer. » Sadili se servait des symboles de la nuit et du jour qu'ensuite Jean de la Croix convertira en « nuit obscure de l'âme » ; écrivant notamment dans son poème sous ce titre : « Il est impossible par la voie et à la manière naturelles [...] de pouvoir connaître et sentir les choses divines comme elles sont. »

Le grand avatar d'une familiarité

Si l'on ajoute qu'au même moment le mouvement de mysticisme hétérodoxe des *alumbrados* (illuminés) est en Espagne étroitement de racines islamiques comme l'a établi le même Asin, on voit que la communauté d'âme ibéro-berbère est bien un très grand et très persistant fait de civilisation. Qui aura marqué puissamment l'histoire de la civilisation, européenne notamment ; après, pendant et avant l'occupation musulmane de l'Espagne et les raids des Sarrazins. Et qui est bien le pourquoi et le comment fondamentaux de cette occupation, avatar d'une familiarité beaucoup plus que conquête.

L'illustration de la grande école cordobane islamique, l'Andalou Averroès, a eu une influence considérable sur la philosophie médiévale européenne. Mais l'école islamique de Cordoue fut elle-même la suite de la haute école ibérique chrétienne de cette ville dont Sidoine Apollinaire nota au V^e siècle qu'elle était la plus brillante d'Occident et dont se souvint encore le roi de Castille Alphonse le Sage au XIII^e siècle, dans sa *Chronique générale*.

FIN

¹ . Madrid 1941, pages 249 et 250. Et revue *Al-Andalus* 1957, XXII^e, pages 113 à 130.

SOMMAIRE

Avant-propos

Le pourquoi de ce livre

Introduction

L'arrière-plan islamique

1. La présentation habituelle des faits

Chapitre 1 : Vue d'ensemble

Chapitre 2 : La ruée arabe vers l'occident

Chapitre 3 : L'âge classique de l'Espagne Musulman

(759-1002) Chapitre 4 : De la dislocation du califat à la « Reconquista »

2. Les raisons de douter

Chapitre 1 : Les confusions originelles

Chapitre 2 : Les impossibilités du récit de la conquête

Chapitre 3 : Les impasses de l'histoire de l'occupation « Arabe »

3. Ce que nous croyons être la vérité

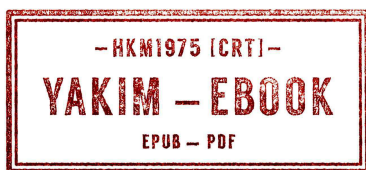
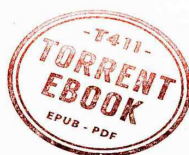
Chapitre 1 : Continuités des mondes Ibéro-Ber-

bères Chapitre 2 : Conquête par transfert

Chapitre 3 : La civilisation Islamo-Occidentale

Epilogue

« Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne »



Janvier 2017